LE SERPENT À PLUMES

ROMAN NOIR

FLORENT

COUAO-ZOTTI

SI LA COUR DU MOUTON EST SALE, CE N'EST PAS AU PORC DE LE DIRE

SI LA COUR DU MOUTON EST SALE, CE N'EST PAS AU PORC DE LE DIRE

Il y a d'abord une miss, belle et longiligne, qu'on retrouve mutilée sur la berge de Cotonou. Il y a ensuite une autre galante, toute aussi irrésistible, qui vient proposer à un homme d'affaires libanais d'échanger de l'argent contre une valise de cocaïne. Il y a enfin un détective privé, contacté par une troisième chérie, qui voudrait un acquéreur pour la même poussière d'ange.
Par-dessus le marché, deux flics de la brigade des stupéfiants sont prêts à bousculer les habitudes établies dans la hiérarchie. Ils refusent de faire ami-ami avec les trafiquants et s'engagent dans une course-poursuite contre le principal suspect : Smaïn, l'homme d'affaires.
Mais les nuits à Cotonou ont de multiples saveurs, qu'elles proviennent des fantômes teigneux, des amazones ou des populations elles-mêmes. Des gens qui aiment se rendre justice et charcuter au couteau tous ceux qui, dans leurs quartiers, sont surpris en flagrant délit de « pagaille nocturne ». Pour eux, personne ne peut leur donner de leçon : si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire !

Journaliste culturel, rédacteur en chef, puis professeur, Florent Couao-Zotti a décidé depuis 2002 de consacrer tout son temps à l'écriture. Grâce à ses romans, nouvelles, pièces de théâtre, scénarios de bandes dessinées et de films, cet auteur béninois de 45 ans à la plume acérée est aujourd'hui une référence littéraire.

ISBN 978-2-268-06890-9
☣ 722 414 2
Prix 16,00 €

SI LA COUR DU
MOUTON EST SALE,
CE N'EST PAS
AU PORC DE LE DIRE

Du même auteur

Romans
Les Fantômes du Brésil, Ubu éditions, 2006.
Le Cantique des cannibales, Le Serpent à Plumes, 2004.
Notre pain de chaque nuit, Le Serpent à Plumes, 1998 ; J'ai Lu, 2000.

Nouvelles
Poulet-bicyclette et Cie, Gallimard, 2008.
Retour de tombe, Joca Seria, 2004.
L'Homme dit fou et la mauvaise foi des hommes, Le Serpent à Plumes, 2000 ; collection « Motifs », 2003.

Théâtre
Le Collectionneur de vierges, Ndzé, 2004.
La Diseuse de mal-espérance, L'Harmattan-Ndzé, 2001.
Instincts primaires... combats secondaires, dans *Liban, écrits nomades*, 2, Lansman, 2001.
Ce soleil où j'ai toujours soif, L'Harmattan, 2000.

Jeunesse
Charly en guerre, Dapper, 2001.

FLORENT

COUAO-ZOTTI

SI LA COUR DU MOUTON EST SALE, CE N'EST PAS AU PORC DE LE DIRE

ROMAN

LE SERPENT À PLUMES

Collection « Le Serpent à Plumes »,
dirigée par Nathalie Fiszman.

Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
© Éditions du Rocher
Le Serpent à Plumes, 2010.

ISBN 978-2-268-06890-9

Cette histoire est tellement vraie
que je l'ai totalement inventée et imaginée.

PROLOGUE

Extérieur nuit

D'UN CÔTÉ, les rails, deux parallèles de fer qui s'alignaient et se perdaient dans le paysage humide de Cococodji, le quartier-brousse de Godomey. De l'autre, le toit des maisons ou des chantiers – tôle rouillée, tuile, béton – qui pointait en ombres échancrées, alternant, de façon irrégulière, avec la cime ébouriffée des arbres.

Au milieu, la foule, une vingtaine d'hommes et de femmes, munis de machettes et de couteaux, menaçants et déterminés, la mine huilée par la haine. Ils ne parlaient pas, ne bougeaient pas et n'attendaient qu'un signe ou un ordre pour donner libre cours à leurs pulsions : se jeter sur les trois individus autour desquels avait été formé un cercle compact.

Trois individus. Un homme et deux femmes.

L'homme avait, semble-t-il, deux particularités : *yovo** et manchot. Les yeux vitreux, le souffle abîmé par la

* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire.

course qu'il avait effectuée, il avait les habits déchirés et ensanglantés et semblait s'être arraché d'une tombe avec des débris de circonstance. Un zombi, fraîchement sorti de terre, ossements titubants et vêtements en lambeaux, eût effectivement provoqué la même impression.

À côté de lui, les deux femmes. Des chéries-foutoir. Trois étoiles. Des gueules d'avaleuses de torche. Nées, semble-t-il, pour s'offrir à la criée publique et satisfaire les grattouilles et les démangeaisons mâles.

Sur leurs visages bouffis et lacérés par des coups de griffes, la panique et la supplication. Elles quêtaient dans les yeux de celui qui menait la foule – un vieil homme pas plus grand qu'une jarre d'eau – une once de pitié pour que la rage ambiante, l'envie meurtrière qu'elles y avaient décelée, puissent s'évanouir. Mais les gens affichaient toujours des masques durs et déterminés, avec des tremblements nerveux qui lézardaient, par moments, leurs faces. Ils tenaient toujours leurs torches dont les lumières vives et croisées les inondaient, détaillant chacun de leurs gestes, la moindre expression de leurs visages.

Un moment pourtant, le *yovo* leva haut la main, montrant à tous son pistolet, une arme à la gueule raccourcie qu'il déposa à même le sol. Ses lèvres s'écartèrent, qui jetèrent aussitôt des paroles brutes, hachées par la tension.

– Vous voyez... je me suis débarrassé de mon joujou. Ça... ça prouve ce que je disais tout à l'heure: j'en veux à personne. C'était... pour calmer mes deux femmes.

Il attendit et écouta. Mais personne ne lui répondit, aucun mot ne vint le rassurer. Il lui semblait que les gens étaient plus résolus à les frapper, lui et ses deux

compagnes, à les découper en rondelles avec leurs machettes. Peut-être même qu'ils prolongeraient leur agonie avec le supplice du pneu enflammé, ces fourneaux à ciel ouvert qu'on organise dans les quartiers populaires pour braiser les malfaiteurs surpris en flagrant délit de scélératesse.

L'homme n'en croyait pas ses yeux, ses oreilles, encore moins son bras. Lui, naguère si craint, si respecté, finir comme un poulet-bicyclette rôti ? Lui, dont les largesses à la police se comptaient par paquets de millions, se faire ainsi cramer ? Et par qui ? Des badauds, ces *bana-bana** oisifs et teigneux qui, pour picorer dans la poche des citoyens, n'hésitent pas à pratiquer la rançon !

Pourtant, il avait réussi, au bout de son échappée, à semer ses poursuivants, il avait réussi à les jeter tous dans le décor : flics, gendarmes, détective privé et autres imbéciles. Avoir mené dans le vague tout ce monde et se faire rattraper ?

De nouveau, il se baissa, se saisit de son pistolet. Il lui restait encore des balles. Cinq. À supposer qu'il en dépense une par homme tué, à combien de cadavres s'arrêtera-t-il ? Cinq ? Et après ?

Un risque, même insensé, même cruel, mérite parfois d'être pris. Au point où il en était, cela ne pourrait pas compter pour de la graisse de cochon…

Quand on n'est pas mort, se souvint-il brusquement, la vie est toujours gratuite. Et la gratuité n'a pas de prix. La défendre jusqu'au bout, cette merde de vie. La défendre.

Son doigt, soudain, glissa sur la gâchette et en effleura la détente. Lui-même ferma les yeux.

Le premier coup de feu allait partir.

1

Le coassement de la grenouille n'empêche pas l'éléphant de boire

SMAÏN AVAIT les gestes vifs mais fébriles. Du pouce et de l'index, il arracha le gros cigare qui fumait à son bec, ajusta le mamelon à l'auréole brune de Saadath et y enfonça le bout rougeoyant. Un chuintement s'ensuivit, avec une violente odeur de chair brûlée. Le sein de la jeune femme piqua du nez et s'affaissa sur sa poitrine ambrée.

Que Dieu l'empêche d'aller jusqu'au bout, que la pitié retienne sa main. À défaut, la pudeur. Une certaine idée de la femme. À moins qu'il ait déjà tout vendu au diable.

La jeune femme avait mal à l'intérieur.

Mal au sein droit.

Mal sur toute la poitrine.

Ses lèvres, déjà virgulées de sang, décrivirent une moue simiesque et crachèrent. Le jet de salive bondit hors de sa bouche et alla s'écraser sur le tapis mauve de la pièce.

Smaïn jeta un œil distrait là-dessus. Des microbes bon marché. Cela mériterait bien une allonge sèche, le genre de beigne qu'on administre à un enfant pourri. Mais l'Arabe n'en fit rien. Il ne grogna pas de colère. Il ne lui jeta même pas le moindre mot. Le nez frémissant, le menton tombant, il ravala sa rage. Rester vrai, foi d'un imam castré, demeurer serein. Et attendre l'occasion, la meilleure pour frapper juste et fort.

– Alors, tu vas finir pas parler ? reprit-il.

– J'en sais rien, je vous dis, murmura la jeune femme essoufflée. Rien de rien.

– Si je pars d'ici sans obtenir réponse, eh bien, t'auras raté la chance de ta vie.

– Allez-vous faire foutre !

– Tu peux répéter ?

– Allez-vous...

Smaïn venait d'abattre le revers de la main sur la face de la jeune femme. La gifle était franche, tranchante, cinq kilos d'une violence bien tassée. La tête de la suppliciée tourbillonna sous le coup et alla heurter le mur, derrière elle.

Curieuse réaction toutefois : elle ne cria pas, ne gémit pas, ne bougea pas. Elle se contenta de montrer un visage sans expression, presque neutre, les yeux traversés de chandelles. Un sourire fripé, impensable dans un tel moment, lui creva brusquement les lèvres.

Smaïn souffla, tenta de contenir l'envie de l'étrangler ; il recula de deux pas vers la commode qui trônait contre le mur, prit une bouteille de whisky, en porta le goulot à sa bouche. L'alcool descendit dans sa gorge comme une cascade d'eaux déchaînées.

– Mathias ! hurla-t-il.

La porte de la pièce s'ouvrit aussitôt. Un jeune homme aux muscles rebondis, le torse serré dans un tee-shirt noir, apparut. Tête rasée, menton allongé, bras tatoués de dessins étranges. Il marchait comme s'il venait de recevoir un coup dans l'entrejambe, articulant de la mâchoire, roulant des épaules. Ses lèvres, ravinées d'un sourire banane, semblaient s'être fendues à la verticale, souvenir d'une bagarre de quartier.

– Vous m'avez appelé, patron ?

– Ta viande faisandée, là, me prend pour un plaisantin, répondit l'Arabe.

– Non !

– Non seulement, elle continue de se taire, mais elle me demande d'aller me faire foutre.

– Elle a osé dire ça ?

– Elle a osé dire ça. Je veux que tu lui apprennes à pousser le cri de la guenon qu'on tabasse, le hurlement de la pouffiasse qu'on viole. Et quand elle décidera de tout cracher, tu m'appelleras.

Mathias émit un sourire de vainqueur, tel un hippopotame hilare. Sa langue, énorme anaconda sur des lèvres à l'intérieur violacé, sortit et s'allongea sur son menton. De la provocation. Une manière d'anticiper sur son plaisir à venir.

– Vous savez, patron, que je sais faire les choses proprement, lança-t-il à l'Arabe.

– Je sais que tu n'es pas un con, jeune homme.

– Vous savez, patron, que…

– Traîne pas beaucoup.

Smaïn sortit de sa poche une liasse de billets et en déposa la moitié sur la commode. Il revint vers la jeune femme toujours affalée dans un coin de la pièce et, de ses

doigts boudinés, chargés de bagues en or, lui soupesa le menton.

– Dommage que tu veuilles jouer aux héroïnes de bazar, avança-t-il. Je sais être gentil quand on l'est avec moi.

Il se dirigea vers la porte, se glissa aussitôt hors de la pièce, faisant claquer le battant derrière lui. Le bruit de ses pas traîna pendant quelques secondes avant de s'évanouir dans le vent.

Mathias, lentement et avec les gestes d'une strip-teaseuse, enfonça les mains dans le haut de sa ceinture, regarda un moment la suppliciée et fit tomber son pantalon. Le blanc du slip qu'il portait se détacha alors de ses cuisses noirâtres, montrant les contours tendus de sa petite sagaie. Une sagaie déjà endiablée, engagée dans une danse de junkies.

– Chérie Saadath, ricana-t-il, pardonne-moi d'être un champion dans ce domaine. Il faut que je fasse honneur à ma réputation.

La jeune femme ne paraissait pas tétanisée. Au contraire, elle manifestait, même pieds et poings liés, l'assurance de l'amazone insensible et intrépide. C'était comme si elle comptait sur l'intervention d'une bonne fée pour la protéger ou comme s'il y avait autour d'elle une main invisible capable de la préserver de toute violence.

Le colosse avança. L'envie de la femelle, de la bonne femelle douce et souple, lui avait déjà grattouillé le bas-ventre. Fallait maintenant qu'il le convertisse en acte bien cochonné. Il s'approcha de la jeune femme et, brusquement, enfonça la main dans ses dessous.

Elle portait un string couleur crème, avec des dentelles aux perforations fantaisistes, travaillées sur

plusieurs rangées et sur des contours échancrés. Mathias avait la langue déjà épaisse de bave. Bientôt, sa gorge se transformerait en rivière.

– Écoute, lui murmura la jeune femme. Je suis sûre que tu ne veux pas que les choses se gâtent entre nous.

– Va le dire à ta mère, lança aussitôt Mathias.

– On pourrait s'arranger.

– Me dis pas que t'as de l'argent frais à me proposer.

– Si, Mathias. Et un bon paquet si tu me laisses partir.

– Combien ?

– Combien te suffirait toi ?

Un silence lourd écrasa la pièce. Mathias s'attendait à tout, sauf à cette proposition. De deux choses l'une: ou cette fille voulait l'embarquer dans une histoire qui risquait de le brouiller à jamais avec son patron – lequel ne manquerait pas, pour lui offrir correction, d'aller louer le savoir-cogner des voyous de la ville; ou c'était juste une ruse destinée à geler, pour quelques minutes, l'acte qu'il s'apprêtait à accomplir.

Le jeune homme était le plus fidèle des essuie-pieds de l'Arabe. Il faisait partie, en effet, des essaims de chômeurs qui écument les rues et qui, par le coup du hasard, tombent parfois sous l'œil d'un patron en quête de main-d'œuvre facile et bon marché. En l'engageant à son service, Smaïn avait découvert en lui le corvéable idéal: capable, en tout point du jour et de la nuit, de le servir sans rechigner, d'exécuter ses coups de torchon avec le même enthousiasme qu'un enfant se rendant à l'église pour la première fois. Et lui, se sentait à l'aise dans ce marigot, devançant toujours les désirs de son employeur, n'hésitant pas à multiplier, jusqu'à l'idiotie, ses zèles et délires.

– Pour m'acheter, souffla-t-il dans le visage de Saadath, il faut beaucoup d'argent. Trois millions au bas mot.

– Je t'en offre cinq.

– Quoi ?

– Et d'ici deux jours.

– Et si tu disparaissais ?

– Une parole donnée est une dette.

– Me faut plus que ta parole pour me convaincre, Saadath.

– Détache-moi et je te montrerai quelque chose.

Mathias parcourut la pièce comme pour s'assurer que personne ne les épiait. La chambre, un cube au confort primaire, était entièrement close, ne prenant le jour qu'à travers de petites fentes de persiennes en bois incrusté à hauteur du plafond. Pas d'oreilles intruses. Seul à seule ou, plutôt, nez à nez.

Le colosse respira un grand coup, se baissa à hauteur de la tête de la jeune femme et chercha son regard. Il voulait saisir les racines de ses motivations, voir ce qu'elle cachait dans son arrière-cour intérieure. Mais les traits de la suppliciée avaient gardé leur sérénité et leur aplomb. Durs. Impénétrables.

– Tu sais, j'ai l'habitude des gros morceaux, bien plus costauds que toi, Saadath. Alors, n'essaie pas de me la faire. Compris ?

– Cinq sur cinq, Mathias.

Le jeune homme coupa les cordes qui lui retenaient les poignets et les pieds. Saadath ferma les yeux et rejeta la tête en arrière, contre le mur. Du plus profond de son intérieur s'échappa alors une longue explosion, un souffle chaud qui avait ramé, parcouru tous les interstices

de son ventre. C'est comme si elle avait longtemps couru dans le désert et qu'elle était au bout de ses efforts, desséchée de tout, la langue sur la poitrine.

Elle se leva, hardie, demanda à récupérer son sac à main jeté quelque part dans un coin de la pièce. Mathias n'eut même pas à chercher loin. Le sac avait échoué sous le lit, dans un angle du meuble, mais difficile d'accès. Smaïn, dans sa rage, le lui avait arraché et l'avait jeté.

Le jacques-à-tout-cuire de l'Arabe se baissa, tendit le bras sous le lit et s'étira jusqu'au rectum. Ce moment-là, la jeune femme en rêvait depuis soixante-douze heures: que l'attention de ses gardiens soit distraite juste une seconde, le temps qu'elle prenne le large, qu'elle se dissolve dans le vent.

Aussitôt, la suppliciée se précipita sur la porte, l'ouvrit et la referma derrière. Ses jambes, longtemps engourdies et ankylosées, se déplièrent et s'allongèrent dans le couloir. Elle se mit à courir.

Mathias se retourna, pris de court.

– Espèce de pétasse !

Ce qu'il craignait le plus. Une diablerie toute féminine. Fallait, sur-le-champ, y répondre en la rattrapant et en lui administrant une correction de bon aloi, comme on le fait à une fillette pour une gâterie.

D'un seul élan, le jeune homme s'élança, atterrit au pied de la porte et la cogna des épaules. Devant, le petit couloir qui débouchait sur une autre pièce, laquelle, à son tour, communiquait avec le séjour, un grand rectangle orné de clinquants et de tapis orientaux.

Saadath venait justement de gagner la pièce. D'ici, le dehors s'offrait, visible, à travers les trois baies vitrées. Partout, des rideaux de toile transparente aux motifs et

aux couleurs violemment typés. Sauf devant la porte principale qui se déclinait en deux battants et qui communiquait avec la terrasse.

La fuyarde se précipita et s'accrocha au poignet de la porte et, vivement, l'actionna. Mais elle était fermée. Elle essaya de nouveau. Impossible. Presque au même moment, Mathias apparut. Ses yeux, violemment teintés de sang, balayèrent toute la pièce et descendirent sur la jeune femme.

Saadath lui faisait face maintenant. Sa robe, fendue de chaque côté, laissait dénudée une de ses jambes jusqu'à hauteur des cuisses. Des cuisses cuivrées, colorées d'insolence et de provocation.

Tout à l'heure, la jeune femme, bien que ligotée, se sentait forte et déterminée. Mais là, débarrassée de ses liens, elle se découvrait impuissante et vulnérable. Elle voulut crier, amplifier sa voix pour appeler à l'aide, alerter le quartier, toute la ville entière. Mais ici, la maison était bien isolée et ses hurlements, aussi forts qu'elle les jetterait, ne franchiraient pas les limites d'un jet de pierre.

Mathias s'approcha d'elle. Sa poigne, en une prise, lui agrippa brutalement les cheveux. Il sentit son souffle chaud lui fouetter furieusement les narines. De l'ail. Deux jours sans boire ni manger lui avaient déjà fourgué cette haleine d'égout jamais curé.

Elle tenta de se dégager, de s'arracher à la poigne de l'homme. Mais son énergie, épongée par la fatigue, la tension et la torture, ne lui arracha qu'un dérisoire geste de résistance.

– Tu sais pas à qui t'as affaire, la *go**, fit le colosse. T'as plus la cote avec moi. T'es définitivement rayée !

2

Qui a des œufs dans son panier doit éviter de courir

COTONOU, en temps de pluie. L'avenue Jean-Paul-II, long filet de bitume qui traversait la ville d'est en ouest, ressemblait à s'y méprendre à un lac, surtout du côté de la bretelle qui passait devant la présidence de la République et l'Institut national médico-social. Les piétons, obligés de jouer aux équilibristes, rasaient les murs, sautillaient par-dessus les briques disposées sur les trottoirs afin d'éviter la rivière d'eau rebelle.

Le soleil s'était dégagé de la masse enfiévrée de nuages qui dansaient la farandole au-dessus des crânes. Le ciel en était devenu transparent avec un bleu sec et détergé, offrant un panorama de lignes uniforme, comme un fil d'Ariane, d'une courbe à l'autre de l'horizon.

Samuel Dossou Kakpo s'enfonça dans ce « lac », tout moteur vrombissant. L'instant d'avant, il avait voulu faire marche arrière pour contourner et passer du côté du boulevard de la Marina, mais la file de voitures qui le suivait l'en avait dissuadé. Il s'était alors risqué dans

l'eau, priant tous les dieux de la mécanique pour que son moteur ne lui fasse pas des infidélités. La voiture s'ébroua, émit un long rugissement, puis, au bout de deux hoquets, s'essouffla.

Pas de chance. C'était au milieu du « lac ».

– Dieu du ciel !

Il remit le contact, appuya sur l'embrayeur. Le véhicule caqueta, s'enrhuma et, de nouveau, expira. Il renouvela la manœuvre une, deux, trois fois. Mais le moteur demeura rebelle, comme s'il avait besoin de prouver encore à son propriétaire qu'il était déjà en fin de vie et qu'il n'attendait que son coup de chien pour expirer. C'était la deux cent millième panne qu'il lui faisait subir. SDK soupira de désolation.

Son portable, un vieux coucou datant de mille neuf cent glinglin, n'avait plus de crédit d'appel. Impossible de contacter le mécanicien, ce diable de mécanicien qui avait l'art de le gruger pour des réparations imaginaires. Il pensa alors plus simple d'aller chercher le premier garagiste en vue. Ses yeux scrutèrent les trottoirs sur une bonne distance. Là aussi, aucun bleu mécanicien n'était perceptible. La honte.

– La honte, pesta-t-il. La honte pour un boulevard qui porte le nom d'un saint : incapable de vous venir en aide.

Les autres voitures, derrière lui, se mirent à klaxonner. Outrageusement. Samuel Dossou Kakpo mit ses feux de détresse, descendit du véhicule et jugea plus raisonnable d'aller faire sa course sur la croupe d'un *zem**. Tant pis pour les autres automobilistes ! Il leur laissait le loisir de le chahuter, de l'insulter et même de le maudire. Il chercha de la monnaie, fureta de sa main

l'intérieur et les plis de ses poches, mais ici aussi, aucune pièce ne lui tomba sous les doigts.

– Eh bien, s'énerva-t-il, aujourd'hui, c'est ma veine !

L'air ne paraissait pas chaud, ni étouffant, quoique porté par l'âcre lumière du soleil. Il circulait encore partout, dans la gorge et dans les narines, l'humidité que la pluie de la veille avait installée sur la ville.

SDK s'interrogeait sur la nature du dieu qu'il devrait désormais invoquer pour sortir de cette vie de clodo. Lui, qui n'avait pas l'habitude des odeurs des officines des devins, lui qui évitait l'intérieur des chapelles, se demandait s'il n'était pas finalement opportun d'aller consulter les augures, brûler des cierges à l'église, ou carrément, offrir des sacrifices dans les temples voduns. Il ne savait pas pourquoi, mais il avait toujours l'impression qu'un tel engagement réduirait sa capacité de jugement ou, au contraire, l'amplifierait. À quoi alors rattacher ses contre-performances ? Comment expliquer cette poisse qui le talonnait comme un spectre teigneux ? Quoi faire pour inviter la chance dans ses affaires ?

Il multipliait les questions, se triturait tellement les méninges qu'il en oublia l'essentiel : il oublia qu'il était dans la rue, qu'il y avait lac sur toute la chaussée et surtout que, dans cette ville où chacun roulait à code que veux-tu, les accidents demeuraient les choses les mieux partagées.

Justement, une voiture, surgie du néant, fonça droit sur lui. C'était un 4 x 4, gueule allongée comme un hippopotame enragé, couleur vert bouteille. Samuel Dossou Kakpo était tétanisé. Il avait l'impression qu'il était tombé dans un trou et que ses pieds ne pouvaient

l'en sortir. Le 4 x 4 fit mine de ne l'avoir pas vu et s'élança. L'inévitable se produisit.

L'inévitable : le choc, l'horrible embardée.

Comme un cerf-volant anémié, le jeune homme fut projeté et catapulté dans le décor. Il plana de ses petits bras et alla s'écraser dans l'eau boueuse du « lac ».

Des cris de panique. De longs et stridents hurlements s'étirèrent sur la route et sur les trottoirs. Badauds, passants, vendeurs ambulants, tout le peuple de la rue déchargea dans le paysage un opéra d'indignations et d'invectives.

Mais l'automobiliste n'en fut pas ébranlé pour autant. Il fit rugir davantage son moteur, comme pour accentuer la provocation, puis passa la vitesse supérieure. Les jurons, derrière lui, s'allumèrent de plus belle et le poursuivirent. À hauteur du centre culturel français, une horde de *zems* – mobilisée pour une manifestation publique et qui occupait entièrement la chaussée – l'obligea à s'arrêter. De loin leur étaient parvenues la clameur et les voix de badauds. Des voix chaudes. Décousues et brûlées par l'indignation.

– Arrêtez ce chauffard !

– Il a tué un homme.

– Arrêtez-le !

– Il a tué un homme !

Les *zems* ne se firent pas prier. Ils tombèrent à bras raccourcis sur le conducteur et le retirèrent de sa voiture. C'était un blanc, gros et velu avec des moustaches d'amateur de bière, une verrue sur la pommette gauche. Smaïn.

– Lâchez-moi, protesta-t-il. Sinon, je vais vous faire enfermer.

– Nous faire enfermer ?

– Oui, le commissaire Tonoucon est mon ami et...

Un coup de poing l'atteignit en même temps au visage. Un pavé. Digne d'un boxeur ou d'un professionnel du tabassage. C'était un *zem* qui n'avait pas du tout apprécié les menaces du Libanais.

Presque aussitôt, Samuel Dossou arriva à leur hauteur sur un taxi-moto. Il avait réussi à se relever du « lac » et à trouver un *zem*, avec de l'eau boueuse qui le drapait, de la nuque au talon, comme une burqa afghane. Il descendit d'un pas guerrier et, le poing armé de rage, ajusta à son tour le menton de l'Arabe. Mais la voix de Smaïn, avant même qu'il ne frappe, l'arrêta net:

– On peut s'arranger, mon frère.

– Quoi ?

– Oui, s'arranger. On peut toujours s'entendre.

Un ange passa. Samuel baissa le bras et son poing tomba mollement. Les *zems* n'étaient pas surpris. Quand il se produit un accident dans la rue, il y a toujours moyen de faire du bizness qui peut rapporter gros ou, à tout le moins, préserver les intérêts de chacun. Samuel trouva vraiment adroite et opportune la proposition de l'homme.

– Arrache-lui beaucoup de fric, lui lancèrent les *zems*.

Smaïn épongea la lame de sang qui lui ombrageait les ailes du nez. Le coup du *zem* avait vraiment fait mouche. Il souffla et demanda à son interlocuteur de le suivre dans sa voiture. Samuel ne se fit pas câliner davantage et s'exécuta. Le siège avant du véhicule de l'Arabe l'accueillit douillettement. Malgré ses vêtements mouillés et boueux, il s'installa comme s'il était dans la case de son papa.

L'intérieur du 4 x 4 était un palace. En play-boy qui se respecte, Smaïn y avait investi le maximum pour que les femmes qu'il se faisait un point d'honneur de racoler les soirs de grande libido, y trouvent le luxe conséquent : fauteuils capitonnés, climatisation douce, désodorisant de marque, musique numérique. Du clinquant pour attirer facilement, pensait-il, la gent enjuponnée.

L'Arabe redémarra sa voiture. Il roula sur cent mètres puis, glissant de l'autre côté de la chaussée sableuse, vers le mur du camp Guézo, s'immobilisa.

– Je suis désolé, dit-il. J'ai pas fait exprès. Vous n'êtes pas blessé au moins ?

– Si, répondit Samuel.

– Où ?

– Dans... Dans mon moral.

– Ah !

– Et quand on est touché au moral, c'est tout le corps qui est déglingué.

– Je comprends.

Smaïn enfonça la main dans son pantalon et voulut sortir son porte-monnaie. Mais il sentit du vide dans sa poche. Un frisson, comme des piqûres d'abeilles, le parcourut. Il fouilla tous les coins de ses habits, mais ne récolta que dalle. Seuls, quelques pièces de monnaie, une carte téléphonique et son passeport lui restèrent dans la main. Dépité, il les jeta sur le tableau de bord de la voiture.

– Ils m'ont dépouillé, hurla-t-il.

– Qui ?

– Les *zems*.

Au-dessus des épaules de son interlocuteur, il obliqua du regard et vit au loin, très loin, à la queue des

manifestants, le *zem* qui l'avait cogné lui faire des grimaces. Ce n'était pas un vrai *zem*. C'était un pickpocket qui se faisait passer pour un *zem* ou un *zem* converti en pickpocket. Samuel qui commençait à se dorer la tête de billets de banque frais et craquants ravala son enthousiasme et lança :

– Je m'en fous. Faut que le dédommagement soit fait sur-le-champ.

– Tu pourrais pas attendre demain, mon frère ? lui demanda l'Arabe.

– Demain, je serai peut-être déjà mort. Qui sait ? Une hémorragie interne, c'est la crève à tous les coups.

– Je ne vais quand même pas te berner.

– Tu n'es pas mon frère jumeau pour que je te fasse confiance. En plus, t'es arabe. Les Arabes sont…

– Attention ! Dis pas de conneries sur les miens.

– Allonge le *chia**, mec, on va pas y passer la journée.

– Donne-moi une minute, je vais appeler un de mes gars.

Smaïn prit la pochette de son téléphone cellulaire accrochée à sa ceinture. Il en détacha la languette de sûreté et avança la main pour saisir l'appareil. Mais là encore, le vide. Pas de téléphone. Lui aussi volé.

– Écoute, s'énerva-t-il, je suis bloqué.

– Mais moi, je serai doublement bloqué si je n'ai pas une réponse monétaire tout de suite.

– Si tes frères ne m'avaient pas…

– Attention ! Dis pas de méchancetés sur les Béninois !

Smaïn respira. Son visage replet luisait comme s'il était tombé dans de l'huile. Sa rougeur devenait écarlate. Le piment de Cayenne, à côté, aurait mauvaise mine. Samuel laissa errer ses yeux sur le tableau de bord. Il vit le passeport, qu'il prit aussitôt.

– Je suis au 298 241 14, mon frère, dit-il, le rire dans la gorge. Peut-être que si nous nous revoyons, je te ramènerai ton passeport. Ciao !

L'homme d'affaires n'eut pas le temps de réagir, ni de retenir son interlocuteur. Samuel Kakpo descendit de la voiture, héla un *zem* qui passait. Le fait que le taxi-moto soit en guenilles et qu'il sente l'essence frelatée ne le dérangea pas outre mesure. D'ailleurs où a-t-on vu, dans quel petit coin de Cotonou a-t-on déjà surpris un *zem* qui ne pue ni la sueur, ni la fumée, ni l'essence *kpayo** ?

Le deux-roues démarra comme une flèche et se fondit dans la circulation. Samuel Kakpo Dossou saisit le semblant de masque à gaz que lui tendait le *zem*. Un petit cache-nez en carton, dérisoire protection contre les déjections des véhicules qui polluaient outrageusement la ville.

3

C'est en voulant s'asseoir
qu'on connaît l'utilité des popotins

LE COMMISSAIRE Santos Guidiguid, immense gaillard d'un mètre quatre-vingt-quinze pour cent vingt-cinq kilos, se pencha sur le corps de la femme qu'on avait recouvert d'un pagne.

Le cadavre portait les marques de toutes sortes: balafres, plaies, contusions, lacérations. Il y en avait partout: sur les seins, sur le ventre, à l'intérieur des cuisses et même sur le sexe. Du sang séché maculait le string couleur crème qu'elle portait. Elle avait été tabassée, mutilée et violée.

Le commissaire agita la tête, accablé. Il voulut rentrer, intérioriser le dégoût qui s'affichait sur son visage, mais aucun de ses traits, aucune expression de sa figure ne lui obéissait. Certes, il avait l'habitude des corps accidentés, mutilés et même cramés, mais un tel spectacle, depuis longtemps, ne lui était plus tombé sous les yeux. Il s'appuya sur ses genoux et se leva. Son regard, qui chercha à s'adoucir sur d'autres images plus

réjouissantes, croisa celui de l'inspecteur Kakanakou qui arrivait. Lui aussi paraissait tétanisé. Ses lèvres, péniblement, décollèrent l'une de l'autre :

– Il paraît que c'est une fille sur qui tout le monde était passé. En tout cas, les étrangers.

– Les étrangers ?

– Les *yovos*, les Libanais notamment. En fait, c'était une pute de luxe. Sa mort ne doit pas résulter d'un simple crime crapuleux, mais d'un meurtre.

– Tu penses qu'on l'a assassinée et qu'on est venu déposer le corps ici ?

– C'est certain.

– Et pourquoi une telle connerie ?

– C'est ce que nous allons mettre au clair.

– Il y a des indices, des témoins ?

– Quelques bricoles. Le gardien du cimetière d'à côté peut témoigner.

– Où est-il ? On va l'entendre ?

– Pas maintenant. J'ai négocié un entretien avec lui l'après-midi. Il a peur qu'on nous voie en sa compagnie.

– Peur de quoi ?

– Il nous le racontera.

– Il viendra au commissariat ?

– Non, il nous a donné rendez-vous chez lui, du côté de Godomey.

– Comment s'appelle la victime déjà ?

– Saadath.

– Jolie fille.

– Paraît qu'elle a été Miss Bénin il y a cinq ans.

– Seigneur ! Faudrait-il qu'elles finissent toujours dans les faits divers, nos miss ? Quand elles ne font pas engrosser par les canailles de la République, ce sont les

violeurs qui les défoncent ou les criminels qui les tuent.

– Vous connaissez l'adage, commissaire : « trop belles, trop bêtes ».

Les badauds avaient formé un attroupement sur le pont et observaient, en contrebas, les mouvements autour du cadavre de la jeune femme. Les couleurs jaune d'œuf des *zems* se détachaient de la foule. Ici, quand il y a accident, bagarre et autres embrouilles dans la rue, ce sont toujours eux, les *zems*, qui débarquent en premier, mots d'insultes ou de compassion sur les lèvres. Ils investissent l'espace, reprennent les faits, les retournent dans tous les sens jusqu'à plus soif.

D'ailleurs, d'être en face de ce cadavre avait déjà ouvert la vanne à palabres. Ils se déchiraient en conjectures sur la personnalité de la jeune femme, sur les circonstances du meurtre, se demandaient ce qu'il fallait que la société fasse de cette nouvelle race de gamines qui s'accordent tous les risques avec le diable pourvu qu'on leur offre des bibelots, du cosmétique et même du chou blanc, quelle génération !

Sur le site même avait été délimité un périmètre de sécurité avec une bande continue en rouge et blanc. Un peu en retrait, sur le bas-côté de la chaussée, attendait une ambulance. Le transport du corps devrait s'effectuer vers les services légistes dès la fin des premiers constats.

Un policier s'approcha du commissaire Santos et de l'inspecteur Kakanakou. Il avait entre les mains un bout de papier plié déposé à l'intérieur d'un sachet transparent.

– C'est ce qu'on a trouvé sur elle, chef, dit-il au commissaire : ce papier contient des numéros de téléphone.

– C'est tout ? demanda Santos.

– Pour le moment, oui.

– Très bien, on va utiliser d'abord ces indices : retrouver et interroger tous les propriétaires de ces contacts téléphoniques et voir ce qu'ils ont dans le ventre.

***

Samuel Dossou Kakpo avait réussi à se trouver un mécanicien garagiste à Maro-Militaire. Un ancien condisciple de la classe de cinquième qui avait dû arrêter l'école après avoir triplé puis quadruplé la même classe avec autant de bonne foi que de paresse. À l'aide d'une dépanneuse, il tracta le véhicule jusqu'à son garage et conseilla à son ami d'effectuer le reste de ses courses à pied ou à moto. Il lui remit un billet de deux mille francs.

SDK avait un rendez-vous aussi important que le jour où sa mère lui avait enfilé son premier caleçon. Une jeune femme qui ne voulait pas se rendre à son agence lui avait proposé de le rencontrer au Violon, un petit bar installé pas très loin du port de pêche. Elle tenait absolument à le voir pour lui demander un service urgent. Lequel ? Elle n'en avait pas dit mot au téléphone, estimant que seul un face à face pourrait lui permettre de lui en donner des précisions. Elle disait avoir l'habitude d'être ponctuelle comme ses menstrues et exigeait que son interlocuteur le fût tout aussi.

Le Violon n'était pas plein. De la vingtaine de sièges exposés sur la terrasse, seuls deux ou trois étaient

occupés. Une musique de « coupé-décalé », une danse ivoirienne, avec mauvais rap et palabres niais, agressait furieusement les oreilles.

Samuel ajusta sa montre. Il sonnait onze heures. Retard d'une bonne heure sur le rendez-vous fixé. Si elle tenait vraiment à son affaire, se convint-il, elle donnerait signe de vie.

La serveuse s'approcha de lui. Pantalon serré, corsage déboutonné, des roploplos fatigués pour avoir été trituré, malaxés et défigurés par trop de mecs ou des spécialistes de la tétée goulue. À moins que ça ne soit la pagaille du temps.

Sans lui laisser le temps de lui demander ce qu'il voulait, Samuel Dossou avança :

– De la bière ! Une grande bouteille de bière bien *frappée* !

– Très bien, nota la serveuse qui se pencha à ses oreilles.

Samuel sentit son parfum – sans doute du frelaté venant de Dantokpa – lui tomber droit dans les narines. Cela évoquait l'intérieur d'un office de voyant ou de charlatan moderne.

– Il y a une dame qui voudrait vous parler, murmura-t-elle à l'endroit de Dossou.

– Hein ?

– Je dis qu'il y a là, au bar, une dame qui vous attend.

– Que… Que veut-elle ?

SDK fit mine de prolonger la conversation avec la serveuse de façon à obtenir une vue plus profonde sur sa poitrine. Car, en se baissant, elle avait offert un panorama impressionnant sur ses gnons-gnons. Mais, lui, amateur des soutiens-gorge et de leurs contenus,

trouva désespérants les melons écrasés de la serveuse. C'était plus que de l'*akassa** mou et bien liquide pour une tétée honnête !

– Je vous suis, répondit-il à la jeune femme.

L'intérieur de la buvette n'était pas mieux loti. Mais il n'y avait pas de mouches, ces bestioles têtues et teigneuses qui aiment tant plonger dans la mousse des boissons servies.

Le jeune homme vit au fond du bar, à côté de la porte menant vers les toilettes, une femme à la peau Michael Jackson, la tête enfoncée dans une perruque dont les dreadlocks coulaient furieusement sur ses épaules. Elle le fixa avec son sourire coca-cola.

– Depuis le temps que je vous attends, monsieur Dossou, fit-elle.

– Mille excuses.

Elle lui indiqua aussitôt la chaise devant lui. L'homme s'assit. Elle lui présenta un paquet de cigarettes de luxe. Il déclina l'offre.

– L'alcool, oui, mais pas le tabac. Je ne peux pas me permettre deux vices en même temps.

– La vie est déjà un vice, lui répliqua la jeune femme.

– Et la mort ?

– C'est le début de la sagesse.

Samuel sourit. La conversation était partie pour être intéressante. Il se cala davantage dans la chaise en plastique, planta son coude sur la table. Mais la chaise, malade du pied gauche, le fit tanguer comme un clochard à la recherche de son dernier verre. Il rata de peu de s'écraser le rectum contre le sol.

– On va vous changer la chaise, se dépêcha d'intervenir la serveuse.

– Pas la peine, fit SDK.

Il s'étira à l'horizontale, prit une autre chaise collée à la table voisine. Cette fois-ci, le meuble était en bois. Tout stable. SDK se rassit et refit face à la demoiselle.

Cette dernière n'était pas dans son assiette. Elle avait les gestes fébriles, malgré l'apparence convenue qu'elle semblait imprimer à sa posture bon chic bon genre. La cigarette entre ses doigts s'était presque déjà consumée et lâchait ses dernières cendres. Sans doute la millième de la matinée. À en juger par le petit monticule de mégots qu'elle avait accumulés dans le cendrier posé au milieu de la table. Ou elle était une locomotive née, ou elle trahissait une angoisse viscérale.

– Calez-vous bien maintenant, cher ami, lui annonça-t-elle. J'ai des choses époustouflantes à vous raconter.

4

Le grain de maïs a beau courir,
il finit toujours sa course dans le bec du coq

SMAÏN, lentement, posa un regard soupçonneux sur la jeune femme qui se tenait debout devant lui. À côté, Mathias, son homme de main, lui adressa un sourire appuyé d'un signe de tête. Comme un mot de passe. L'Arabe cligna des yeux, ouvrit grandement la porte à la visiteuse qui, sans un mot, déploya sa silhouette effilée dans la pièce. Elle avait un souffle aromatisé à la menthe, frais et érotisant, qui caressa le visage de l'homme lorsqu'il s'approcha d'elle, tout près d'elle pour lui effleurer les lèvres.

C'était son type de négresse. Une femme toute en liane, presque dégingandée à force d'être grande, un buste plutôt fin, des hanches qui explosent en une espèce d'entonnoir, des fesses, de gros pamplemousses accentués par la cambrure des reins. Le tout moulé dans un pantalon qui en soulignait la géographie abrupte et renversante.

Elle ne donna pas les lèvres que semblait lui demander l'homme d'affaires. Elle se déroba à l'invite,

puis se faufila dans le couloir qui se terminait, cinq pas plus loin, par une porte. Smaïn laissa ses yeux courir sur les roulements de sa croupe, comme pour se rassurer sur les saveurs qu'il en tirerait, puis la suivit. Mécaniquement. Le pantalon en feu.

C'était son dîner sexuel. Ce à quoi il se livrait deux ou trois fois par semaine. Mathias, qui connaissait par le menu son goût et ses extravagances en matière de négresses, lui en fournissait chaque fois qu'il en demandait. C'étaient généralement des étudiantes, en quête d'argent pour financer leurs études ou des coiffeuses à la recherche du capital pour ouvrir boutique.

L'homme d'affaires tira la porte de la chambre et y entraîna la jeune femme. Sans attendre, il lui demanda de se débarrasser de ses habits, et bien même avant qu'elle réagît, plongea violemment la main dans son bustier. Mais la jeune femme lui prit le poignet et l'expédia dans le décor.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'énerva-t-il.

– Faut qu'on s'entende sur le prix, lui répondit la visiteuse.

– Quoi ? Il t'a rien dit, Mathias ?

– Je ne discute jamais avec les intermédiaires.

– Combien veux-tu ?

– Cent mille francs. Et tout se paie avant.

Un rire sinistre fendit la gorge de l'Arabe qui recula de deux pas pour apprécier la « marchandise », la détailler, voir si elle valait bien son pesant de cent mille billets. Peu convaincu, il descendit ses fesses sur une chaise accolée au mur.

– Donc, tu penses que tu vaux ça, ironisa-t-il.

– C'est à prendre ou à laisser.

– J'aime les femmes qui ont du caractère, conclut l'Arabe en se rengorgeant comme un paon, mais à ce prix-là, mon chien aussi doit participer à la fête.

– C'est-à-dire ?

– Oui, chérie : si tu veux les cent mille cauris, alors, Hercule, mon chien, aura aussi besoin d'être servi. Parce que le pauvre a été sevré depuis bien longtemps…

La jeune femme eut aussitôt envie de cracher. Un élan de dégoût venait de lui chatouiller la gorge. Mais elle se reprit, agita la tête comme pour discipliner les mèches artificielles qui lui voilaient l'œil et fit aussitôt mouvement vers la porte. Smaïn, sur-le-champ, la devança et lui fit barrage.

– Tu sais, t'es chez moi et je ne vois pas ce qui pourra m'empêcher de te passer à la casserole.

– Essaye pour voir…

– Tu veux me défier ?

– Plus que ça, parce que je sais que tu me tueras pas comme tu l'as fait à mon amie Saadath.

L'Arabe manqua de s'étrangler. Il laissa passer un carré de silence pendant lequel il se demandait si ses oreilles avaient réellement perçu ce que son interlocutrice venait de dire ou si, au contraire, lui-même avait été le jouet d'une hallucination.

– Que dis-tu ?

– Tu ne pourras pas me tuer comme mon amie Saadath. Je le sais puisque c'est toi qui l'as fait enlever.

– C'est intéressant ça, acquiesça ironiquement l'homme.

– Ne fais pas l'innocent, aggrava la jeune femme. Mais entre nous, je ne suis pas arrivée pour ce que tu crois, mais pour traiter affaires.

Smaïn se précipita vers le seul lit qui occupait la pièce, souleva le matelas et en sortit une arme, un petit pistolet à la gueule raccourcie. Mais au moment d'en pointer le bout sur son interlocutrice, il sentit son bras gauche lui échapper. Un bras fait en bois léger et renforcé par du plastique.

La visiteuse fut agitée par une peur panique. Elle ne comprenait pas qu'un être humain, en tout cas un qui passait pour tel, fût fait en une autre matière que du sang et de la chair. Elle ne comprenait que son interlocuteur, apparemment sain, fût rafistolé en matériau vulgaire. À moins d'avoir affaire à un robot humain ou à un humain robotisé. Troublée, elle se précipita vers la porte, voulut en saisir la poignée, mais son hôte, surgi de derrière, lui barra de nouveau le chemin. Il avait déjà repris ses esprits, le visage tendu comme la surface d'un tam-tam :

– Je ne suis pas fait en bois, pétasse, finit-il par lâcher. C'est juste une prothèse. Le reste est authentique.

Avec la main droite, il replaça aussitôt le bras à l'endroit, remit là-dessus les manches longues de sa chemise en coton. Jamais personne ne pouvait soupçonner, sous cet habit, un tel membre, tant tout paraissait naturel, de chair et de couleur. La jeune femme en fut tellement impressionnée qu'elle en resta bouche bée. Smaïn en profita pour récupérer son pistolet et reprendre l'action là où il l'avait interrompue. Cette fois-ci, le canon de son arme était sur la tempe de la visiteuse, à travers ses cheveux aux extensions artificielles.

– Qui es-tu et qu'est-ce que tu veux ?

La jeune femme continua de le regarder.

– Tu as perdu ta langue ? Qui es-tu et que me veux-tu ?

– Tu penses que le fait de tenir une arme me fait peur ? lâcha la visiteuse au bout d'un moment.

– Je n'utilise pas mon pistolet pour faire peur, mais pour cracher la mort.

– Si tu voulais me tuer, tu l'aurais fait depuis longtemps.

– C'est de la provocation, hein ? Tu penses que j'hésiterais à te décharger tout mon chargeur dans la tête ?

– Si tu veux perdre à jamais l'occasion de retrouver la valisette, eh bien, tu peux y aller.

Smaïn baissa la main. Le canon de son pistolet descendit vers le sol.

– Je suis Sylvana, la personne à qui Saadath a confié la valisette, appuya la jeune femme. Comme elle n'est plus là, j'en suis devenue la propriétaire. Alors, j'ai envie de m'en débarrasser définitivement. Pour ça, j'aurais besoin d'une compensation financière.

– Qu'est-ce qui me prouve que tu dis la vérité ?

– Je te montrerai la valisette en temps opportun.

L'Arabe laissa passer encore une fois une seconde de silence.

– Combien veux-tu ? repartit-il.

– Le quart de la valeur de la cargaison, répondit l'autre.

– C'est-à-dire ?

– Vingt millions.

– Et si c'était un piège ?

– Pourquoi ? Je ne suis pas une connasse, enfonça la jeune femme qui se baissa.

Sur le carreau, il y avait son petit sac à main. Il était tombé sans qu'elle s'en rende compte. Elle le prit, en

sortit une photo. Là-dessus, il y avait deux jeunes femmes, Saadath et elle-même. Les deux personnages faisaient tchin-tchin, les dents en foire, des éclats dans les yeux. Sans doute fêtaient-elles un anniversaire, car un gâteau huilé de sucre était devant elle, hérissé de bougies.

– Tu vois, dit-elle en lui montrant le cliché, Saadath était une sœur, et je ne peux pas me permettre, en son nom, de faire n'importe quoi.

– J'ai compris, lui rétorqua l'Arabe, non encore remis de la torpeur dans laquelle l'avaient plongé les révélations de sa cliente ratée, mais si tu essaies de m'entourlouper, jura-t-il, je te boufferai crue.

– Amusant. Parce que moi aussi je sais brouter les gens. À la sauvage. Je suis Sylvana, mais on m'a aussi surnommée Tigresse.

– Tu ne m'impressionnes pas, Tigresse. J'en ai saladé de plus balèzes que toi.

– C'est tout le mal que je te souhaite. Écoute-moi bien, Smaïn : demain, je te ferai signe. On retiendra une heure et un endroit où je te montrerai la « cargaison ».

– J'attendrai, Tigresse, fit-il, un rien goguenard.

Sylvana lui renvoya le même sourire. Lentement, avec la coquetterie de comptoir qui convient aux femmes de son genre, elle lui adressa un dernier œil salace avant d'ouvrir la porte.

– Au fait, lui fit-elle, si je dois faire la danse du ventre avec toi, tu ne pourrais jamais être à la hauteur. Parce que les blancs, ce n'est pas ma tasse. Ils savent pas faire la chose. À demain.

Smaïn la regardait partir sans broncher. Lui, qui avait la répartie cinglante, lui qui avait l'art des répliques

incendiaires, il ne put même pas lui opposer deux mots pour dire tout le mal qu'il pensait d'elle. De toutes les façons, son intérêt était ailleurs. Il se demandait d'ores et déjà comment il allait réussir à s'en sortir. Avec une telle diablesse dans les pantalons, lubrifiée et parfaitement immergée dans les roublardises du milieu, faudrait se lever de bonne heure pour contenir ses filouteries.

5

Si la cour du mouton est sale,
ce n'est pas au porc de le dire

DÈKOUNGBÉ, un des quartiers de Godomey, ville de la banlieue de Cotonou. De simple bourgade au début des années quatre-vingt, il était devenu, en l'espace d'une décennie, l'une des zones les plus populeuses et les plus tumultueuses, à mi-chemin entre village, ville, brousse et foutoir. Foutoir, surtout lorsque arrivent les pluies, la saison dite des chiens.

D'ailleurs, avec l'orage d'il y a deux jours, la crue ne s'était pas fait prier pour s'installer. Les eaux débordaient de partout. Elles sinuaient dans les rues, croupissaient dans les maisons, faisaient gonfler les ordures en même temps qu'elles arrachaient aux latrines leurs sympathiques contenus.

Eaux. Crue. Tas d'ordure. Cacas. Synonymes récurrents de mouches, de moustiques et de maladies.

C'est dans une de ces maisons que le gardien du cimetière d'Akpakpa habitait. Une maison à l'enceinte délimitée par une petite clôture faite de briques

superposées. Avec, à l'intérieur, une enfilade de chambres en ciment, cages à pigeons louées aux traîne-misère. C'est là que le gardien avait décidé de rencontrer le commissaire Santos et son adjoint Kakanakou. Derrière l'usine d'engrais chimique, à quelques sifflets des rails de l'OCBN, la société des chemins de fer.

Le vieil homme attendait les deux policiers à l'entrée de la maison. Il était, comme à l'habitude, habillé de ses guenilles, chemise et pantalon maculés de crasse, taches de graisse, poussière des intérieurs de caveaux, sueur des nuits de canicule étouffante. C'était son « bleu de mécanicien » à lui, sa tenue de travail.

– Venez par ici, leur dit-il dès qu'ils eurent franchi le seuil du portail.

Il y avait de l'eau partout, des ordures qui flottaient çà et là, mais pour accéder aux chambres, fallait emprunter un sentier fait de briques empilées les unes sur les autres, par groupe de deux ou de trois, selon le niveau de l'eau. Mais ici aussi, la pauvreté restait la star. Comme les briques coûtaient la peau des anges et que l'accès à certaines chambres n'était pas possible, les locataires de la maison, à défaut d'en voler ailleurs, étaient contraints de ramer avec leurs pieds. Sans protection. Livrés aux tessons de bouteille, aux couvercles des boîtes de conserve qui leur tailladaient la plante des pieds.

Les deux policiers parvinrent quand même à entrer dans la chambre où le vieil homme les invitait. L'eau venait à peine de se retirer et l'on voyait sur les murs les traces de vert-de-gris.

– Ici, commença le gardien, c'est chez ma sœur, même père, même mère. On est loin du regard des curieux.

– Certainement, appuya le commissaire Santos.

Les deux policiers s'assirent et se calèrent dans de vieux fauteuils avec des mousses à moitié éventrées. Un chat famélique circulait entre leurs jambes, guettant sans doute un morceau de *kluiklui* – des galettes en forme de bâtonnets – que le vieil homme avait mis dans un coin de la table. Le *kluiklui* sert de goûter et parfois, pour les traîne-misère, de dîner. Avec deux ou trois poignées de *gari*, farine de manioc délayé, ça vous remplit un gros bonhomme.

– Il faut que je vous dise la vérité, lança-t-il à l'adresse des deux visiteurs. Je soupçonne quelqu'un du crime.

– C'est vrai ? s'enquit aussitôt l'inspecteur.

– Je pense à Edoubi.

– Edoubi ?

– C'est un jeune du quartier Akpakpa-Dodomey. C'est le chef d'une bande. Il tue les femmes et leur coupe le clitoris. C'est avec ça qu'il fait du gris-gris. Pour devenir fort et riche.

Le vieux gardien affichait un peu plus de la soixantaine. Les rides du visage creuses, il aimait bien faire flotter ses sens dans les vapeurs de l'alcool avant de veiller sur les morts, là-bas, au cimetière d'Akpakpa. Car, la nuit, à la cité des enterrés, c'est le moment des possibles et des impossibles, et il faut être suffisamment blindé des yeux pour supporter le mouvement et le bal des fantômes.

D'un seul geste, il versa à ses hôtes deux rasades de *sodabi** dans les petits verres, les fameux *talo kpémis* qui savent, par petites doses, bien discipliner l'ardeur des poivrons. La boisson était colorée et aromatisée par les jus d'écorce et les racines de plantes médicinales.

– Venons-en à la nuit d'hier, avança le commissaire Santos après avoir avalé le contenu de son verre. Qu'est-ce que vous avez vu ?

– Faut avoir les couilles solides pour supporter ce que j'ai vu, commissaire.

– Sans blague !

– Sans blague, je vous dis.

Le vieil homme se servit lui-même une dose serrée du *sodabi*, vida son verre cul sec. La brûlure de l'alcool le fit geindre. Il se frappa la poitrine, grogna, se nettoya la gorge en émettant des rots bruyants. Un filet de salive lui enguirlanda les lèvres. Il raconta :

– C'était à trois heures du matin ; trois heures, pile. C'était ma troisième ronde. Parce que j'en fais quatre. Donc, je sors avec ma lampe, me coulisse dans l'ombre du manguier qui se trouve devant le cimetière. D'habitude, quand je sens quelque chose de suspect, je me cache derrière l'arbre puis je fais jaillir la lumière sur les suspects. Généralement, ce sont les jeunes gens qui culbutent les filles et leur font du *djogui-djogui* sévère. Cette nuit-là, je croyais avoir vu une cochonnerie du genre. Un homme a descendu une femme de son véhicule à l'entrée du pont. La femme était comme une marionnette dans ses mains. On dirait qu'elle avait été dosée à mort par une drogue ou je ne sais quelle saloperie. J'ai cru un instant que le type allait la réveiller en plongeant sa tête dans l'eau. Mais il a descendu la pente qui mène vers le lac et l'a jetée là. Puis, sans attendre, il est remonté et a repris sa voiture. Moi, je n'ai pas compris tout de suite. J'ai attendu quelques minutes, puis je suis allé voir. C'est alors que je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un cadavre. Pas beau à voir.

Faudrait toujours que je découvre les femmes belles dans cet état-là.

L'inspecteur écrasa sur le front un moustique qui voletait autour de sa tête. Ces bestioles, il en pullulait dans toute la pièce. Avec leurs concerts interminables, leurs ballets irritants. Et surtout avec cette manie de brocarder leurs victimes.

– Qu'est-ce qui s'est passé par la suite ? lui demanda-t-il. As-tu eu le temps de voir à quoi ressemblait l'homme qui a transporté le cadavre ?

– Oui, je vous ai parlé d'Edoubi.

– As-tu retenu le numéro de la voiture ?

– Je ne sais pas lire.

– Quel genre de voiture était-ce ?

– Je ne m'y connais pas en bagnole. C'est un vieux véhicule. Il ressemblait à une tortue. Vous connaissez ?

– Quelle couleur ?

– Marron, bleu, peut-être gris. Il faisait nuit.

– Bon. Je crois que nous en savons un peu maintenant, conclut le commissaire qui se leva.

Au même moment, le chat famélique, fatigué d'attendre que son maître veuille enfin le gratifier d'un morceau de *kluiklui*, bondit sur la table. De sa patte gauche, il soutira deux bâtonnets et s'enfuit. Le gardien en fut enragé. Il se leva et se précipita à son tour sur l'animal. Mais le félin était déjà loin. Le vieil homme heurta du pied un tabouret et alla s'écraser les dents contre le sol.

– Faut plus jamais rentrer dans cette maison, lança-t-il à l'animal. Sois sûr que je te boufferai. Je te boufferai cru !

Les deux policiers comprimèrent l'éclat de rire qui avait failli les surprendre. Ils se penchèrent sur le vieil homme et l'arrachèrent du sol.

– Des animaux qui disputent le manger à leurs maîtres ? s'interrogea le gardien. Dans quel monde vivons-nous ?

– Ça arrive, ça, minimisa Santos.

– Ce n'est pas l'envie de le manger qui me manque, commissaire. Mais j'attendais qu'il soit gros et gras. Maintenant, je vais devoir l'égorger sec et famélique.

– Il va falloir y aller, gardien, lui fit l'inspecteur. Nous avons encore beaucoup de choses à mettre au point.

Le vieil homme se gratta la tête. Il avait les yeux rouges, presque exorbités, portés par la charge alcoolique de la boisson et la tension provoquée par la scène avec le chat.

– J'avais pas fait le programme de venir ici, expliqua-t-il. J'ai dû racler le fond de mon porte-monnaie pour prendre un taxi. Et les taximen sont de moins en moins compréhensibles. Et voilà que cet animal de malheur m'a piqué deux *kluikluis*. Si vous pouvez me dépanner...

L'inspecteur fouilla sa poche, sortit un billet froissé et le lui tendit. Le vieil homme l'engouffra aussitôt dans la poche, manqua de briser les doigts du policier.

– On t'apportera demain ta déposition pour que tu la signes, ajouta le policier.

– C'est comme si c'était déjà fait, commissaire, salua le vieil homme. Mais faut arrêter Edoubi, hein ?

– On n'arrête pas les gens sur simple accusation.

– Si vous voulez confirmer mes soupçons, je peux vous emmener chez le *bokonon**. Ses visions sont imparables. Et puis, il coûte pas cher.

– C'est gentil, remercia le commissaire. Mais on n'en a pas besoin.

Les deux policiers pressèrent le pas. Il leur fallait trouver un taxi pour rentrer tôt au poste. Ils devraient

contacter les nombreux numéros du répertoire retrouvé sur le corps de Saadath. L'ambiance du soir, celle des sorties du bureau, commençait déjà à enfiévrer tout le quartier.

6

Qui veut avaler un coco fait confiance à son anus

SAMUEL Dossou Kakpo était un ver de terre nu, un homme toujours désargenté comme il en pullule dans les égouts, derrière les comptoirs ou même les belles enseignes de Cotonou. Agent de la brigade des stupéfiants, où il risquait sa vie en gagnant des miettes, il jeta un beau jour son macaron dans les marécages et ouvrit sa propre agence de sécurité, baptisée Tolérance Zéro.

Pour monter telle structure, il avait dû économiser pièce après pièce, patience par patience, dans plusieurs jeux de tontine. Mais il avait surtout été obligé de faire le gigolo dans les draps d'une femme d'affaires qui le combla de ses largesses en lui fournissant capitaux et tuyaux.

Avant lui, des dizaines d'agences de sécurité avaient vu le jour dans le pays. SDK était persuadé, en jeune fougueux à l'état de service déjà respectable, pouvoir faire la différence en s'élevant de deux crans au-dessus du panier. En plus des activités classiques d'une agence de sécurité, son entreprise avait défini une liste de

domaines dans lesquels elle comptait offrir son expertise: interventions musclées pour des recouvrements de dettes, enquêtes criminelles, recherches de parents ou d'amis perdus, protection rapprochée. Mais au bout de la première année d'exercice, son enthousiasme s'éteignit.

Car, depuis qu'il s'était installé, SKD n'avait pas réussi à décrocher un petit, un tout petit contrat quelque peu viandé. Seules deux ou trois propositions lui étaient parvenues. Des propositions de protection rapprochée d'un bandit nigérian John Oba dit Ranger qui, de passage à Cotonou, craignait de se faire massacrer par une bande rivale. Ou des offres de femmes qui demandaient qu'on surprenne leurs maris en flagrant délit avec leurs maîtresses – la bonne, une amie ou une voisine de quartier. Si le premier cas lui paraissait inabordable (car la jungle de la mafia nigériane est hautement cancérigène), les autres lui semblaient jouables. Mais ses clientes n'avaient pas de quoi payer et, chose inacceptable, demandaient à chaque fois d'honorer leurs contrats seulement après coup. Des enquêtes à crédit donc. Espèce de pétasses...!

Le jeune homme devrait alors se contenter de quelques services secondaires de son agence: des demandes de recrutement de vigiles pour des supérettes et des boîtes de nuit. Des activités à ne pas snober puisque cela lui permettait de survivre. Survivre pour payer des charges incompressibles. Comme le salaire de ses employés.

À l'agence Tolérance Zéro, le personnel se résumait, mis à part le patron soi-même, à deux agents. Razaki Soji et Ginette Daba. Razaki était un ancien collègue de la

police, débarqué de l'uniforme pour avoir fait trop de zèle sur la personne d'un bandit qui voulait lui montrer arrogance et virilité. Ginette, elle, petite et tassée comme un escargot à l'étroit dans sa coquille, sortait tout droit d'une école de secrétariat bilingue, mais avec un rejeton dans le pagne. Un enfant dont le père, un *rienneux* – chômeur invétéré –, avait disparu dans les vapeurs de la ville. Contraintes salariales, difficultés de contrats, clients casse-pieds: le quotidien, pour Samuel, était loin d'être une partie de pique-nique.

Le trentenaire attendait alors la véritable affaire pour engranger le gros lot, le contrat qui l'installerait à jamais sur le podium. Et ce qu'il commençait à flairer avec cette fille au teint de Michael Jackson lui paraissait de bon augure. Mais il y avait encore des choses absolument inextricables à démêler. Inextricables puisqu'il lui semblait que la moralité, pour sa cliente, comptait pour du piment vert.

Le Violon jouait une autre musique. Petit Miguelito, la vedette béninoise à l'inspiration ronronnante, chantait une nouvelle fois sa femme qu'il a trompée et dont il découvre lui aussi les infidélités scabreuses.

La jeune femme demanda au disc-jockey de mettre un peu plus la basse. L'intéressé, à contrecœur, s'exécuta. Samuel Dossou souffla à son interlocutrice:

– Je n'ai pas très bien compris ce que vous m'avez dit, mais je veux que vous veniez à l'essentiel.

– L'essentiel ?

– Excusez-moi, j'ai besoin que vous alliez droit au but.

– Je m'embarrasse pas de fioritures, monsieur Tolérance Zéro.

– Je ne dis pas le contraire, mais il faut parfois se dépêcher pour faire bien les choses.

– Je vous demande de vous mettre à mon service pour une affaire extrêmement délicate. Si ce n'était pas excessif, je vous dirais que c'est une question de vie ou de mort.

– Moi, je risque ma vie tous les jours, ma petite demoiselle. Au fait, comment vous appelle-t-on ?

Elle agita ses dreadlocks. Son cou de héron se balança à gauche, à droite, tandis que son menton à la base carrée se fissura en son milieu. Des mouvements qui sinuèrent vers ses lèvres, leur imprimant des rictus de vieille coquette.

– Rockya, répondit-elle. Je m'appelle Rockya.

– Rockya quoi ?

– Contentez-vous de ça d'abord.

Elle alluma une nouvelle cigarette. SDK avait compté le nombre de ces bâtonnets qu'elle avait grillés depuis qu'il était en face d'elle. Pour sûr qu'elle ne serait pas loin d'une vingtaine. D'ailleurs, le paquet était vide. Elle l'agitait en tous sens comme s'il lui fallait quelque chose pour contenir sa nervosité.

Soudain, SDK sursauta. Son téléphone portable déchargea dans le bar une sonnerie sèche aux ondoiements grincheux. Il plongea la main dans sa poche et sortit l'appareil.

– Oui ?

À l'autre bout, une voix grave, fortement chantonnant, lui creva l'oreille.

– Qui êtes-vous ? Ah... Oui. C'est vous ? J'avais complètement oublié. Comment ?... Bien sûr, je l'ai avec moi... Quoi ? Demain ? À quelle heure ? Hum... Vous me l'indiquerez, vous avez dit ? OK. Ça marche.

Il souffla. Un sourire frais lui humecta les lèvres.

– C'est un conard de Libanais qui m'a cogné tout à l'heure dans la circulation, expliqua-t-il à la jeune femme. Pour qu'il me dédommage, j'ai saisi son passeport.

– Un Libanais ?

– Un Libano-Béninois ou un Bénino-Libanais.

– C'est justement ce milieu-là qui m'intrigue. Avez-vous appris la mort d'une certaine Saadath ?

– Oui, une ancienne miss qui a adopté le dévergondage comme métier.

– Je vous défends de la juger.

– Vous êtes son amie ?

– Je suis presque sa sœur.

Un silence plana dans la buvette. Du dehors leur parvenaient le bruit et les éclats de voix du marché aux poissons qui jouxtait le port de pêche. Samuel prit son verre à moitié rempli de bière et l'avala. La mousse ondula autour de ses lèvres et descendit dans sa gorge.

– Je suis désolé, lui jeta-t-il, tout confus.

– Elle n'était pas ce que vous pensez, reprit la jeune femme. Par contre, moi je le suis.

– Comment ?

– Je suis une pute, moi.

– Ah !

– Parfaitement, monsieur. Mais ce n'est pas pour discuter de moralité que je vous ai appelé.

– En effet, j'attends toujours votre proposition.

Elle se gratta la gorge. Sa voix prit des accents graves et se confondit presque au fil du silence qui enrobait toujours le bar. Elle dit :

– J'ai en ce moment chez moi une valise remplie de drogue dure, de la cocaïne précisément. Elle est devenue

ma propriété, vu que Saadath est morte maintenant. Je veux vous la confier. Afin que vous me trouviez des acquéreurs. Vous aurez au minimum trente pour cent sur la vente. La cargaison est estimée environ à quatre-vingts millions. Alors ?

SDK était visiblement pris de court. Il regarda la jeune femme et s'étonna de la façon détachée qu'elle avait de parler de la proposition. Ce n'était pas la nervosité qui l'avait caractérisée tout au long de la conversation. Il était maintenant évident qu'elle cherchait le moyen le plus adroit pour lui faire accepter l'offre.

– Si vous n'acceptez pas dans les vingt-quatre heures, avertit Rockya, je change mon fusil d'épaule.

– Douze heures même, ça suffira. Je vous contacterai.

Elle n'attendit plus une seconde, se leva et sortit. Le soleil continuait de matraquer la ville par ses rayons caniculaires. Aucun coin du ciel ou de la terre où sa rage ne s'était étendue. Sauf peut-être sous les arbres qui, de par leurs feuillages frisés, en adoucissaient la véhémence.

Justement, sous un manguier qui s'élevait pas loin de la buvette, devisaient des taxis-motos. L'un d'eux se précipita vers Rockya lorsqu'elle franchit le seuil du bar. La jeune femme, sans même lui donner la direction, monta sur le siège arrière, installa de chaque côté ses courtes jambes enveloppées d'un pantalon en lin aminci. Elle ne se retourna même pas pour grimacer à son interlocuteur un au revoir. Elle avait le regard arrimé à la ligne droite, le flot de circulation devant elle.

En la voyant s'éloigner, SDK n'était pas étonné de la proposition qu'elle venait de lui faire. Cette nouvelle

génération de filles a quelque chose de véritablement spécial. Des amazones du cru. Jamais froid aux yeux. Capables d'utiliser le dévergondage comme on entre en religion. Rien à voir avec leurs aînées ou leurs mamans qui, mis à part deux ou trois fêlées, ne connaissaient que les contours de leurs cuisines ou l'intérieur de leurs trousses à bijoux. Les temps avaient changé !

SDK avala le dernier verre de bière. Une nouvelle course venait de s'engager pour lui.

1

Si tu cherches ton mouton et que tu
en retrouves les entrailles, contente-t'en !

*Premier gaou**
N'est pas gaou oh
C'est deuxième gaou
Qui est gnata oh

LA PISTE de danse, juste délimitée par une maçonnerie en forme circulaire, fut envahie par la foule des danseurs et des danseuses en délire. Les fesses se mirent à tressauter, les épaules à rouler, les pieds à sautiller. « Premier gaou », succès épique de la fin des années quatre-vingt-dix dans toute l'Afrique, faisait toujours recette. Même à l'intérieur des night-clubs avant-gardistes comme le Christal Place, discothèque câblée jeunesse, rythm and blues et... bagarres.

Quand j'avais un peu
On était ensemble
À la rue Princesse
Matin midi soir

Sur les lèvres des danseurs, le refrain et les couplets avaient le goût de cris de ralliement. Les bras levés, la tête au plafond, les « ambianceurs » faisaient grimacer leurs corps au gré des mélodies et des hourras que leur arrachait le morceau. Du plafond jaillirent alors des boules de lumières arc-en-ciel qui balayèrent les silhouettes, leur imprimant des allures de mutants.

Sylvana n'était pas une adepte du Christal Place. Si elle venait, de temps en temps, en invitée de ses tontons *friqueurs*, se trémousser le postérieur sur les tubes en vogue, elle s'interdisait d'y débarquer pour y racoler des clients. Call-girl, oncle ! Pas une *asheo** au ras des pâquerettes, obligée d'aller exposer ses appâts dans les faux coins et les trous à crapauds. Encore que le Christal Place n'était pas un tonneau à merde. Une boîte plutôt sympathique. Avec des projections de vidéos musicales. Des play-back de vedettes de la chanson en virée nocturne. Le bagou enjoué surtout de Mouf, le disc-jockey de service.

À lui seul, ce courtaud aux épaules de charpentier et au torse d'amortisseur de ballon de foot – Maradona version abrégée –, toujours habillé comme un Martien, était l'attraction de la discothèque. Par son art de rapper ivoirien. Par son génie d'enfiler et de broder sur les chansons des anecdotes grivoises. Rappeur. Génie de la palabre. Expert dans l'art de l'improvisation.

Mais sur le morceau qui se jouait, la voix du disc-jockey avait du mal à affleurer. Aucun mot, aucun commentaire pour ponctuer les mésaventures du *gaou*, l'amoureux naïf soucieux des infidélités de sa dulcinée. Il attendait. Peut-être que cette chanson ne lui inspirait que dalle, peut-être même qu'elle n'exigeait pas d'accompagnement vocal.

Sylvana, elle, en était plus que déçue. Ne pas entendre la voix de Mouf, c'était constater son absence à l'intérieur de la boîte. Et ne pas le voir ici n'augurait rien de bon. Elle était venue pour agiter avec lui quelques affaires urgentes. Toute la journée, le disc-jockey était resté injoignable et elle pensait, en débarquant ici, pouvoir le retrouver. À moins de passer toute la soirée à l'attendre ou de faire le tour des autres caves à musique du quartier.

Les pleurs du *gaou* s'achevaient. Un autre tube, subrepticement, se colla aux dernières mélodies du morceau. Au même moment, une voix rauque aux ondoiements élastiques, surgit des baffles.

– On enchaîne avec un autre morceau. Meiway est là. Il rend hommage au balcon volumineux que certains hommes n'apprécient pas sous le corsage des femmes. Honneur aux melons charnus. Écoutez « Miss Lolo » ! Ouais, mon frère : qui refuse de brouter du plaisir dans la chair pulpeuse ?

Sylvana sourit. Le jeune homme était bien là, aux commandes. Sa voix qui savait bien épicer les choses, affichait maintenant son autorité sympathique.

Sur la piste, les danseurs avaient redoublé d'ardeur. Une femme qui se sentait concernée par la flatterie du melon charnu, agita sa poitrine en direction de son cavalier, un homme plutôt menu, taille au ras du plancher. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Aucun filet de linge pour retenir ses gigantesques calebasses qui, violemment inspirées, roulèrent d'un bout à l'autre de son torse comme si elles voulaient charger un ennemi. Le cavalier perçut aussitôt le danger de la déferlante mammaire. Il battit en retraite, se confondit à la

masse des autres danseurs et rêva de poitrines moins assommantes.

Sylvana se leva de son pouf, se fraya un chemin sur la piste de danse puis s'orienta vers le couloir. Au bout s'élevaient des escaliers qui montaient au premier étage. C'est là que se trouvait la régie technique, le laboratoire des mixages du disc-jockey.

Elle parvint à l'étage, tourna légèrement le poignet de la régie et se glissa à l'intérieur. La cabine se résumait en une petite coupole insonorisée aux murs tapissés de posters avec une baie vitrée qui donnait vue sur la piste de danse, en contrebas. Mouf était debout, casque sur les oreilles, le regard fixé sur les danseurs. Son aide, un jeunot aux oreilles poinçonnées de piercings, sélectionnait des disques rangés sur les étagères.

Meiway finissait de chanter. Un autre morceau de la même soupe allait suivre. Peut-être aussi inspiré des parties nobles du sexe d'en face. Mouf ajusta le micro qui était devant lui et lança :

– Maintenant, Okine Sakiliwa est dans la place. La *go* ivoiro-béninoise, aussi excentrique que les gadgets de James Bond, va investir la zone. Préparez-vous à subir son attaque. Mon frère, fais attention ! Elle va te chicoter. Okine Sakiliwa va te *dja* !

Sylvana sourit aux expressions utilisées. Mouf savait bien puiser ces épices dans le vocabulaire des chansons elles-mêmes. L'aide-disc-jockey, au même moment, se retourna. Il avait senti une présence étrangère dans la cabine :

– Vous cherchez ? demanda-t-il.

– Mouf, répondit-elle dans un sourire. Mais j'attends qu'il ait fini de lancer le morceau.

***

La nuit, au-dehors, avait l'aigreur et la chaleur de la noix de cola ayant longtemps séjourné au soleil. Malgré le vent léger qui soufflait par à-coups, les corps continuaient de libérer de la grosse sueur. Un contraste saisissant avec la climatisation qui réfrigérait l'intérieur de la discothèque.

Mouf et Sylvana étaient sortis et marchaient vers les pavés de Guinkomey, rue perpendiculaire à l'encolure de laquelle se trouvait Jonquet, la foire aux fesses de la ville. Ce n'était pas pour le plaisir d'allonger ou de se dégourdir les jambes, mais pour discuter dans un endroit calme, loin des décibels assourdissants.

Ils tournèrent au coin et s'arrêtèrent sur la droite, devant l'esplanade d'une clinique privée dont le bâtiment central faisait dos à la discothèque. Mouf dut saluer, de la main, des couples et autres danseurs qui débouchaient des rues avoisinantes pour se rendre au Christal Place. Sylvana se tourna vers lui et chercha ses yeux.

– Demain, à partir de dix-huit heures, fit-elle, il faut absolument que tu te rendes disponible.

– Demain vendredi ? sursauta le jeune homme. Oui, c'est possible. Mais ça dépend de ce que tu m'offres.

– J'ai besoin de toi pour une opération délicate.

– De quoi s'agit-il ?

– Une affaire de gros sous: échanger de la poussière d'ange contre de l'argent.

Mouf regarda autour de lui pour voir s'il y avait des *kpakpatos** aux oreilles immenses dans le voisinage. Personne. En tout cas, pas dans les alentours immédiats.

Car, un peu plus loin, les couples continuaient d'épaissir la nuit, les uns sortant de la rue, les autres entrant, dans un incessant ballet de va-et-vient.

– Écoute, décida Mouf, je suis partant pour une telle aventure. Mais je veux savoir ce que tu vas me casquer pour le dérangement.

– Combien tu veux ? Deux, trois millions ?

– Le maximum. Je dirais pas non à quatre. Peut-être cinq. Ça dépend des risques qu'il faut prendre.

– Les risques, justement. Car, c'est avec un requin qu'on va traiter.

– Qui ?

– Smaïn.

– Quel Smaïn ?

– Le même.

– L'Arabe ?

– Oui !

Mouf sursauta d'un coup. À côté de Sylvana juchée sur son mètre soixante-dix-sept, il avait l'air d'un cabri. Un madras noir lui moutonnait le crâne rasé de près et en dessinait les bosselures. Il sortit de sa poche du chewgum sous forme de pilule qu'il jeta dans la bouche. Le goût, sous les dents, n'était pas celui du menthol qu'il attendait. Ça sentait le pétrole. Encore du frelaté. Une énième alchimie des turpitudes made in Nigeria. Il cracha.

– Smaïn est un drôle d'oiseau, commenta la jeune femme. Avec lui, rien n'est gagné d'avance.

– T'as pas besoin de me faire son portrait, devança Mouf. C'est de la grosse teigne.

– Du calme, chéri. Moi aussi, je suis dure à avaler. C'est pour ça que j'ai besoin de toi.

– Briefe-moi alors sur comment ça va se passer.

Un cri aigu, au même moment, déchira la nuit. Avec des éclats de voix suivie d'une vive bousculade. Sylvana tourna le regard vers un attroupement d'hommes et de femmes à l'encolure de la rue. Une rixe. Coups de poings et insultes. C'était la tradition ici. Des hommes en train de se disputer une femme ou des femmes en train de s'arracher les faveurs d'un homme. Dans les nuits enfiévrées de Christal Place, les règlements de comptes entre rivaux ou rivales étaient devenus la chose la mieux partagée.

Mouf prit le bras de son amie, l'agita pour détacher son regard de l'attroupement afin de l'investir de nouveau dans la conversation. Sylvana plongea la main dans son sac et en sortit du filtré.

– Je dois y aller, Sylvana, fit le disc-jockey à l'adresse de la jeune femme. Trace-moi vite les contours de ton plan.

8

Tous les coqs qui chantent ont d'abord été des œufs

IL ÉTAIT une fois, deux fois, trois fois, une princesse. Une princesse née sous le signe du flamboiement, élue trois fois sur le trône des reines de beauté : Miss Campus, Miss Cotonou et Miss Bénin. Célébrée partout où le poupin de son visage, les angles de son corps, le chaloupé de sa démarche apparaissaient, elle était devenue le symbole de la grâce et du raffinement. Rien qu'à la voir, elle rassasiait les envies des hommes. Rien qu'à l'entendre, elle affolait le rêve des femmes.

Mais on a beau régner sur le monde de la grâce, on a beau crever l'écran avec son décolleté ballonné et sa plastique charpentée, on n'est pas forcément plus intelligent. Notre miss était, fort malheureusement, une femme de peu de caractère. Elle était incapable de prévoir que tous ceux qui l'approcheraient ne lui voudraient pas forcément du bien. Elle était inconsciente de savoir que ses charmes pourraient provoquer jalousie et envies.

Envie, ces cent quatre-vingts centimètres de taille élastique, ces yeux irisés de bleu, ces lèvres naturellement

humides, cette chute de bassin – un affaissé ondoyant à la verticalité inouïe – un déhanché servi par des fesses au potentiel savoureux.

Envies et jalousies. Mais aussi médisances et calomnies. Surtout quand la belle n'avait, dans son arrière-cour, personne qui pouvait la protéger des coups, personne qui pouvait la préserver des chieries des emberlificoteurs professionnels. Elle tomba alors dans le boui-boui des histoires graveleuses, elle s'enlisa dans le fumant des scandales.

Des scandales que la rumeur découvrait chaque semaine sous son pagne. Depuis qu'elle avait rendu sa couronne à son successeur, en effet, les commentaires les plus glabres couraient sur son compte. Un jour, on la mariait au plus grand inséminateur du gouvernement – une ministre à la braguette toujours dégoulinante –, le lendemain, on la surprenait dans le lit du marabout du président de la République. Une nuit, elle se faisait dévergonder sur la plage par un rastaman intégriste, fumeur de gros joint, le lendemain, on l'épinglait en compagnie d'un *yovo* dans un bordel sexe étoile. Jusqu'au jour où, miracle, un Arabe de soixante-dix balais lui mit la bague au doigt. C'était un homme d'affaires enrichi dans de l'import-export, la vidéo porno et d'autres activités troubles. Jouvenceau dans l'âme, il voulait une peluche en chair depuis la mort de sa femme et de ses deux gosses dans un crash d'avion aux larges du Nigeria. Chérie Saadath lui offrit, avec sa carrosserie de rêve, la réplique attendue.

L'homme s'appelait Ali Faouzi Melad. Redoutable, dit-on, en affaires et chasseur avisé de tendrons. Un soir de détente au Festin des Glaces – crémerie où la jeunesse

dorée venait siroter du bon temps –, il croisa la miss et jeta son dévolu sur elle. Pas de temps à perdre. Il la saliva et la parfuma de toutes ses attentions. Deux mois, seulement deux petites lunes après leur rencontre, il lui enfila la bague de mariage. Cotonou jasa. Les associations féministes déchargèrent leur bile sur le septuagénaire. Quelques extrémistes proposèrent même d'aller casser du Ali Faouzi Melad.

De ce mariage on raconta que ce fut la version toute locale de *La Belle et la Bête*. La bête. Car, bien que porté par l'âge au cours duquel le profil de l'homme mûr se bonifie, le septuagénaire arborait la laideur achevée d'un monstre de cauchemar digne de faire avorter une parturiente.

Mais Ali Faouzi Melad avait une qualité exceptionnelle. Il était, tout compte fait, d'un cran au-dessus de l'insolence des riches parvenus. Comme il avait une haute idée de sa nouvelle peluche en peau foncée, il estima élémentaire de ne pas lui abîmer les mains dans la vaisselle, la lessive et autres domesticités ingrates. Il l'installa à la tête d'une de ses entreprises, non dans les odeurs et les déjections des voitures poubelles « venues de France », mais là-bas, à Jbeil, dans les essences toutes florales de la ville libanaise.

Jbeil , ou Byblos. Ville carrefour du Liban. Terre de passion et carrefour des civilisations multiséculaires, qu'elles viennent de l'Égypte, de la Rome antique ou de l'Arabie. Ce fut là, à Jbeil, que l'ancienne Miss Bénin fut installée. Mais au lieu d'articles des zones franches libanaises à envoyer au pays pour le compte de l'entreprise de son patron de mari, ce fut dans un réseau de meuniers – des trafiquants de poussière d'ange – qu'elle

se retrouva. C'est-à-dire de la cocaïne pure, dure et raffinée.

La Cendrillon béninoise s'en était alors effarouchée et avait voulu prendre la poudre d'escampette. On lui fit savoir qu'elle risquait son beau cou dans une telle échappée. Seule solution : se taire et se contenter d'exécuter les missions qu'on lui confiait ; transporter des valises de Beyrouth à Freetown en passant par Cotonou et Lomé. Des valises remplies d'argent ou débordant de poudre. Pendant trois ans. Mais à mesure que le trafic florissait, les risques, pour la jeune femme, devenaient énormes. D'ailleurs et, chose inacceptable, ça ne lui rapportait que la croûte du nez, c'est-à-dire, rien !

Saadath en broyait du noir. Tout le temps. Chaque fois qu'elle devait effectuer ses missions. Cela, sans qu'aucune main intervienne pour lui panser les blessures, la câliner et souffler sur son âme endolorie.

Le mari qui, de temps en temps, l'invitait à Londres – pour y sucer du bon temps – lui demandait de contenir son impatience. On ne fuit pas l'Organisation sans conséquence. Les tueurs à gages sont capables de vous retrouver partout dans le monde, même sur des îles oubliées du Pacifique sud ou même dans les entrailles des grottes de l'Atacora.

Mais, c'est sûr : lui, Ali Faouzi Melad allait, sous peu, mettre fin à son supplice ; il lui ballonnerait bientôt le ventre avec une grossesse et la ferait ramener au pays ; ensemble, ils attendront l'enfant et laperaient le miel de la vie. Rien, mon Dieu, rien ne pourrait interrompre le lit de leurs amours. Malheureusement, ces souhaits, aussi hauts qu'ils s'élevèrent, tombèrent dans les sous-sols de la tragédie.

Car, peu de temps après, Ali Faouzi Melad mourut dans sa maison de Cotonou. On avait alors dit, la rumeur avait raconté que ce jouvenceau de soixante-dix piges aurait été plutôt attiré dans un piège à nègres: pendant qu'il était dans son appartement à célébrer du champagne en compagnie d'une énième jupette, un homme serait rentré pour le braquer. Le malheureux avait les yeux si évanescents par le plaisir que sa tension, ajoutée à la mauvaise surprise du braqueur, atteignit des sommets vertigineux.

Gbêm !

Crise cardiaque. Le cœur flancha. La police conclut, sourire aux lèvres, à un « accident domestique ».

Dès lors, Saadath tomba en disgrâce. Elle devint l'esclave sexuelle de son nouveau patron, un type à la tronche aussi effilée qu'une lame de rasoir, inutilement insolent. Il avait été désigné une semaine après, par le associés de son ancien protecteur. Soumise donc à l danse du ventre, l'ex-miss. Tabassée à chaque velléité de rébellion. Surtout cadenassée entre quatre murs. De porteuse de valise elle devint serveuse de fantasmes. Pendant des semaines. Pendant des mois. Elle rata deux suicides.

Mais comme il avait besoin de son expertise dans les transactions, le nouveau patron la retira des quatre murs de la sauterie collective et l'envoya de nouveau en mission. Cette fois-ci, elle devrait se rendre à Abidjan avec une cargaison pour y rencontrer un élément du réseau, Martin Aluko, un Ibo installé, lui, dans le nord de la Sierra Leone, au temps de la guerre civile, côté zone rebelle. Mais vingt-quatre heures avant l'opération, elle apprit, par la presse internationale, l'assassinat de l'homme.

Paniquée, la jeune femme prit la décision de fausser compagnie à l'Organisation en regagnant le Bénin. Elle parvint à contacter une de ses anciennes amies, Rockya et lui confia la valisette, le temps que la tempête se calme, le temps qu'on l'oublie. Mais elle ignorait que le réseau était tentaculaire et pouvait la retrouver, même à l'intérieur d'un puits oublié sur les chantiers des écoles de brousse. Justement, l'antenne locale de l'Organisation, Smaïn, fut saisie de l'affaire. Le sémillant homme d'affaires avait raclé le fond de tiroir de la racaille locale pour l'identifier et repérer ses mouvements. Miss Bénin avait beau changer d'adresse, effectuer d'incessants déplacements, elle fut cueillie et enlevée.

Pendant deux jours, on la mit à la diète noire. Pendant deux jours, on la passa à tabac. Mais têtue, entièrement enroulée sur elle-même, la jeune femme avait refusé de lâcher le morceau. Menacée et flattée, cajolée et violentée, elle garda la bouche sévèrement fermée. Une très mauvaise inspiration. Qui appela sur elle la rage de ses geôliers. Leur sanglante manière de régler les choses.

9

Si tu as échappé au crocodile en te baignant,
prends garde au léopard qui t'attend
sur la berge

LA TIGRESSE était à bord de sa Toyota sport stationnée à l'intérieur de la maison du Conseil de l'entente. C'est un établissement qui accueillait, dans les années soixante-dix, les chefs d'État de passage dans le pays et qui était devenu une espèce de vaisseau fantôme. Le véhicule pointait son arrière vers le jardin de plein air de la maison, la gueule tournée vers le portail, prête à gagner, deux cents mètres plus loin, le boulevard de la Marina pour s'élancer dans une course rallye.

La jeune femme consulta une deuxième fois sa montre: dix-neuf heures trente. Elle jeta à droite un œil à travers les claustras qui dentelaient le mur de clôture de l'établissement: aucune voiture en vue. En tout cas, aucune qui se soit véritablement engagée dans la ruelle menant vers eux.

Le boulevard de la Marina paraissait immergé dans une atmosphère ouatée. Depuis la pointe de l'aéroport

jusqu'au siège de la Loterie nationale, cette bretelle longe tout le bord de mer en double chaussée et semble en indiquer les dénivellations. Sur son parcours, des escales institutionnelles comme la présidence de la République, le palais des congrès, le port autonome de Cotonou, la Marine militaire et beaucoup d'autres organes d'État. Le jour, il arbore une allure de gaîté contenue, la nuit, il affiche une austérité toute républicaine, avec la silhouette raide et patibulaire des militaires.

Sylvana devenait nerveuse, ses gestes se démultipliaient dans tous les sens. Elle roula des épaules, se rabattit sur le dossier de son fauteuil. Son voisin, Mouf, affalé à côté d'elle, tenta de la rassurer.

– Ça va aller, la *go*, lui dit-il. Il viendra.

Justement, le portable de la jeune femme résonna sur-le-champ. Son réflexe suivit aussitôt.

– Allô ?

La voix de Smaïn grinça dans l'écouteur.

– Je suis déjà là. Où es-tu ?

– Rejoins-moi à l'intérieur du Conseil de l'entente. Tu connais cette série de béton accoudé au centre culturel américain ?

– Quoi ?

– Fais vite au lieu de poser des questions.

Sylvana écarta de la main la portière de la voiture, déplia sa jambe gauche au sol et glissa, sur la droite, un œil complice à Mouf. Le disc-jockey se retourna aussitôt, plongea la main sur la banquette arrière du véhicule et en ramena une valisette métallique qu'il posa sur les genoux. La Tigresse ne put s'empêcher d'y allonger la paume des mains, caressa la valisette en sa surface comme pour se rassurer sur son contenu.

– Ouais, acquiesça Mouf, il est bien là, le paquet.

Dix-neuf heures trente-sept.

La voiture de Smaïn, le 4 x 4 Prado couleur vert bouteille, apparut de l'autre côté du boulevard, à l'intersection du parterre qui allonge son dos rond et vermoulu sur les deux versants de la voie. Elle attendit que les véhicules, venant en sens inverse, passent avant de traverser la route et de s'engager sur la ruelle du Conseil de l'entente. Elle zigzagua sur deux cents mètres, évita les deux étangs de crocodiles qui se trouvaient sur l'ersatz de bitume qui jouait encore les fiers devant l'établissement et y pénétra. Les pneus du véhicule déchirèrent les monticules de sable, écrasèrent les mauvaises herbes qui ondulaient dans le jardin et s'immobilisèrent à deux mètres de la voiture de Sylvana. Sylvana et Mouf, qui étaient entre-temps sortis, accueillirent Smaïn avec des regards secs.

– Quelle idée de venir ici pour un rendez-vous ? fit l'Arabe dès qu'il eut posé les pieds à terre.

– Vous n'aimez pas ce lieu ? demanda Sylvana.

– Non seulement je déteste ce lieu, mais si jamais il y a de l'entourloupe, je te tue.

– Amusant. Parce que moi aussi j'adore les massacres.

Smaïn avait Mathias à ses côtés, son fidèle serviteur aux muscles débordants, toujours moulé dans un tricot. L'Arabe accusait déjà des signes d'impatience. Derrière ses lunettes aux verres réfléchissants, sa nervosité devenait manifeste. Il demanda à son homme de main le soin de vérifier les abords immédiats du jardin...

– C'est qui, ce nabot ? ajouta-t-il, en désignant Mouf du doigt.

– C'est Mouf, le disc-jockey ? fit la Tigresse, tu me déçois, Smaïn.

– Qu'est-ce qu'il vient foutre dans cette histoire ?

– Mes oignons, Smaïn.

– On s'était dit qu'on devrait être seul pour traiter, Sylvana.

– Mouf est mon associé. Mais toi non plus, tu n'es pas venu seul.

Il cracha de dégoût, tira de sa poche un cigare qu'il cala au coin de ses lèvres. Un filet de fumée sortit, décrivit un nuage sous son nez avant de se mêler à l'air. Il avança :

– As-tu apporté la valisette ?

– Tu l'as sous tes yeux, répondit la jeune femme en pointant la mallette que tenait Mouf. Et toi, t'as l'argent ?

– Oui, mais laisse-moi d'abord vérifier.

Mouf déposa sur le capot de la Toyota rouge la valisette métallique. Il y avait un code pour y avoir accès. Smaïn le composa. La valisette couina et s'ouvrit.

Un gros sachet noir enrobait l'essentiel du contenu. Un sachet qui s'ouvrait par une poche intérieure à rabat affaissé sur le côté. Smaïn y plongea la main, dégagea le rabat et en écarta l'ouverture de façon à ce que tout se découvre. Plusieurs petits sachets rectangulaires remplis de poudre blanche y étaient soigneusement entassés.

– Alors ? interrogea Sylvana.

– Je n'ai pas fini. Laisse-moi le soin d'en contrôler la qualité. T'es capable d'y mettre de la farine de merde à la place !

L'homme d'affaires regagna sa voiture, en ouvrit la portière et déposa la valisette sur le siège avant. De la boîte à gants, il prit un cutter, sortit un sachet et l'éventra. Un petit doigt de poudre resta sur la lame. Il le

renifla puis le porta à la bouche. Le goût le rassura. C'était bien ce qu'il voulait…

Satisfait, il plongea la main sur le siège arrière du véhicule et récupéra un petit sac en cuir.

– Ça a l'air parfait, conclut-il en se repositionnant devant la jeune femme.

– C'est du donnant donnant, lui répliqua Mouf.

D'instinct, il jeta le sac sur le capot, cligna de l'œil à l'attention de Mathias. Mais Mouf, qui devina leurs intentions, prévint :

– Attention, ne soyez pas pressés ! Attendez qu'on vérifie si le compte y est.

– Vous avez là les vingt millions demandés, rassura Mathias. Mais nous n'allons pas attendre que vous comptiez tout. Tout comme nous n'avions pas attendu de vérifier chacun des…

– Donnez-nous une minute au moins, coupa Sylvana.

Mouf prit le sac, en ouvrit la poche extérieure par la fermeture et l'écarta. Les billets, par grappes de grosses coupures, y étaient alignés. Le jeune homme enleva la languette d'attache d'une des liasses et sortit un billet. Ses doigts le triturèrent pour en vérifier la texture. Il se tourna vers Sylvana.

– C'est parfait, lui dit-il. On peut y aller.

– J'espère, fit Smaïn, qu'on n'aura plus jamais affaire à vous.

– Nous non plus.

La jeune femme fit signe à son ami qui la rejoignit dans la voiture stationnée non loin du jardin de plein air. Smaïn attendit qu'ils s'en aillent d'abord avant de regagner à son tour son véhicule.

La nuit s'était presque déjà cousue au crépuscule. Dans le ciel, les ombres devenaient envahissantes, donnant du volume aux êtres et aux choses. Les réverbères de l'avenue, allumés, attendaient de s'échauffer pour combattre la noirceur de la nuit.

La Tigresse venait de gagner le boulevard de la Marina, du côté de Nigeria House, en direction de la route menant à l'aéroport. Presque au même moment, l'Arabe apparut sur la même voie. Mais lui, s'engagea dans le sens inverse, c'est-à-dire vers l'hôtel du Port, l'esprit désormais serein.

Mais, il était loin de savoir qu'un autre véhicule venait de déboucher de la rue adjacente, celle du ministère des Affaires étrangères et de la Maison de la francophonie, et qu'il l'avait pris en filature. Il était loin de s'imaginer qu'à son bord il y avait trois flics. Tous armés. L'imprévu que n'avait pas décelé son marabout. La journée n'était pas programmée pour se terminer.

10

Quand le rythme de la danse change,
on ajuste ses pas

SMAÏN jubilait. Il avait réussi à récupérer la valisette avec son contenu. Les inquiétudes qui l'avaient tourmenté pendant des jours, pendant deux semaines entières venaient de s'estomper. Cette serviette était devenue l'objet le plus précieux qu'il eût jamais recherché. Il alluma son cigare et le cala au coin des lèvres.

– À combien estimerais-tu la valeur de cette valisette ? demanda-t-il à Mathias, toujours assis à côté de lui.

– J'ai pas l'habitude de ces trucs-là, répondit le jeune malabar.

– Dis un chiffre.

– Vingt millions de francs CFA.

– Amateur ! Ça vaut au moins quatre-vingts.

– Mon Dieu !

– C'est pourquoi si, par extraordinaire, ce secret transpirait de cette voiture, je mobiliserai la pègre de tout Cotonou pour qu'on te liquide.

– Que... quoi ?

– Tu as parfaitement compris. Plus tu verrouilles ta gueule, plus tu as des chances de rester à mon service. Vu ?

– Vu, patron.

Ils arrivèrent au carrefour de l'hôtel du Port. Le feu de signalisation était au rouge. Smaïn s'arrêta, s'affala encore plus profondément dans son siège. Avoir l'esprit dégagé, le cœur léger, avoir l'âme fluide et sereine vous permet de risquer le nez ailleurs, à la recherche d'autres senteurs pour espérer de la vie plus de couleurs et de formes. L'Arabe scrutait l'alentour pour voir, sur les abords de la route, s'il n'y avait pas quelques garces à ramasser pour ses excentricités hebdomadaires.

Déception : seules quelques mendiantes handicapées ou goitreuses aux yeux purulents ou aux nez éclatés étaient encore sur les trottoirs. Certaines, comme d'habitude, étaient engoncées dans leurs chaises roulantes, d'autres ramassées sur elles-mêmes comme les *lègbas**, montraient leurs infirmités, la main tendue vers les automobilistes.

Smaïn maudissait tous ces débris humains qui lui ombrageaient la vue et l'empêchaient de rêver à des choses plus chatoyantes. Il ne voulait pas s'encombrer de pitié et autres sentiments de culpabilité à l'égard de la gent ébréchée. Être ailleurs. Il voulait être ailleurs, dans le douillet d'un lit entouré de senteurs érotiques et de hanches sinueuses.

Ses doigts, nonchalamment, effleurèrent alors les touches de son lecteur de disque. Du *zouk love*, un rythme venu des Caraïbes, gicla des haut-parleurs et lui lécha avidement les oreilles :

Quand tu veux
Où tu veux
Dis-le moi

Il sortit la langue, emporté par les images colorées que lui suggéra la chanson et ferma les yeux. Le plaisir était bien anticipé dans sa tête et peut-être sous sa ceinture. Il s'oublia, oublia le monde, oublia le feu de signalisation. Le feu qui vira au vert, exigeant le passage libre. Mathias lui tapota alors le bras.

– Ça y est, patron, on peut y aller !

– Hein ?

Il sursauta. Devant lui, une vieille Peugeot qui avait du mal à démarrer ou qui ne voulait pas démarrer. Derrière, une Renault qui avait le pare-chocs presque collé contre le sien et qui attendait.

L'Arabe klaxonna furieusement pour obliger son voisin de devant à partir. Mais l'autre, au contraire, éteignit son moteur. La Renault qui se trouvait derrière fit mouvement sur la gauche et s'immobilisa à sa hauteur.

– Qu'est-ce que ça signifie, cette foutaise ? s'énerva-t-il.

Aussitôt, les occupants des deux voitures mirent pied à terre. C'était le commissaire Santos et l'inspecteur Kakanakou, flanqués de leurs auxiliaires. Smaïn fit mine de n'avoir rien remarqué et cherchait toujours à démarrer. Mais le commissaire s'approcha de lui. D'une main alerte, il colla sa plaque contre la vitre, à hauteur de sa tête.

– Police ! Nous allons effectuer un contrôle de la voiture.

– Ah bon ? s'interrogea l'Arabe.

– Voudriez-vous descendre avec votre passager ?

– Bien sûr.

L'homme d'affaires éteignit le moteur et fit mine d'ouvrir la portière. Le commissaire anticipa et s'écarta, pensant qu'il allait descendre. Mais il n'en fit rien. Remettant brusquement le moteur en marche, il embraya à fond et démarra.

– Tiens-toi bien Mathias, hurla-t-il, ça va secouer !

La voiture vrombit, déchargea un grand bruit de tonnerre et s'élança. La petite Peugeot qui était devant fut bousculée. Son arrière décrivit un quart de tour et offrit de l'espace. Le 4 x 4 s'ébroua comme un coq qui vient de lancer son cocorico et s'ébranla. Mais sa puissance de propulsion, mal négociée, le fit projeter dans le terre-plein central. Smaïn ne paniqua pas pour autant. Il obliqua le véhicule sur la droite et se retrouva sur la chaussée. Presque au même moment, les policiers démarrèrent leurs voitures. Une chasse-poursuite s'ensuivit.

L'Arabe était furieux. Il se demandait par quelle embrouille, par quelle cabale la police s'était retrouvée là, alors qu'il pensait avoir définitivement mis l'affaire sous scellés. Cette Sylvana, enragea-t-il, était une garce de première main. Non seulement, elle avait réussi à lui prendre de l'argent, mais elle avait mis la police sur ses traces. À moins qu'elle ne soit elle-même du milieu. De toutes les façons, elle en avait déjà eu pour son compte. Rira bien qui se déchirera la gencive le dernier…

À gauche, la clôture du port autonome de Cotonou se découpait sur les ombres des grands conteneurs empilés. Il y en avait de toutes sortes et les grands phares qui trônaient au beau milieu de l'établissement,

dans la cour intérieure, parvenaient à peine à les éclairer tous. Smaïn priait tous les cieux pour qu'aucun camion ne surgisse du côté de l'entrée des poids lourds pour lui barrer la route ou ralentir son allure. Il ne pensait pas si bien dire.

Car, au même moment, un titan, long et paresseux comme un dromadaire repu, pointa sa tête énorme sur la chaussée. Il voulait forcer le passage comme le font certains chauffeurs futés pour qui le code de la route compte pour de la salade arabe. Smaïn jura le nom de tous les saints. Il ne pouvait pas laisser le camion titan le devancer. Même s'il devra encore une fois se retrouver dans le terre-plein, il lui fallait absolument passer avant. Il fit un écart sur la droite, klaxonna plusieurs fois. Mais le camionneur n'en fut pas troublé. Au contraire. Il persista dans sa manœuvre, têtu comme un mouton *popo*.

Smaïn pesta. Il tenait quand même à passer, malgré le filet d'espace qu'il y avait encore. Il sortit de la chaussée, engagea les roues latérales sur le terre-plein.

Ce que l'homme d'affaires avait oublié, c'est que le terre-plein était creux avec un jardin hérissé de panneaux publicitaires comme autant de morceaux de viande dans une sauce *matindjan**. Des obstacles bien difficiles à surmonter surtout pour un dépassement aussi dangereux.

Il voulut se rabattre sur la chaussée pour éviter de heurter les panneaux. C'est là que tout dérapa. Le 4 x 4 cogna la remorque du camion côté non chauffeur, zigzagua sur le goudron, écrasa de la gueule un poteau électrique. Pris de panique, Smaïn appuya sur le frein.

L'effet fut immédiat. Un bruit de fin du monde. La voiture perdit équilibre, fit plusieurs tonneaux, exécuta

la danse du fou emmerdé par l'urticaire, se renversa avant de se retrouver les quatre roues en l'air. Des morceaux de verres brisés s'étalèrent partout. Puis le bruit d'un liquide qui coule, en jets cascadés. Du gasoil. Une odeur âcre envahit les narines.

On s'attendait à voir des cadavres affreusement mutilés. On s'imaginait des blessés défigurés. Mais il n'en était rien. Smaïn paraissait neuf, indemne tel Moïse bébé sauvé des eaux. Il se dégagea, parvint à s'agripper aux parois de la voiture, allongea ses pieds devant, puis s'arracha de la carcasse. Dans sa main, la valisette. Il avait réussi à la récupérer, malgré le choc, malgré l'accident. Un moment, il fut tenté de s'examiner, voir ce qu'il y avait de cassé ou de blessé sur lui. Mais, il perçut la sirène des policiers.

Quelle direction prendre ? De l'autre côté, c'était les bureaux de la douane. Avec des agents en uniforme qui prendraient le plus grand plaisir à faire carton sur lui. De l'autre, le port. D'ailleurs, l'entrée était à quelques mètres. Se retrouver au port, c'est augmenter ses chances de semer ses poursuivants, car l'établissement était grand et comptait beaucoup de zones d'ombre susceptibles de servir de cachettes.

– Patron ! Patron, aidez-moi !

Il sursauta. Dans son dos venait de résonner la voix de Mathias. Ah, Mathias ! Il l'avait oublié. Le jeune homme, coincé dans la voiture, demandait de l'aide en agitant la main. Smaïn estima ne plus avoir à perdre une seule seconde de plus en ces lieux. Il plongea la main dans la poche et, au lieu de sortir les billets de banque comme à l'habitude, il brandit un pistolet.

Mathias comprit aussitôt l'intention du Libanais. Les yeux ronds, il ouvrit grand la bouche, tendit les mains en forme de supplication.

– Non, patron ! Non ! Faut pas faire ça !

– Désolé, jeta l'autre, le souffle court. Ce n'était pas prévu, mais faut le faire !

Deux coups de feu éclatèrent. Les pigeons qui somnolaient sur le mur de clôture du port se dispersèrent en sauve-qui-peut. Mathias, la poitrine éclatée, s'affaissa lourdement.

Presque à la même seconde, les policiers sortirent de leurs véhicules et se positionnèrent. Mais Smaïn était déjà parti. Il avait pris par le portail du port, malgré la présence d'un vigile qui en assurait la garde. Un vigile qui trouva plus raisonnable de se confondre au vent avec le déboulé rageur du fugitif.

Le ciel était déjà sombre, la nuit reine. Les réverbères qui bordaient le terre-plein de l'avenue étaient allumés et éclairaient tristement la Marina.

II

On ne piétine pas deux fois les testicules d'un aveugle

SMAÏN courait comme un diarrhéique. Il courait, valisette au vent, sans savoir vers où s'orienter, dans quel endroit échouer. Ses yeux, des boules de grillons excités, scrutèrent l'enceinte de l'établissement. À gauche, les entrepôts s'alignaient, grands, immenses avec leurs lots de grues, comme figées dans l'éternité. Devant, des camions, avec leurs remorques positionnées pour des chargements. Plus loin, des pyramides de marchandises, avec, à côté, des conteneurs installés les uns sur les autres tels des cartons ou des boîtes d'allumettes.

Smaïn estima plus probant de rechercher une cachette de ce côté-là. Dans un de ces conteneurs vides, ou à défaut, dans les bacs à marchandises, en tout cas dans un endroit où s'offrirait pour lui la possibilité de marquer une halte dans sa fuite.

À cette heure-ci, il n'y avait presque plus de manœuvres dans l'établissement. Les rares qui y travaillaient étaient généralement du côté des services de manutention, autour des bateaux en accostage ou en

instance de lever l'ancre. Personne donc pour indiquer aux policiers la direction dans laquelle l'homme d'affaires s'était engagé. À moins que le vigile qui avait pris généreusement ses jambes à son cou ait eu le temps de voir là où il s'était dirigé.

Smaïn s'orienta résolument vers les conteneurs. Un couloir partageait en deux les premières rangées. Il s'y glissa. Au bout, la clôture qui séparait le port et l'hôtel du même nom. Une seule pensée fit brutalement jour en lui : escalader le mur et se retrouver de l'autre côté.

Il se hissa sur la pointe des pieds, mesura la hauteur de la clôture. Celle-ci faisait plus de deux mètres et, à moins d'être un singe grimpeur, difficile de l'escalader d'un seul mouvement.

De leur côté, les policiers avaient déjà investi l'enceinte portuaire. Par groupes de cinq, ils se dirigèrent vers la zone ouest. Objectif : contourner Smaïn, arriver à le cerner et le priver de toute retraite. Mais l'homme d'affaires s'en contrefichait. Il pensait tenir le bon bout, il était certain de s'en sortir.

Les odeurs de l'air marin lui chatouillèrent les narines. Il respira, roula un peu vers le sud. Là lui apparut la vision de la mer. La mer, toute proche dans sa robe glauque avec les mouvements ininterrompus des vagues.

Il ne sentait plus sa prothèse. Il avait l'impression qu'elle ne fonctionnait plus comme auparavant. Sans doute le membre avait-il reçu un choc et avait disjoncté. À moins que ça ne soit qu'une simple sensation. Autrement, perdre l'usage de son bras gauche, ce serait limiter la moitié de ses gestes, donc ses capacités de réaction. Le pire en ces heures graves.

Il pressa le bras, le tâta, le secoua. La prothèse était lente à répondre aux sollicitations. Pas rassurant pour un morceau d'ail. D'autant qu'il fallait maintenant se jeter à l'eau, dans la rade et se retrouver de l'autre côté de l'enceinte portuaire. Il pria le ciel pour que son bras ne l'abandonne pas au milieu de l'eau.

Sur la berge, l'eau était calme. Quelques bateaux, des chaloupes étaient en accostage, de vieux petits bâtiments amortis qui attendaient la bonne volonté de leurs propriétaires pour êtres évacués.

Smaïn glissa son pistolet dans sa poche, posa la valisette à même le sol et se mit à ramper. Par petites touches, en poussant la serviette en avant et en rattrapant avec la main droite. Bientôt, il parvint à berge.

Ici, tout était encombré de roches et d'autres pierr lourdes. Le fuyard testa leur résistance en risquant u pied là-dessus. Rien à signaler. Rassuré, il jeta précautionneusement la valisette dans l'eau puis avança son second pied. Bientôt, son corps bascula légèrement en avant puis lui-même glissa dans l'eau. Aucun clapotis. Aucun bruit. Seules les houles de la mer ondulaient paisiblement sous ses yeux.

Il avança hardiment. L'eau n'était pas froide. Plutôt tiède. Une température idéale pour une natation honnête. Smaïn se coula dans le corps liquide. La tension qui l'avait dilaté pendant la traque baissa d'un cran.

Il nageait maintenant plus sereinement, certain de ne plus pouvoir être rattrapé. La valisette était devant lui et rythmait sa progression par à-coups. Bientôt, il franchit la zone portuaire.

Ici commençait le domaine public. Un peu plus loin, la plage sablonneuse à la blondeur écumeuse qui se découpait, tel un reptile, dans l'échancrure nerveuse des eaux. Smaïn nagea encore sur une quarantaine de mètres et gagna enfin la berge. Fatigué certes, mais moins angoissé, même si les combats les plus durs restaient à venir.

Il prit appui sur le sable et se leva. Tout était désert. Aucune maison en vue. Aucune ombre humaine dans les parages. L'hôtel du Port était un peu plus en arrière, à l'intérieur des terres.

Il sentit l'air marin lui fouetter le sang. Les vagues que l'étendue d'eau projetait sur la plage étaient portées par des rafales puissantes. Elles venaient, par charges régulières, mordre dans le sable. C'était le moment de se reposer, de trouver un endroit où écraser sa fatigue en attendant la suite. Mais quelle suite ? Où aller ? Dans un hôtel ?

Ici, le risque était grand. Car les trois hôtels qui se trouvaient dans les environs seraient, à coup sûr, ratissés par les policiers dès qu'ils auraient constaté sa disparition. Mais avant de faire le tour de tous ces établissements, ce serait toute la plage qu'ils allaient ratisser. À moins de disparaître des lieux. Ou plutôt, de disparaître du Bénin.

Oui, partir. Se moudre dans les plis du vent, car, pour lui, la sauce risquait de tourner court, elle risquait de pourrir.

Certes, il ne craignait nullement de laisser ses affaires dans le vent. Mais autant perdre peu que de perdre tout. Car, le magasin de bric et de broc derrière lequel il cachait ses activités n'était qu'un paravent depuis que ses affaires avaient périclité, depuis que le commerce

import-export avait pris du plomb dans l'aile. Même s'il représentait une petite fortune, sa boutique était loin de lui rapporter autant d'argent que la poussière d'ange. D'ailleurs, s'il s'avisait de se laisser arrêter, il allait assurément porter un coup rude à l'Organisation, qui ne manquerait pas de lui envoyer des fleurs. Car à Beyrouth les gens n'aiment pas beaucoup les loosers. Surtout ceux qui, arrêtés, se dépêchent de moucharder.

Mais alors, comment partir d'ici ? Comment sortir de Cotonou ? Aucun homme de main sur qui compter en cette situation. Même le commissaire Tonoucon, à qui il glissait souvent quelques « ferme-gueule » pour obtenir des protections, ne pourrait pas lui apporter le moindre petit grain de sel. Il était tombé en disgrâce et s'ennuyait dans les profondeurs de l'anonymat, depuis qu'il avait été confondu dans une affaire de détournement de fonds publics. Et les *manas manas* ? Ce menu fretin d'agents, brigadiers ou autres gardiens de la paix ? Il ne comptait jamais d'amis parmi eux. Vaut mieux, dit-on, avoir affaire directement à Dieu qu'à ses saints.

Revenons au souci premier : sortir du Bénin. Pour le faire, une condition s'avérait impérative : son passeport. Mais cette pièce était toujours détenue par Samuel Dossou Kakpo, l'homme qu'il avait croisé sur son chemin la veille et qui avait confisqué son titre de transport en espérant, en retour, quelques « distractions monétaires ». Du coup, il lui apparut urgentissime de le revoir pour lui reprendre le document.

Dans sa poche, son portable. L'eau de mer l'avait mouillé, mais par miracle, il fonctionnait encore. En un tournemain, il composa un numéro et attendit. Le souffle de Samuel Dossou Kakpo lui parvint aussitôt.

– C'est moi, Smaïn, lui dit-il. Il faut absolument que je te voie. J'ai besoin de mon passeport tout de suite.

– Impossible, s'excusa son interlocuteur, je suis en train de travailler au bureau.

– J'insiste. C'est une urgence. Il me faut voyager cette nuit. Tu comprends ?

– Où es-tu ?

– Je t'attends à l'hôtel Melvina.

– Disons dans une heure.

Il avait donné le nom de l'hôtel qui se trouvait un peu plus loin, à un kilomètre cinq cents environ. C'était le plus grand hôtel de la ville, celui qu'on pouvait repérer rien que par son seul nom. Il allait s'y fondre, le temps de prendre une douche et de se changer, le temps d'ajuster la stratégie à mettre en œuvre. Quitter définitivement cette ville merdique, ce pays ingrat. Non pas pour le Nigeria – car les policiers l'attendraient sur toutes les voies qui y mènent – mais pour Lomé.

Smaïn se leva, cala sa valisette contre le flanc, le pistolet dans la main. Il allait côtoyer la berge jusqu'à l'hôtel Marina. Un kilomètre cinq cents à arpenter clopin-clopant. Dangereux. Mais au point où il en était, affronter le danger était devenu l'obligation première, la nécessité impérative de la réussite.

12

Les oreilles ont beau être grandes,
elles ne dépassent jamais la tête

ROUTE des pêches. Piste en terre jaune. Voie au parcours dentelé mais reliant deux villes, Cotonou et Ouidah, quarante kilomètres de côte, au bord de la bande maritime.

À un coude du chemin, l'auberge Lune de Miel. Un établissement semé de petits bungalows tous en cercle sur le sable blond, à deux cents mètres environ de la mer. Ici, la vie semblait insouciante, comme un fleuve qui coule, comme le miel qui arrose la lune.

La lune. Comme au temps des amours éternelles, quand les noces finissaient par consacrer les passions secrètes longtemps bues à la va-vite, derrière le rideau.

Sylvana voulait, elle, sucrer, non ses amours secrètes avec Mouf, mais une étreinte fiévreuse et époustouflante, le genre d'explosion festive qu'on s'accorde lorsqu'on a gagné un bras de fer.

Dans un des bungalows, la jeune femme avait pris le parti de se laisser rincer, de se laisser boire, de se laisser éponger par le vin. Le vin, un cru au goût fruité venu des vignes de l'Afrique du Sud, généreux dans son arôme,

moelleux dans sa texture. Elle en avait fait son pari toute la soirée. Elle l'avait apprêté exprès, depuis la maison, pour le gouleyer sans modération, une fois que l'opération aurait réussi.

Pour une cinquième fois, elle se leva du lit à l'aide de son coude, écarta les jambes de chaque côté du corps étendu de Mouf, puis s'assit sur son ventre. Dans ses mains voletaient des billets de banque. Des liasses de grosses coupures qu'elle étala sur le visage du jeune homme. Mais celui-ci ne semblait pas partager la même excitation. Il lui prit le bras, la regarda fixement dans les yeux et lui dit :

– Ce n'est pas le moment de jouer !

– Nous avons toute la nuit pour nous, fit Sylvana, ne comprenant pas cette ombre qui s'étalait sur son visage.

– On ne plaisante pas avec Smaïn. Faut qu'on se tire. Parce que ce type n'aime pas se faire baiser.

– Tu te prends trop au sérieux, mon chou. Laisse-toi aller, j'ai besoin que tu me combles vraiment ce soir.

Elle enleva le bustier qu'elle portait, offrant à voir le soutien-gorge pourpre aux contours marine. Son slip, du même ton, sculptait l'évasé de ses hanches, en donnait la sinuosité fertile. Tout, chez elle, avait le signe de l'invite pressante, de la consommation urgente. Sans aucune cérémonie.

Mais Mouf était préoccupé. Il se leva du lit, alla à la fenêtre dont il ouvrit les persiennes en bois. Dehors, l'orage grondait. Des nuages immenses, gonflés d'eau, ondulaient dans le ciel, tandis que le vent, par rafales, venait soulever le sable qui bosselait l'intérieur de la cour. Les premières gouttes de pluie commençaient déjà à rider la nature.

– Il faut qu'on parte, Sylvana, demanda Mouf.

– Mais il pleut.

– Et alors ?

– Tu peux y aller, toi, répondit sèchement la jeune femme. Moi, je ne bougerai pas d'ici.

Elle se leva du lit et vint se blottir contre son compagnon. De trois ou quatre têtes plus allongées que lui, elle le couvrit de ses bras de façon à enfoncer ses seins dans son dos. Mais le jeune homme était loin d'apprécier le contact. Il se retourna :

– Fais tes affaires, nous partons !

– Tu peux y aller sans moi !

– Rhabille-toi et suis-moi, j'ai dit !

Il lui prit la main. Mais elle se dégagea brusquement, manquant de lui tordre le poignet. Ses traits se décomposèrent aussitôt. Elle venait de passer d'une expression à une autre, d'une humeur à une autre, sans aucune transition. Pour la première fois, depuis qu'il la connaissait, il eut l'impression de découvrir une autre femme.

La Tigresse s'accroupit, ramassa tous les billets qui étaient éparpillés aussi bien sur le lit que sur le sol puis les remit dans le sac. Méticuleusement, avec les attaches en plastique, elle les enfila, puis se rhabilla et attendit que Mouf ait fini de se chausser. Le disc-jockey lui tapota légèrement les joues.

– C'est pour nous qu'il faut partir le plus loin possible, tenta-t-il de la rassurer. Attends-moi, je vais pisser un coup.

Il s'exécuta, entra dans les toilettes. Mais avant qu'il n'en ressorte, Sylvana avait déjà ouvert la porte de la chambre et avait gagné le dehors. Ses yeux coururent sur

la veilleuse où avaient été posées les clés de la voiture. Elles n'étaient plus là. La Tigresse les avait emportées.

Le jeune homme se précipita dans la cour. La silhouette de son amie se dissipait au loin, portée par ses longues jambes d'échassier.

– Sylvana ! Sylvana !

Elle ne se retourna pas. Elle s'éloigna de plus belle, la démarche plus vive. Au même moment, la pluie lâcha ses armes sur la nature. Des eaux torrentielles, comme libérées aux jarrets.

– Sylvana ! Sylvana !

La jeune femme ne pouvait plus entendre. Les cordes pluviales avalaient les éclats de voix du disc-jockey. De toutes les façons, elle était devenue sourde à ses appels. Mouf se risqua à son tour sous l'averse. Il traversa le jardin de sable qui séparait les bungalows du bâtiment central et se dirigea vers le garage à ciel ouvert où étaient stationnées les voitures.

À cette heure-là, il n'y avait pas âme qui vive dans la cour. Sylvana arrivait sur le parking. Mouf apparut derrière elle et la rattrapa.

– Qu'est-ce que tu veux faire ? se fâcha-t-il. Tu voulais me faire un enfant dans le dos ? Te tailler ? Allez, vas-y !

La jeune femme ne dit mot, sortit la clé et s'approcha de la voiture. Mouf, plus prompt, se mit en écran entre elle et le véhicule. La Tigresse lui envoya un coup dans le ventre. Avec la pointe de la clé. Le jeune homme se rompit en deux. Le temps de récupérer, de se remettre sur pieds, il allongea une claque à la jeune femme. Recto verso. Sylvana tomba aussitôt. Le sac de fric glissa de sous son bras et roula sur le sable.

La pluie redoubla. Le vent, venu de la mer, lançait ses rafales, larges et violentes. Un tourbillon s'éleva, enroula tout dans un savant mélange : sable, poussière, feuilles.

Sylvana était au sol. Allongée de tout son long, elle regardait le disc-jockey lui tendre la main pour la relever.

– Allez, réveille-toi, salope ! Il est temps de partir.

La jeune femme inspira un grand coup et lui donna la main. Mouf l'agrippa de sa poigne vigoureuse et, lentement, la releva. Mais il n'eut pas le temps d'ouvrir la portière de la voiture pour la précipiter à bord. Il sentit, au même moment, une vive brûlure au ventre, la sensation d'une lame qui lui lacéra les entrailles.

Haut-le-corps. Impression de déchirures saignantes.

Il se raidit, tâta la partie du ventre où il crut avoir perçu la sensation. Un liquide poisseux se répandit sous sa main. Du sang. Il y en avait en filet. Puis en jet. Sa bouche s'ouvrit comme pour dégager un cri, articuler un mot, une parole, mais aucun son n'en sortit.

Devant lui, la Tigresse tenait un couteau ensanglanté. Sa main s'enfonça de nouveau dans sa blessure. Les yeux hagards, la bouche tremblante, le disc-jockey tomba sur les genoux, puis sur le dos, emportant le couteau dans sa chute.

Sylvana ne trembla pas. Elle ne fit aucun geste qui traduise des regrets, ni la panique. Encore lucide, elle ouvrit la portière avant du véhicule, y jeta le sac bourré de billets de banque puis revint vers Mouf. Elle le prit par les bras.

La pluie continuait de mitrailler le sol. De grosses cordes étrillaient la nature comme autant de projectiles venus du ciel. Pas moyen de voir à trois mètres.

Néanmoins, Sylvana traîna le corps vers la mer. Elle n'eut pas de mal, car le sable se tassait, tarabusté par les eaux.

La berge se trouvait en peu en contrebas. Il suffisait de suivre la dénivellation pour s'y retrouver. La jeune femme descendit la pente avec le cadavre et attendit que les vagues de la mer viennent l'immerger. La première charge arriva, s'écrasa sur le corps, mais rien ne bougea. Sylvana s'enhardit, traîna Mouf encore plus loin. La pluie, en ce moment, fit gonfler davantage les vagues. Un long et immense rideau d'eau s'éleva, s'enroula et s'abattit sur eux. Sylvana s'écarta, tandis que le corps de Mouf fut emporté.

Essoufflée, la Tigresse attendit, mit sa main en visière pour pouvoir mieux voir. Voir si les vagues suivantes allaient recracher le cadavre. Mais rien ne revint à la surface. La mer semblait avoir emporté le corps.

Elle prit le chemin à l'inverse, remonta la pente et regagna le garage. Le véhicule l'attendait. Péniblement, elle ouvrit la portière, se jeta sur le volant et démarra. Direction chez Rockya, à Cocotomey. Rockya, l'amie de toujours, la sœur, son double.

13

Il faut s'approcher de la poule
pour savoir qu'elle a des oreilles

SMAÏN avait vingt-trois ans.
Avec le père, Brahim, il venait de fouler Cotonou pour la première fois après avoir bourlingué, pendant trois ans, sur les routes de l'exil, les chemins abrupts de l'errance.

L'exil. Après le début de la guerre du Liban, sur les montagnes de Balbek. L'exil à travers Tunis. Dakar. Et enfin Cotonou.

Des amis, de partout, leur avaient suggéré les capitales ou les villes qui, en Afrique de l'Ouest, n'auraient pas du mal à les fondre dans leur moiteur insouciante. Tunis était un peu trop semblable à Beyrouth. Dakar abritait une communauté libanaise trop nombreuse. Abidjan était trop exposé. Cotonou, escale vers Lomé, paraissait bien anonyme pour les dissoudre dans les trappes du monde. Cotonou, ville trait dans la chaîne des capitales ouest-africaines, coincé entre son désir de prendre son envol vers son avenir et son souci de s'adosser à son passé colonial et à ses dieux voduns. Cotonou, ou Cototrou, ville surtout oublieuse du monde.

L'oubli. C'était le seul motif de leurs errements. La raison de leur interminable odyssée. Effectivement, Cotonou leur offrit une accolade inattendue. Ils s'y installèrent.

À l'époque, la communauté libanaise n'était composée que d'une poignée de commerçants spécialisés dans le textile. Brahim, le père, avait attaché au bout de ses chaussettes cinq mille dollars, économie réalisée pendant vingt-cinq ans de vie de cordonnier. Avec ce pécule, il fit loger sa famille dans une villa de la Haie-Vive, les nouveaux quartiers résidentiels de l'époque. C'est là que Smaïn apprit à compter les étoiles dans la nuit plate de la ville de bord de mer. C'est là qu'il apprit à jeter ses rêves dans les corps filiformes des filles à papa. Play-boy, Smaïn. Plus soucieux, à vingt-trois ans, de compter ses conquêtes plutôt que de penser à son avenir.

Quand il était au lycée, à Beyrouth, il rêvait de devenir footballeur, au même titre qu'Arantes do Nascimento, dit Pelé. À l'époque, le Brésilien éclaboussait la planète foot par ses talents, ses fantaisies, ses coups de génie. Smaïn ne pensait alors que foot, ne rêvait que foot, ne parlait que foot. L'équipe du lycée dans laquelle il manquait un numéro dix de talent le recruta. Le jeune garçon devint, au bout d'une année, la petite star adulée. Avec deux autres perles de la même race, il réussit avec son équipe, à remporter le championnat scolaire. Du délire. Jamais, dans la vie de l'établissement, un tel exploit n'avait été réalisé. Smaïn fut fêté comme la star providentielle. L'année d'après, alors qu'on s'attendait à ce que le conte de fées se reproduise, la guerre éclata. Une guerre qui pulvérisa le lycée et jeta sur les routes des milliers de familles. Avec son père et sa mère, Smaïn se

replia dans le village natal, tout près de Balbek. Trois ans de guerre, de déchirements, d'éclats de bombes, de crépitements de mitraillettes, de morts et de dégâts. Le jeune adolescent dut se reconvertir. Il fut obligé d'apprendre, ainsi que son père le lui conseillait, le métier de cordonnier. Car, malgré les roquettes, les obus et les balles qui filaient au-dessus de leurs têtes, les gens continuaient à vivre. Et à faire réparer leurs chaussures.

Un jour pourtant, le pire arriva. Leur maison fut soufflée aux quatre vents, écroulée par un obus. Miracle : personne n'était là. La mère était allée chez une sœur, le père et l'enfant étaient courbés sur des ouvrages qu'on leur avait commandés, à l'atelier. Dès lors, l'exil s'imposa. Comme d'autres avant eux, ils enfourchèrent leurs affaires et s'en furent.

À Cotonou, la vie s'écoula sans trop de heurt. D'autant que le père Brahim se mit en affaires avec un Tunisien. Un petit magasin où l'on vendait de tout. Smaïn fut intégré à l'équipe de gestion de l'entreprise comme… comme quoi déjà ? Un aide-machin, en attendant d'avoir une meilleure qualification. Laquelle vint au bout de deux ans, quand il obtint d'un professeur de lycée des cours particuliers de comptabilité. Le comptable du magasin fut alors viré sec sans aucun droit que ses propres larmes tandis que lui-même s'installa royalement à sa place. Un contre-pied. À l'exemple de ce qu'il savait faire en football. Mais le père se trouva de plus en plus mal. Il mourut peu de temps après dans une clinique, vaincu par un cancer de la prostate.

Ce jour-là, Smaïn ne pleura pas. Bien qu'il n'eût jamais envisagé la mort de son père aussi subitement, il afficha

le masque du garçon froid et flegmatique, comme si le fait de couler des larmes traduirait une quelconque faiblesse intérieure indigne d'un mâle. Cependant, ce jour-là coïncidait aussi avec un événement particulier: Macy Dègan, une de ses nombreuses gaufrettes qu'il coinçait volontiers sous les étagères du magasin les soirs des heures supplémentaires, vint lui annoncer qu'elle attendait un enfant de lui. La jeune femme, qui ne brillait pas seulement par ses longues jambes, ajouta qu'elle n'avait nullement envie de se débarrasser de la grossesse.

Smaïn ne s'en était pas emporté. Au contraire. Il explosa de la gorge, riant comme un hippopotame heureux. C'était une manière pour lui de se consoler de la perte de son père, mais surtout de se fondre dans les croyances du milieu. Ici, en effet, quand une grossesse coïncide avec la mort d'un père ou d'une personne âgée, on considère alors qu'il y a réincarnation sous roche. Brahim avait sans doute lâché son âme dans le ciel étoilé de la ville de bord de mer, mais cette âme avait déjà effectué le chemin en sens inverse en se réintroduisant dans l'enfant à naître. Dans Smaïn junior.

Macy, la mère du petit, était une intrigante de première division. Elle faisait partie de ces femmes qui savent jouer sur le paraître pour exiger des autres une considération surfaite. Elle habitait un taudis criblé de moustiques, mais s'habillait comme un mannequin brodé d'or. Elle vivait avec une nuée de quinze frères et sœurs, mais affichait le look d'une fille à papa. Si bien que ceux des *grottos** qui souhaitaient mesurer la longueur de ses jambes et savourer le carabiné de ses hanches devaient casquer gros. Jusqu'au jour où elle tomba sur Smaïn.

Le jeune Libanais, alors âgé de trente ans, avait une classification impitoyable des filles qu'il collait à son tableau de chasse. La première catégorie était composée d'adolescentes avec qui il estimait volontaire de risquer quelques tangos du cœur. Celles-là avaient les faveurs de son lit et les odeurs de sa chambre à coucher. La deuxième catégorie était les salaces qu'il allait brocher dans les hôtels de passe contre une poignée de piécettes. La troisième était celles qu'il fallait, disait-il, se dépêcher de trousser derrière les étagères du magasin, sous prétexte qu'un tel exercice était salutaire pour sa forme. Car Smaïn commençait à s'arrondir.

Quand Smaïn junior naquit, le comptable lâcha au ciel un « *Allah Akbar* » puissant. L'enfant ressemblait à s'y méprendre au grand-père Brahim. Smaïn entoura la mère et l'enfant de toutes les attentions et les installa dans un appartement. Le temps que le petit atteigne deux ans. Le temps que Macy, grande intrigante devant l'Éternel, ne se doute de rien et pense, au contraire, que l'Arabe serait soudé à elle pour des siècles et des siècles. Mauvais calcul. L'homme d'affaires, qui guettait une occasion pour lui arracher l'enfant, attendit qu'elle s'absente de la maison. À la faveur d'un voyage qu'elle effectua au village pour, dit-elle, « aller saluer les cousins », l'Arabe prit l'enfant et le confia à la grand-mère Rheeza. Le même jour, celle-ci s'envola avec le rejeton, loin, très loin, au pays du Cèdre.

Macy manqua de se suicider en apprenant la nouvelle. Elle tempêta, injuria, remua ciel et terre pour recouvrer la garde de son rejeton; elle s'étala, coucha avec tous les commissaires de tous les commissariats de

police pour que l'Arabe fût inquiété. Rien n'y fit. Ses yeux : elle n'eut que ses yeux pour pleurer.

Question : que pouvait-elle, rien qu'avec sa peau de pêche et ses longues jambes devant l'argent généreusement répandu sur les galons et les képis de la hiérarchie policière ? Que peut une grâce féminine contre des liasses de billets frais et craquants ? Smaïn devint, à la faveur de son porte-monnaie qui commençait à s'épaissir, ami-ami des bérets bleus. C'est de là que dataient ses dévergondages avec les uniformes.

De simple comptable, l'Arabe prit bientôt la direction du magasin. Son père, avec la part d'action qu'il avait déposée pour la constitution de la société, lui avait légué un patrimoine. Lui-même en augmenta le capital, élargit les activités de l'entreprise, chassa le Tunisien et créa des annexes. Comme il avait le nez, il flaira les opportunités d'affaires dans les secteurs qui, d'habitude, n'entraient pas dans les activités de ses compatriotes. Smaïn investit partout et devint riche.

Côté cœur, rien de caché sous le soleil de Cotonou. Toujours les mêmes équipées sous les pagnes, toujours les mêmes étreintes furtives sous les jupons. Un jour, des cousins du village, venus en vacances, débarquèrent avec une femme du pays. Nadia qu'elle s'appelait. Une belle poupée aux yeux de biche, avec la rondeur d'une brioche, teint soleil pourpre. Mais elle était maladroite comme un tonneau, timide comme un bossu. À sa décharge : elle sortait à peine de l'adolescence, le crâne bourré de tabous sur les vertus de la femme arabe et consorts.

Les cousins enfermèrent Smaïn et, pendant deux heures d'horloge, le cuisinèrent pour qu'il fasse de la petite sa femme. Non, ce ne sera pas de l'amour. Un

homme n'a pas besoin de tomber amoureux pour faire des gosses. Il suffit de trouver une jument, dotée d'un fessier convenable, qui sait mijoter des plats et accueillir les amis de son homme. Le rejeton de Brahim n'avait, jusque-là, qu'un enfant moitié arabe. Il lui fallait des rejetons pur sang. Et cette Nadia était féconde comme une souris. Dans sa famille, on ne fait pas moins de huit mouflets par femme. Une pondeuse en or.

Smaïn ne trouva pas la proposition indécente. Il la considéra d'ailleurs fort juste. Malgré son air, il avait quand même besoin de tranquillité chez lui. D'ailleurs, cette vie agitée, cette pagaille continue sous les jupes commençaient à bien faire. Alors, en cinq ans, il combla la petite paysanne de trois gosses. Trois garçons. À la queue leu leu. Comme un sprinteur de cent mètres plat.

Mais entre-temps, Nadia avait pris de l'assurance. L'adolescente bête et timide qu'elle était, avait fait place à une femme mûre et épanouie. Elle ne portait qu'épisodiquement le hidjab classique, aimait se vernir les ongles, s'huiler les lèvres et se déhancher à loisir. Avec le chauffeur commis à ses courses, elle allait visiter des amies qu'elle s'était faites dans la communauté. Dans le lot, il y en avait une, Fatima, qui traînait sur ses pas une réputation peu honorable. On la disait fumeuse, vache et lesbienne. Nadia devint une plus qu'amie. Les rumeurs ne manquèrent pas de s'élever et de chauffer la communauté. L'homme d'affaires qui était d'une jalousie carnassière, sortit son couteau et menaça de répandre les entrailles de sa femme. Il l'envoya, l'été qui suivit, au pays du Cèdre, pour qu'elle aille « s'aérer l'esprit ». Ce n'était que provisoire. Mais Smaïn estima que le provisoire pouvait durer autant de fois que la

garce lesbienne serait sur place. Ce fut pendant cette période que le Libanais retrouva du piment dans sa braguette. Ses anciennes habitudes lui revinrent.

Un soir, il avait rendez-vous avec une lycéenne, une jouvencelle de trente ans sa cadette. Il ne savait pas pourquoi, mais la petite qui lui avait déjà fait goûter la chose, le criblait d'insomnie. Serait-il, lui, l'Arabe, en train de tomber imbécilement amoureux ? Serait-il, lui, coq puissant à la crête rouge, esclave d'une poule ? Lui, se déculotter aussi bêtement devant une minette ?

C'était un soir de pluie, à la sortie des cours, à dix-neuf heures. Le quinquagénaire qu'il était s'était posté dans la pénombre, juste à côté des rails, en oblique par rapport au portail d'entrée du lycée. La jeune fille sortit et vint la rejoindre dans sa voiture. Le fol amoureux ne savait pas qu'avait été préparée, en son honneur, une petite réception. Le petit copain de la lycéenne qui broyait du noir depuis qu'il se savait mis sur le banc, avait alerté les copains du quartier. Smaïn voulut démarrer, mais il constata que ses quatre pneus avaient été dégonflés. Un coup de sifflet retentit. Une horde de jeunes gens enivrés de chanvre indien et armés de machettes, surgit du néant et se jeta sur le véhicule. Les vitres furent brisées. La petite fut arrachée du véhicule, rouée de coups et dénudée. L'Arabe voulut se défendre en sortant son pistolet. Il reçut des projectiles en plein visage. Des coups de couteaux lui taillad èrent la chair. Sur le bras qui portait l'arme, près de vingt blessures lui firent comprendre la vanité de son geste.

Quand il se réveilla, il ne vit que les carreaux blancs de l'hôpital. Autour de lui, des blouses blanches. Qui s'affairaient, allaient et venaient. Mais lui ne sentait plus

son bras gauche. Il regarda, tenta de comprendre pourquoi. L'horreur ! Son bras ! Il n'en avait plus. À la place, rien qu'un épais bandeau. Smaïn hurla de démence, hurla à faire effondrer la clinique. Il était devenu manchot, amputé du bras gauche. Les coups de poignards reçus avaient lacéré tout le membre et y avaient déposé du poison. La gangrène guettant, le médecin avait alors choisi l'amputation.

L'Arabe fut inconsolable. Pendant des mois, il déprima, broya du noir. Ses affaires prirent un coup et certains de ses employés en profitèrent pour lui gruger de l'argent et des marchandises. Cela dura trois bons mois. Quand certains membres de la communauté, inquiets, voulurent reprendre les choses en main, il était déjà tard. Une bonne partie des magasins de l'homme d'affaires était déjà sur le point de fermer. Des six succursales, il ne restait qu'une seule avec, bien sûr, la boutique mère. C'est dans ces conditions que débarqua Rheeza, la mère.

Ah, la mère ! La douce et précieuse ! C'est elle qui lui redonna goût à la vie. C'est elle qui lui conseilla la commande et le port d'une prothèse. Avec elle, son visage reprit des couleurs.

Certes, il avait demandé aux galonnés de la police de rechercher les auteurs de son agression ; certes, il avait obtenu que la bande d'adolescents subisse les morsures des représailles, mais il jura sur le crâne de sa mère de ne plus traiter les gens comme auparavant. Il sera maître cravacheur. En tout cas, tous ceux qui travailleront pour lui seront soumis au régime de bête de somme. Et les femmes – ah, les femelles brutes et salaces – il les ferait baver, il les traiterait en chiennes galeuses et pouilleuses !

14

Il ne faut pas bêler quand la chèvre est là

LE COMMISSAIRE Santos et l'inspecteur Kakanakou étaient hors d'eux-mêmes. Comment leurs hommes avaient-ils laissé fuir l'Arabe ? Comment s'y étaient-ils pris pour que le suspect se soit dissous dans le large ?

Ils avaient ratissé tout le port, du nord au sud, de l'est à l'ouest, en tout cas tous les endroits susceptibles de servir de cachette. Avec des renforts venus du commissariat central, ils avaient risqué leurs bottes et képis dans les espaces vermoulus de l'enceinte portuaire. Mais le fugitif avait réussi à les mettre dans le vent.

Les deux chefs n'avaient que dix hommes pour effectuer l'opération. En temps normal, dix hommes, c'était exceptionnel. Tel nombre n'était mobilisable que pour les opérations à hauts risques.

Et puis, la pluie. Inattendue. Alors qu'on croyait que la saison était terminée, elle s'était mêlée de la partie. Difficile, dans ces cas-là, de procéder au ratissage de toute la plage, de la clôture du port à la pointe de l'aéroport de Cadjêhoun. D'ailleurs, les policiers

manquaient cruellement de motivation. Pas de primes de risques. Pas de « matériels roulants », comme ils le disent, c'est-à-dire des pick-up susceptibles de dribbler les bancs de sable, de surfer sur les herbes rebelles qui emmerdaient le front de mer.

Le commissaire jugea plus utile de réembarquer ses hommes pour décider, une fois au poste, de la stratégie à suivre. Fallait faire diligence pendant que le fugitif était encore en surchauffe.

Le policier s'en voulait presque de n'avoir pas pris au sérieux le coup de téléphone anonyme qui, le matin même, lui avait demandé de se pointer du côté du boulevard de la Marina. Une femme, en effet, l'avait appelé pour l'avertir de la présence, à bord d'une voiture à l'immatriculation précise, d'une mallette remplie de poudre. Elle lui avait même donné l'heure, en ajoutant que le propriétaire du véhicule – un Arabe – serait en compagnie de son homme de main, l'auteur probable du meurtre pour lequel l'enquête policière avait été ouverte.

Sylvana avait passé ce coup de fil anonyme. La Tigresse avait jugé bon d'alerter la police, de la mettre sur les traces de Smaïn. Cela, afin d'éloigner l'Arabe d'elle ou d'éviter qu'il organise d'éventuelles représailles contre sa personne.

En recevant le coup de fil, Santos était resté dubitatif, estimant qu'un appel anonyme était toujours à prendre avec des pincettes. Mais l'inspecteur lui suggéra de faire un tour à la Marina, à l'heure dite, juste avec quelques-uns de leurs hommes, histoire de procéder à une petite vérification. Cette décision fut la bonne.

Les deux policiers connaissaient l'homme d'affaires. Smaïn était spécialement réputé pour être un

« arroseur » patenté. Il avait réussi à mettre la quasi-totalité de la hiérarchie policière sous ses semelles. Il pouvait, par exemple, occasionner des scandales dont il avait le secret pendant les soirées au Christal Place ou au VIP Club, des boîtes de nuit branchées pour amateurs d'ambiance et de femmes faciles. Sa spécialité, c'était d'arracher à leurs copains les jeunes femmes dont les charmes lui ébouriffaient le pantalon. Deux armes lui permettaient de réussir de tels paris : les liasses de billets qu'il brandissait devant les midinettes éberluées, ou les menaces cavalières de ces hommes de main, de gros bras velus.

Cette attitude laissait beaucoup d'amoureux sur les cactus et de jeunes couples dans le désarroi. Les plaintes faites à la police étaient toujours classées sans suite. Et les révoltes des jeunes gens se limitaient aux murmures de ouistitis aux funérailles de leurs grands-mères. Jusqu'au jour où Smaïn commit la maladresse d'arracher la copine du rejeton du ministre d'on ne savait plus quel portefeuille. Mal lui en prit. Le fils étant allé pleurer dans le pantalon du père, le ministre exigea de la police une correction en bonne règle de l'impertinent. Smaïn fut arrêté, le temps que le ministre exulte. Le soir même, l'homme d'affaires paya caution et fut libéré.

Mais ce qui compliqua ses affaires, ce fut le limogeage, par le président de la République, de douze membres de la hiérarchie policière. Certains galonnés, non contents de saucissonner allègrement les comptes de l'institution policière, s'étaient, en effet, pris d'amitié farouche avec un receleur malien du nom Abdoulaye Cissé. Amitié tressée de billets de banque et de complicité sulfureuse.

Une affaire qui faillit d'ailleurs dégénérer en incident diplomatique avec le Mali. Car Bamako exigea de Cotonou l'arrestation puis l'extradition du bandit. Si le Bénin ne répondait pas favorablement, l'État malien serait contraint de cesser d'utiliser le port de Cotonou. Les galonnés mis en cause étaient tous des amis de Smaïn. Virés sec de leurs postes. Mais, pas obligés d'aller méditer sur leurs sorts, le cul nu dans les grottes de l'arrière-pays. Non : ils étaient toujours libres, l'insolence plus que musclée sur leurs lèvres.

Depuis ce jour, et en attendant de se coltiner d'autres amitiés dans le rang des nouvelles autorités, l'homme d'affaires devint plus discret. Ses sorties en discothèques se limitèrent à quelques virées épisodiques. Juste pour huiler, déverrouiller ses vieux fantasmes.

***

La police avait récupéré le corps de Mathias ainsi que la voiture accidentée. Le véhicule devrait être fouillé point par point, pièce par pièce. Les papiers qui s'y trouvaient devraient renseigner suffisamment sur les activités de l'Arabe. Un tour chez lui serait également fructueux.

D'ailleurs, le commissaire estima urgent d'envoyer l'inspecteur Kakanakou dans la maison de Smaïn. Il y aurait toujours des choses à découvrir. Peut-être que le fugitif aurait décidé d'y faire un tour pour cacher des documents ou ramasser des affaires. En tout cas, au point où il en était, il serait capable, envisageaient les policiers, de prendre ce risque. Faudrait alors le cueillir.

Aussitôt arrivé au poste, l'inspecteur prit un autre véhicule avec quatre de ses hommes en direction d'Akpakpa, la deuxième rive de Cotonou après le lac Nokoué. Car c'est là-bas, dans la « zone des ambassades », que l'homme d'affaires s'était établi.

La pluie avait continué à lapider la ville. Bientôt, Cotonou se transformera en ville-eau. Une circulation difficile en perspective. Des emmerdements avec les *zems* et autres motocyclistes irrévérencieux.

Le commissaire en profita pour lancer un avis de recherche contre Smaïn. Il fit téléphoner aux brigades routières, à tous les barrages et à tous les points de contrôle, sur les routes entrant et sortant de Cotonou, des avis de signalement. Désormais, les chefs d'accusation commencèrent à se faire précis et à s'accumuler dans les moustaches de l'homme d'affaires: homicide volontaire, trafic de stupéfiant, association de malfaiteurs. Mais il n'était pas question, pour le moment, de les rendre publics. Fallait attendre et voir l'évolution de la situation.

Le corps de Mathias avait été envoyé à la morgue. Le jeune homme avait reçu deux balles dans la poitrine. C'était des coups de feu tirés à bout portant. L'Arabe avait utilisé la manière forte, persuadé que Mathias serait plus précieux pour lui mort que vivant.

Le commissaire était devant un cas d'école. Difficile de trouver des complices de Smaïn. Il décida néanmoins de retourner à la plage. Pas sur les sables blonds du bord de mer. Mais dans les trois hôtels érigés sur le littoral. Il était persuadé que l'Arabe serait en train de prendre du bon temps quelque part, dans une chambre. Les heures qui allaient suivre allaient être déterminantes pour son enquête.

15

La brebis broute l'herbe là où on l'attache

SYLVANA reprit la route. Elle avait décidé de gagner la maison de son amie Rockya. À Cocotomey, dans l'une des villes périphériques de Cotonou, à une enjambée des rails de l'OCBN, dans la ruelle de la clinique Les Merveilles de Dieu.

Elle ne regrettait nullement d'avoir allongé le couteau dans le ventre de Mouf. Lui voulait se faire vent, épouser la courbe de l'horizon, cette nuit même, alors qu'elle souhaitait se faire éclater le corps des heures durant, toute la nuit, comme s'il ne lui restait que ce dernier festin à s'offrir. Oui, elle avait bien besoin de se donner la jouissance, après l'exploit réalisé, en attendant de voir comment se lèverait le soleil. De toutes les façons, le sort du jeune homme était déjà scellé. Elle voulait l'utiliser juste pour l'opération, en soutirer du plaisir jusqu'à plus rassis, puis après, le jeter sur les décharges.

Mouf représentait ce genre d'homme dont les femmes ont parfois besoin pour s'offrir de la jouissance. C'était bien ce que les spécialistes appelaient volontiers le

« choc ». Il avait, en effet, de la dynamite entre les jambes, une boule de feu capable d'étendre quatre femelles la même nuit sans essuyer la moindre fatigue. Mais le bonhomme n'était pas seulement doué pour l'art du lit. Il savait aussi bien se positionner dans les coups de torchon. Sylvana faisait appel à lui quand elle avait besoin de gruger un client ou quand il lui prenait l'envie de fignoler quelques coups traîtres dans le milieu. Le jeune homme était disc-jockey à ses heures gagnées, dealer à ses heures troubles, branleur à ses moments d'extase et bandit pour dépanner.

Justement, pour dépanner Sylvana, il avait décidé de se fondre dans la combine contre Smaïn. Cela, sans exiger rien d'autre qu'un contrat « respectable ». Ce coup représentait la magouille la plus foireuse et la plus rentable à laquelle il avait jamais participé. La jeune femme, tout en lui promettant une allonge de cinq millions, s'était engagée à lui faire quitter le pays. Car Mouf redoutait l'homme d'affaires. Il savait que, vu en sa compagnie, l'Arabe ferait tout pour le retrouver afin de lui décalotter la cervelle. Dans ce milieu, les sentiments sont rares et les gens investissent peu dans les trémolos du cœur.

La pluie avait baissé d'intensité. La vision, sur la chaussée, était devenue plus sereine. Sylvana avait quitté la route des pêches et s'était engagée sur les pavés du boulevard de la Francophonie. Au bout de quelques minutes, elle arriva au carrefour Agla, un carrefour en Y dont le bras gauche prolongeait la bretelle qui convoyait directement vers Godomey-Gare. Elle se dit qu'il lui serait bénéfique d'emprunter cette route pour se retrouver à Cocotomey après avoir emprunté l'internationale 1.

Mais sur le tableau de bord, il y avait anomalie. La jauge. Elle indiquait une prochaine panne sèche. La jeune femme ralentit. Une chance : une station d'essence était à quelques mètres, sur la droite. Elle clignota, fit un écart et glissa vers elle.

Le pompiste qui était de garde dormait sur un banc, à l'extérieur, devant la boutique. À côté se trouvait le gardien, un vieux pépère qui ne dirait pas non à un verre de *tchoukoutou**. Il réveilla le pompiste d'un coup de coude. Celui-ci se leva et se précipita vers la voiture.

– Fais-moi le plein, lui enjoignit la Tigresse.

L'homme décrocha le pistolet de la pompe, glissa le canon dans le réservoir du véhicule et en actionna la manette. L'essence coula à flots. Le plein. Bientôt, la jauge afficha complet.

Sylvana fouilla dans sa poche. Il ne lui restait plus aucun billet. Dans la précipitation, quand elle quittait l'hôtel, elle avait oublié de prendre son porte-monnaie. Qu'importe ! Elle déploya le bras, plongea dans le trésor de guerre qu'elle avait mis sur le siège avant du véhicule et fit décoller, de ses doigts, quatre billets en coupure de dix mille.

– Voilà, dit-elle, au pompiste.

Le bonhomme la regarda, prit les billets et s'exclama :

– Je n'ai pas de monnaie.

– Moi non plus, asséna Sylvana.

– Qu'est-ce qu'on fait alors ?

– Tu te débrouilles !

Le pompiste retourna à la boutique de la station. Le gardien, qui avait suivi la scène, l'accueillit avec un visage interloqué. Les deux échangèrent à voix basse.

Sylvana aurait aimé se coller à la nature sans attendre ni pièce, ni billet. Mais il lui fallait absolument disposer de quelques petites monnaies ou de quelques petites coupures pour acheter des bricoles dans la ville. Ici, il était de plus en plus rare de trouver des pièces de monnaie pour des achats ordinaires. Et le risque, c'est de voir vos achats annulés du fait de l'inexistence de piécettes. Surtout qu'elle, Sylvana, n'avait dans le sac que de grosses coupures, les billets de dix mille francs.

Elle klaxonna d'impatience. Le pompiste, de loin, lui fit signe de contenir sa nervosité. Enfin, il sortit, suivi du gardien.

– Alors ? s'enquit Sylvana.

– Je ne peux pas prendre ces billets, lui confessa-t-il.

– Comment ?

– Ce sont des faux.

– Des faux ?

– Oui, je les ai passés au détecteur et ça n'a pas marché.

– Tu ne sais pas ce que tu dis, pompiste.

– Madame, changez-moi ces billets s'il vous plaît.

Sylvana reprit les billets qu'on lui tendait. À la texture, il n'y avait rien à dire. À la vue, rien non plus à signaler. Et d'où vient qu'on lui parle de fausseté ?

Une pensée éclair lui traversa l'esprit. Et si Smaïn... ? Et si le pompiste lui-même... ? Elle renonça à ces réflexions, glissa à nouveau la main dans le sac. Quatre autres coupures de dix mille se collèrent à ses doigts. Elle se tourna encore une fois vers le pompiste.

Celui-ci hésita. Dans ses yeux, la gêne était manifeste, la méfiance plus qu'évidente. Il campait l'attitude de

quelqu'un qui se trouvait sur la défensive, prêt à crier au voleur dès que le même constat serait établi.

– Attendez, je vais vérifier, fit-il, en courant vers la boutique.

Le gardien, lui, était devant la voiture. Comme pour empêcher Sylvana de se mouvoir. La jeune femme pensa à ce qui se passerait si jamais les billets se révélaient faux. Elle était quand même une dame respectable ! Avec une voiture plus qu'honnête ! Non, le pompiste ne crierait pas au voleur, il ne la prendrait pas au collet, il y aurait toujours un moyen de s'arranger. Mais si les badauds, ah, il y en a toujours à Cotonou à toute heure du jour de la nuit – et si les badauds s'approchaient d'eux et si police, en passant, s'en apercevait, alors...

Son cœur commençait à battre. Partir ? Ou ne pas partir ? Et quelles conséquences dans les deux cas ?

La Tigresse mit le moteur en marche, rétrograda le levier de vitesse et effectua une marche arrière. Le gardien, surpris, bondit et se replaça devant elle. Il lui barrait carrément la route, les bras en croix. Sylvana devint alors folle. Elle passa la première, embraya et fonça droit sur lui. Le vieil homme se jeta aussitôt sur le côté. De justesse, car les pneus manquèrent de lui écraser les pieds. La voiture toussota et s'élança. Un bolide. Sur les pavés, la Tigresse mit le turbo. Vers Godomey.

Presque aussitôt, le pompiste réapparut.

– Pourquoi tu ne l'as pas empêché de fuir ? réagit-il à l'adresse du gardien.

– Parce que je ne veux pas me faire aplatir comme une galette, lui répondit le vieil homme.

– Elle a tout faux, cette vilaine. Tout faux. Qu'est-ce que je vais dire au patron, moi ?

16

Celui qui cache sa nudité à la calebasse de bain ne sera jamais propre

SMAÏN avait renoncé à se rendre à l'hôtel Melvina. Il avait préféré écouter son intuition, celle qui lui prédisait des risques si jamais ses mollets s'entêtaient à aller là-bas, au lieu de s'arrêter quelque part pour y écouler des minutes de repos en attendant la fin de la pluie.

La pluie. Elle avait cessé de mitrailler la terre, ne laissant qu'un fin grillage d'eau arroser la nature. L'Arabe fut forcé alors de marquer une pause sous un hangar de fortune, à un coude de son parcours. Les trois hôtels qui se trouvaient sur la côte n'étaient pas accolés à la berge. Ils étaient à cinq cents mètres environ de la plage, parfois à trois cents, selon les échancrures provoquées par les dénivellements ou l'avancée de la mer.

Smaïn était bien mouillé. L'eau de la mer, ajoutée à celle de la pluie, l'avait arrosé jusqu'à la moelle. Il se déshabilla, essora sa chemise et son pantalon, les étendit sur une des poutres de la paillote et attendit.

L'état de son bras en bois ne s'était pas amélioré. Bien au contraire. Il le sentait de plus en plus mal fichu,

malmené qu'il avait été par les différents mouvements violents de sa course. Il voulut l'enlever pour le réajuster mais constata avec effarement que le bois avait été fissuré. Le boulon en fer sur lequel la partie supérieure était fixée et qui permettait une rotation facile avait disparu. Comment ? Par quelle alchimie ? La prothèse tomba sur le coup.

– Meeeeerde !

Il inspira, regarda, les yeux embués de larmes, le bras artificiel : non, il ne pouvait plus le replacer, ni l'utiliser. Rien à faire. Manchot maintenant au grand jour. Manchot maintenant sous le regard fiévreux et impitoyable des hommes. Un seul bras pour se débrouiller, une seule louche pour vaincre l'adversité. Il aurait bien voulu rabibocher la prothèse, mettre les morceaux bout à bout, en faire un petit bras de fortune, juste pour traverser la zone de turbulence, mais il jugea la manœuvre plus que ridicule. Résigné, il jeta tout au loin, dans la mer, pour ne plus s'apitoyer sur son sort.

Le crachin s'était estompé. Le vent, devenu plus léger, distillait une réfrigération dans la nature. L'Arabe consulta sa montre. Vingt et une heures et quart. Quinze minutes le séparaient de l'heure du rendez-vous.

De sa main droite, il reprit son portable, se remit en contact avec Samuel Dossou Kakpo. La communication n'était pas bonne, mais il lui fit comprendre qu'il l'attendrait non plus à l'hôtel Melvina, mais dans l'ombre des arbres qui faisaient face au Centre international des conférences. L'hôtel lui paraissait très exposé.

– Tu as quelle voiture ? demanda-t-il à son interlocuteur.

– Une vieille 505 qui sent la déglingue.

– Je vois.

– C'est mon luxe et en même temps ma misère. Donc disons dans quinze minutes.

– Quel numéro ?

Précautionneusement, Smaïn récupéra ses habits, les enfila un à un. Avec un seul bras, il dut se reprendre à plusieurs fois avant de se vêtir entièrement.

La valisette était sous ses yeux. Il n'eut plus à l'ouvrir pour en vérifier le contenu. Il quitta le bungalow, remonta la pente qui convoya sur la terre ferme et aligna des pas nerveux à travers le sable. Devant lui s'étendait une petite brousse. Avec quelques rares cocotiers qui tendaient leurs silhouettes longilignes dans le paysage. Il marcha encore sur trois cents mètres et parvint bientôt sur la terre ferme. Les tâches orangées des réverbères trouèrent la nuit. Il reconnut très vite le prolongement du boulevard de la Marina.

Vingt et une heures trente.

Une 505 Peugeot au moteur ronronnant apparut sur la gauche. L'homme d'affaires sursauta. Le numéro d'immatriculation correspondait à celui que Samuel Dossou lui avait donné. Rassuré, il sortit de l'ombre et fit signe à l'automobiliste. Samuel ralentit et glissa sur le côté. La portière avant du véhicule s'ouvrit aussitôt. Mais Smaïn exigea de s'asseoir sur le siège arrière.

– On donne la natte à l'étranger, mais lui réclame un matelas douillet, ironisa aussitôt Samuel.

– Tu n'as pas tort, mon frère, reconnut tout simplement l'Arabe. J'ai des urgences en ce moment.

– Mais moi, je veux obtenir ce que tu m'as promis.

– Tu l'auras. Mais d'abord, démarre !

– Comment ?

– Démarre, je t'expliquerai après.

– Et si je refusais ?

– Tu me feras pas ça !

– Si. La constitution de mon pays m'en donne le droit…

– Arrête là tes salades !

L'Arabe avait sorti son pistolet et le pointait sur la nuque de son interlocuteur. Samuel Dossou sentit le canon froid de l'arme lui chatouiller le crâne. Il s'attendait à tout sauf à cette réaction. Dans le rétroviseur, il s'aperçut que son passager avait une arme sophistiquée, presque un pistolet de poche. Toute discussion serait vaine. Il s'engagea à nouveau sur l'asphalte. Le silence s'interposa entre eux pendant quelques poignées de secondes, puis, au bout d'une minute, il lança.

– Qu'est-ce que tu veux, l'Arabe ? Je croyais que tu voulais récupérer ton passeport.

– Oui, mais je veux aussi que tu me conduises à Agoué.

– À… Quoi ?

– Agoué, la frontière togolaise. Et d'après la jauge d'essence de ton tableau de bord, le coup est jouable.

– Qu'est-ce que tu fuis ainsi ?

– Le pays. Ça devient vraiment irrespirable par ici.

– C'est politique ?

– Non.

SDK se tut. Il chercha, par le rétroviseur, à saisir l'expression du visage de l'Arabe. Mais il ne perçut que le bouquet de ses moustaches légèrement nuancées par des poils gris qui tranchaient sur le reste comme de l'écrin blanc.

– C'est bizarre, reprit Samuel Dossou, quand vous, les Libanais, vous avez affaire à des gens, vous arrivez toujours à vous en sortir. Tu n'as pas pu acheter la police cette fois-ci ?

– Cesse de m'emmerder avec tes questions, se raidit aussitôt Smaïn.

– Ah non, c'est toi qui m'as promis des explications.

– Je t'emmerde !

– Moi aussi je t'emmerde !

Et l'homme d'affaires explosa de rire. Il éclata brusquement, la tête renversée sur le dossier de son siège

– Tu me plais, fit-il. J'aime ceux qui savent me donner la réplique. Au fait, quel travail fais-tu ?

Ils avaient emprunté l'avenue Jean-Paul-II en côtoyant les Cocotiers – un des quartiers résidentiels de la ville. Bientôt, ce fut le carrefour du Trésor public. SDK s'engagea par la gauche, sur les pavés des résidences Chagoury, vers le tronçon de Cadjêhoun qui débouchait sur la barrière Houéyiho.

– Quel job fais-tu ?

– Je suis un ancien des CRS, expliqua Samuel Dossou Kakpo. Mais j'ai démissionné pour ouvrir une agence de sécurité et de gardiennage.

– Vrai de vrai ?

– Mon agence s'appelle Tolérance Zéro.

SDK sortit une carte de visite de sa boîte à gants et la lui remit. L'Arabe la capta aussitôt. Ses yeux se firent petits pour en déchiffrer la typographie. À l'aide des traces de lumières que les réverbères projetaient dans le véhicule, il put tout lire.

– Je ne peux pas mieux tomber, jubila-t-il.

– Comment ?

– Je vais louer ton service juste pour cette nuit, pendant tout le temps qu'on passera ensemble.

– Impossible, j'ai d'autres chats à fouetter.

– Je t'offre deux cent mille.

– Même pour deux milliards, je ne changerai pas d'avis.

Smaïn laissa tomber un soupir humide. Il aurait aimé utiliser de nouveau son arme pour contraindre son interlocuteur à aller dans le sens de sa demande. Mais il se dit que ce n'était guère le moment de lui mettre la pression. Et puis, avec un type comme lui, un professionnel de la sécurité et des armes à feu, la moutarde risquerait de lui chauffer les narines. Valait mieux changer son fusil d'épaule.

– Écoute, c'est une question de vie et de mort, reprit Smaïn.

– Va le raconter à ta sœur ! lui répondit SDK.

– J'ai deux cadavres qui traînent derrière moi et je risque de les rejoindre.

SDK freina brusquement. Un nid-de-poule venait d'apparaître au beau milieu de la chaussée. Mais ce n'était pas la vue de ce trou qui provoqua cette réaction, mais les propos de l'homme d'affaires.

Il y avait des questions qui faisaient peu à peu jour dans sa tête depuis la veille. Surtout après avoir écouté Rockya, après s'être pénétré de l'histoire de Saadath et de ses multiples infortunes. Et si Smaïn était celui qu'on cherchait ? Et si c'était le meurtrier de l'ex-Miss Bénin ? Et si... Les coïncidences étaient trop troublantes pour que ce ne soit pas lui...

– Qu'est-ce qui se passe, mon frère ? reprit de nouveau Smaïn. Tu aurais vu par hasard les cornes du diable ?

– C'est donc toi ?

– C'est donc moi, quoi ?

– Cette fille qui a été retrouvée morte.

– Tu te trompes.

– Je suis dans le milieu. Les informations circulent.

SDK redémarra. Il dut contourner le nid-de-poule qu'il y avait devant lui, obligeant les véhicules venant en sens inverse à basculer légèrement sur leur droite. Un lac s'était aussi étalé sur cette partie de la chaussée. C'était Cadjêhoun, un autre quartier trou, quartier populaire de la ville.

– Je ne vais pas te faire un dessin, confessa l'homme d'affaires. On m'accuse d'avoir tué cette fille et Mathias, un de mes employés. Alors, si tu peux m'assister jusqu'à ce que j'atteigne la frontière togolaise…

– Non, opposa de nouveau SDK. Mais je peux te trouver une occasion sur la route, à Godomey.

– Tu veux te payer ma tête ? Un *yovo* seul, dans cette nuit à chercher un taxi ? D'abord, donne-moi mon passeport !

Samuel Dossou Kakpo lui jeta le titre de transport qu'il avait dissimulé dans la poche avant de sa chemise. La pièce atterrit dans les mains de Smaïn. L'Arabe n'osa pas allumer la veilleuse fixée au plafond pour examiner le document et voir si des pages n'avaient pas été arrachées ou détériorées. Il se contenta d'écarquiller les yeux. Aucune inquiétude. Sa pièce était intacte.

À son tour, il fit tomber sur le siège avant une enveloppe contenant une liasse de billets. Samuel allongea la main droite, tâta la texture de l'enveloppe puis en ouvrit le rabat.

– Non, fit-il. Tu peux garder ton fric, Smaïn. C'était juste pour t'emmerder.

– Mais moi je te le donne, insista l'autre.

– Je n'en ai pas besoin.

– Alors, garde ça pour le dérangement.

17

Le fleuve fait des détours parce que personne
ne lui montre le chemin

ILS ARRIVÈRENT à la zone de l'ASECNA, encore appelée zone aéroportuaire, à travers la rue en pavé qui convoyait, à quelques centaines de mètres plus loin, au passage à niveau, la barrière Houéyiho. Des deux côtés du trottoir, mais bien éloignés, s'élevaient des murs de clôture qui délimitaient le domaine de l'établissement. Ici, l'encre de la nuit avait tout noirci, tout opacifié, ne laissant aux usagers de la route que l'éclairage unique de leurs véhicules. Justement, une voiture apparut en sens inverse. Comme un malappris qui se respecte, le chauffeur fit un lancer de phares sur la 505.

Samuel reçut les deux gros yeux lumineux en plein visage et perdit boussole. Les pneus de sa voiture mordillèrent les abords de la chaussée, s'invita dans les flaques d'eaux accumulées sur un pan du trottoir, le temps que l'effronté passe. Mais à sa droite avait surgi un autre danger : un piéton. Le diable était apparu comme

une chauve-souris sous le soleil et se risqua sur la chaussée. Samuel appuya sur la pédale à frein. Brusquement. La 505 zigzagua sur le trottoir, dansa le *ziglibiti* puis, un big-bang la fit trembler à l'avant. Du leste, le moteur en lâcha. Fin de partie.

Le soulagement de SDK. Il explosa dans la gorge et se laissa choir sur le dossier de son fauteuil. Chaud. Il avait eu chaud, malgré le froid qui frigorifiait la nature.

– Qu'est-ce que t'as fabriqué ? lui demanda Smaïn.

– Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'un pneu a éclaté.

– C'est pas vrai. Tu le fais exprès ou quoi ?

Le piéton était déjà loin. SDK descendit de la voiture. Les phares du véhicule étaient restés allumés. Néanmoins, il prit sa lampe torche pour identifier la panne. Ses craintes s'avéraient. C'était le pneu avant, celui de droite, qui avait explosé. Pneu réchappé. Lisse telle les fesses d'un bébé. Acheté chez un « grossiste de caoutchouc d'occasion », donc garanti à quatre-vingt-quinze pour cent de contrefaçon. Smaïn mit pied à terre à son tour et se précipita vers Samuel.

– T'es vraiment un miséreux, toi, lui fit-il. T'es incapable de t'acheter un pneu correct.

– Je ne demande pas ton avis sur ma misère, l'Arabe, contra aussitôt SDK.

– T'as au moins un pneu de secours ?

– À ton avis.

– C'est oui ou non ?

– Tu as parlé tout à l'heure de misère.

– Mon Dieu ! Comment est-on arrivé à fabriquer des calamités dans ton genre ?

– Arrête de m'insulter.

– Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

– Parle pour toi, *yovo*. Moi, je vais tout fermer ici, prendre un *zem*, me rendre chez moi et dormir.

– Et moi ?

– Toi ? Tu as bien un chapelet, non ? Faut prier pour que le bon samaritain vienne à ton secours. Il y en a toujours par ici, même à des heures pas possibles. D'ailleurs, en voilà un.

Une fourgonnette, clignotants tout frétillants, apparut brusquement sur la chaussée. Elle venait de derrière et roulait à vive allure. SDK reconnut l'une des voitures que la police utilise pour déployer ses agents à l'occasion des opérations coup de poing. Les phares du véhicule, quoique à demi éteints, furetaient l'obscurité comme s'ils recherchaient une taupe. Ce faisant, ils échouèrent sur SDK et sa voiture.

Au même moment, Smaïn se baissa. Dos collé à la portière arrière de la 505, il demanda à Samuel de faire comme si de rien n'était, mais le jeune homme lui demanda tout simplement d'aller se faire tirer les poils du nez.

La fourgonnette, elle, était déjà parvenue à leur niveau. Il ralentit puis se rabattit sur la droite avant d'aller s'immobiliser un peu plus loin, du même côté.

La tension de l'homme d'affaires grimpa de cinq degrés. La peur qui sembla s'être éloignée était revenue. Plus ample, plus insidieuse, multipliant chez lui des réflexes de nervosité. Subrepticement, il introduisit le bras dans la voiture à travers la portière entrouverte, empoigna la valisette qu'il ramena au dehors, sur ses cuisses. Puis il roula sur le sol et se glissa sous le véhicule. Attendre maintenant, il lui fallait attendre, la tête posée sur la mallette, le doigt crispé sur son pistolet.

Deux policiers, de l'autre côté, descendirent de la fourgonnette. SDK fut traversé d'un souffle chaud. Devant lui, l'inspecteur Kakanakou et le commissaire Santos. Ils firent aussitôt mouvement vers lui.

– C'est bien toi, Samuel Kakpo Dossou ? s'enquit le commissaire au loin.

– C'est bien moi, commissaire, répondit SDK.

– Qu'est-ce que tu fous là à cette heure-ci ?

– J'ai une panne de merde.

– Un « Venu de France » ?

– Déjà bien déglingué aux trois quarts.

– Va falloir que tu deviennes enfin raisonnable.

– C'est-à-dire ?

– Abandonner cette ferraille et marcher un peu. Tu vois pas que tu prends des kilos ?

– Moi ?

Ils étaient déjà à un mètre de lui. SDK se tâta le ventre comme pour vérifier ce que disait son interlocuteur. Il se surprit à constater des kilos superflus là où il n'y avait, quelques mois plus tôt, que fermeté et muscles.

Les deux hommes se connaissaient depuis longtemps. SDK avait fait ses armes sous les ordres de Santos, dans les premières années où le commissaire avait dirigé le Groupe d'intervention rapide de la police. Santos avait toujours entretenu des relations particulières avec lui, allant même jusqu'à le considérer comme un frère, un membre à part entière de sa famille. Quand SDK avait projeté de quitter la police, il l'en avait dissuadé, après avoir battu le rappel de ses parents pour lui parler. Depuis, ils se voyaient, mais épisodiquement, à la va-vite, chez des amis communs ou dans la circulation.

– Nous allons à la sortie de la ville, lui dit le commissaire. Il y a un barrage que nous avons fait ériger là-bas pour empêcher la fuite d'un criminel. Je vais assister les gars pour un moment. On peut te déposer quelque part ?

– Oui… euh non.

– Tu ne vas quand même pas rester là toute la nuit.

– T'inquiète pas pour moi.

– T'es vraiment sûr ?

L'inspecteur Kakanakou était resté silencieux durant tout l'échange. Il n'avait jamais aimé SDK. Quand le jeune homme était sous le képi, il l'avait toujours jalousé, trouvant incompréhensible que son chef lui porte plus d'estime qu'à lui. Tout le temps, il avait cherché le moyen le plus adroit pour l'éloigner du commissaire, trouvant en lui un rival potentiel. Mais Santos était toujours resté indifférent à ses manœuvres, préférant l'efficacité de son protégé au zèle stérile de l'autre. D'ailleurs, il avait introduit auprès de la hiérarchie une proposition pour le promouvoir au grade d'inspecteur. Mais entre-temps, SDK avait démissionné. Cette décision tomba dans les oreilles de Kakanakou comme une sauterelle dans la friture, d'autant qu'il semblait évident à l'inspecteur que le jeune homme, s'il avait été propulsé, deviendrait à terme son double ou son auxiliaire immédiat. Kakanakou en fut soulagé. Cependant, sa rancœur vis-à-vis de son ancien rival ne s'émoussa pas. Il avait réussi à la conserver au frais, dans son grenier aux amertumes, se promettant de la faire éclater dès que l'occasion se présenterait.

– Écoute Samuel, fit le commissaire, si tu n'as pas besoin de nous, on peut s'en aller.

– Merci de ton offre, grand frère.

Le commissaire esquissa un pas en arrière pour amorcer son retour vers la fourgonnette quand l'inspecteur le couda dans le flanc. Il sursauta, jugeant cette attitude cavalière. Ils n'ont quand même pas croqué la noix de cola ensemble ! Mais l'autre insista. Cette fois-ci, attirant son attention sur le dessous de la 505. Quelque chose de suspect venait de bouger sous la voiture. Quelque chose qui ressemblait à un pied d'homme prolongé par des chaussures noires. Santos plongea les yeux sur le point indiqué.

– T'as déjà fait venir un mécano ? demanda l'inspecteur.

– Non. Pourquoi ? répondit SDK.

– Qui est sous la voiture ?

– Comment ?

Smaïn ne pouvait plus bouger. Son cœur cognait fort. Ou il se rendait calmement, ou il prenait l'option de se lancer de nouveau dans une fuite risquée.

Le commissaire s'approcha du véhicule, intrigué. Ses yeux allèrent de SDK au-dessous de la voiture. Des interrogations commencèrent à s'entrelacer dans sa tête. Lestement, il cassa sa silhouette presque à ras de terre et plongea le regard sous le teuf-teuf. Mais Smaïn avait déjà anticipé. Il s'arracha de dessous le véhicule, roula de l'autre côté et se retrouva sur ses jambes.

– Mon Dieu, c'est Smaïn ! cria l'inspecteur.

– Qu'est-ce que ça signifie ? s'inquiéta le commissaire qui sortit son arme. Halte là ou je tire !

L'Arabe avait déjà traversé la chaussée. La valisette en main, il fonça tout droit vers le mur de clôture de l'ASECNA. Des eaux de pluie, ajoutées aux petits étangs encombraient les abords immédiats du trottoir. Mais un

ponceau permettait de les enjamber. Le manchot courut par-dessus, évita la chute de la maçonnerie et se retrouva du coup au pied du mur de clôture.

– Halte là ou je tire! avertit une seconde fois le commissaire.

L'Arabe n'obéit pas. Il se hissa sur la pointe des pieds, jeta la mallette par-dessus la clôture et, de sa seule main, agrippa le muret. Il fit alors porter le poids de son corps à son membre, puis parvint à se soulever du sol. Sa jambe glissa de l'autre côté, la deuxième prit son élan. Mais, au même moment, un coup de feu éclata dans la nuit. Un coup de feu suivi d'un cri. Puis, plus rien.

18

Deux léopards ne se promènent pas dans la même forêt

LE FROID, comme l'étreinte d'un amoureux passionné, avait enveloppé toute la nature, avec cette vague de souffle réfrigérante venue des profondeurs marines. C'était, à n'en point douter, une chute de mercure plus basse que d'habitude, avec un vent à ras les eaux de pluie, une ville entière étranglée, étouffée par les caprices de la saison.

Sylvana ne crut pas utile de se couvrir d'un châle. Le plus important, le plus urgent, c'était, pour elle, de retrouver son amie Rockya, de l'informer des initiatives qu'elle avait prises, de provoquer entre elles le dialogue qu'elles auraient dû avoir depuis que cette aventure avait commencé.

Son index, légèrement onglé et décoré de vernis, venait d'appuyer pour la troisième fois le bouton orangé de la sonnerie de son appartement. Et pour la troisième fois, la sonnerie lui renvoya une musique lancinante. La jeune femme à la peau Michael Jackson pointa enfin la tête au-dehors. Elle avait l'air d'être sortie tout droit d'un fumoir ou d'une séance de partouze.

– Salut Sylvana.

– Salut Rockya.

L'enthousiasme n'était pas au rendez-vous. Ni d'un côté, ni de l'autre. Pas d'embrassades. Pas de sourire. Juste un serrement des mains.

Rockya n'était pas en robe de chambre. Elle portait juste une culotte avec une camisole de cotonnade légère, offrant à voir, en transparent, les lignes de ses seins nus. Ses pieds, happés par des chaussons chinois, affichaient une couleur plus sombre que le visage, avec des vergetures et des tâches de léopard, dans la pure tradition des femmes *Fanta-Coca**.

Les deux amies se retrouvèrent dans le séjour, un petit salon décoré avec soin, des meubles au style fantaisiste mais ornés de fleurs tropicales.

– Tu ne me sers même pas de l'eau fraîche, lui objecta Sylvana.

– Tu sais là où se trouve le frigo, ma chère, répondit Rockya.

– Tu as raison, je dis n'importe quoi.

Sylvana se leva, gagna la cuisine et revint avec une bouteille d'eau fraîche. Elle n'était pas encore totalement sèche des œuvres de la pluie et son corps, encore gavé d'eau, ondulait sous le moulage de la robe rouge qui détaillait les contours de ses rondeurs.

La jeune femme n'utilisa pas un verre à boire. Pour étancher sa soif, elle mit la bouteille en clairon et but au goulot.

– Pourquoi t'es venue ? lui demanda Rockya.

– Parce que je dois te parler.

– Et de quoi ?

– De choses importantes; de toi, de moi, de nous, surtout de notre avenir.

– Je ne savais pas que j'étais douée pour recueillir les confessions.

– Tu n'es pas drôle, Rockya.

Elle était un peu sur la défensive. Entre les deux femmes, il y avait une rivalité secrète, jamais articulée, jamais révélée. Rockya estimait que sa copine, à qui elle avait appris l'abécédé de la prostitution, avait sérieusement pris du galon dans la profession. À tort ou à raison, elle l'accusait de lui avoir arraché ses hommes les plus fidèles, d'avoir mordu, comme une cannibale, dans sa clientèle la plus huppée. L'autre, bien sûr, s'en défendait, arguant qu'elle n'avait jamais racolé ses gens et que la plupart étaient des étrangers, des branleurs qu'elle avait réussi à fidéliser par son savoir-faire.

D'ailleurs, pourrait-on lui reprocher d'avoir du métier et de revendiquer une expertise des plus convaincantes ? Elle avait des atouts physiques, elle. Des atouts frais. Trois ou quatre fois plus bandants. Rockya, à côté, avait le goût d'une tisane amère, imbuvable sur une bonne gorgée. Elle avait beau laver plus blanc en se décapant la peau; elle avait beau porter des postiches rastas pour paraître plus séduisante, elle traînait, en matière de charmes, deux longueurs de retard sur son amie. D'ailleurs, pour lui faire honte de son entêtement à vouloir laver plus blanc, on l'avait surnommée *Naïra Face**.

Le sac criblé de billets de banque avait été déposé sur le guéridon. La Tigresse l'avait mis en évidence pour attirer la curiosité de son amie. Celle-ci l'avait vu, mais n'avait manifesté aucun empressement à vouloir en connaître le contenu. Sylvana le prit et le lui jeta. Le sac atterrit sur ses genoux.

– Ouvre-le !

Rockya la regarda de ses yeux immenses. Elle avala deux coulées de salive et sentit sa gorge lui renvoyer un goût amer.

– Ouvre, je te dis !

Elle s'exécuta. La lumière du néon fixée au plafond, au-dessus de sa tête, éclaboussa vivement l'intérieur du sac dès qu'elle en tira la fermeture. Les billets éclataient tous de couleur violette tirant sur du mauve.

– Qu'est-ce que c'est ? sursauta Naïra Face.

– De l'argent. Vingt millions de francs.

– D'où est-ce que ça sort ?

– C'est ce que j'ai pu obtenir de Smaïn.

– Smaïn ?

– Le chien qui a tué notre amie Saadath.

– Tu... tu le connais ? Comment est-ce possible qu'il t'ait remis ça ? Et pourquoi te l'a-t-il donné ? Explique-toi, nom de Dieu !

– C'est en échange de la « poudre ».

– Quelle « poudre » ?

– La valisette de Saadath.

– Quoi ? Tu as... pris la valisette ?

Rockya déposa aussitôt le sac sur le guéridon, se leva et se précipita dans sa chambre attenante au salon. Elle ouvrit les deux battants de son armoire, en fouilla rageusement les étagères, tous les coins du meuble. Une minute après, elle réapparut.

Son souffle devint haletant. Des dentelles de sueur commencèrent à s'articuler sur son front. Ses yeux se remplirent d'un brusque accès de colère.

– Ainsi, tu as osé me voler ! hurla-t-elle. Tu as osé prendre la valisette d'une morte et aller l'échanger.

– T'inquiète pas, Rockya, rassura l'autre. Je vais t'expliquer, tout t'expliquer.

– Quelle explication de merde tu penses me faire avaler ?

– Je t'en prie, accorde-moi la faveur de m'écouter. Tu veux bien, hein ?

Elle se gratta bruyamment la voix, baissa la tête et se mit à raconter. Par le menu. Depuis le début jusqu'à l'opération de cet après-midi-là.

Sylvana avait pris la décision de soustraire la valisette à son amie le jour même où celle-ci lui en avait parlé, le jour où le corps de Saadath avait été retrouvé sur la berge lagunaire d'Akpakpa. Rockya lui avait dit que l'idéal aurait été, non de la remettre à la police, mais d'en tirer le maximum d'argent. La jeune femme à la perruque rasta ne connaissait pas le milieu des « meuniers » au Bénin, mais se demandait par quelle gymnastique il lui serait possible de s'y connecter. Elle, Sylvana, s'était dit que le mieux à faire serait d'utiliser le meurtrier de Saadath pour récupérer l'argent auquel la défunte était en droit d'attendre. Elle savait que telle solution ne rencontrerait pas l'approbation de son amie. Alors, elle s'était adressée à Mathias, le jacques-à-tout-curer de Smaïn, en se faisant passer pour une de ces filles que l'homme d'affaires aimait utiliser pour ses récréations hebdomadaires. Mathias, tout heureux de rendre service, l'introduisit chez son patron. Sylvana fit croire à l'Arabe que c'était elle qui avait la garde de la valisette et que, pour qu'elle la lui restitue, il lui faudrait en retour une somme de vingt millions de francs. C'est ainsi qu'elle s'était introduite secrètement dans l'appartement de Rockya. Elle n'eut aucun mal à retrouver la

valisette. Celle-ci avait été dissimulée dans l'armoire de la chambre à coucher. C'était rien que ça.

– Tu sais ce que tu es ? inspira soudainement Naïra Face, une salope ! Une vraie et détestable salope !

– J'aurais dû t'en parler, mais c'était pas évident.

– Qu'est-ce qui n'était pas évident ? Me parler ? Me dire que tu étais allée chez ce porc et que tu comptais échanger la valisette contre de l'argent ? C'est que t'es capable de me planter un couteau dans le dos. D'ailleurs, donne-moi les clés de mon appartement !

– Quoi ?

– Mes clés. Je les veux ici et maintenant. La confiance, ça se mérite.

Sans hésiter, la Tigresse plongea la main dans la poche de sa robe et en sortit un trousseau de clés. Elle enleva celles qui lui appartenaient et déposa le reste sur le guéridon. Les clés décrivirent un cercle sur la surface en verre du meuble avant d'aller échouer contre la main de son interlocutrice qui était restée posée là-dessus.

Celle-ci paraissait désemparée. Elle se saisit d'un paquet de cigarettes, en sortit une qu'elle coinça entre les dents. Une fine lumière jaillit à son bout dès qu'elle l'alluma. Mais une inquiétude, au-delà de tout, lui mangeait la salive :

– Qu'est-ce que tu es venue faire à part me dire que tu m'as volée et trahie ?

– Prends ce que tu penses devoir te revenir ainsi que la part des parents de Saadath, lui proposa Sylvana. Le reste, je m'en contenterai.

Rockya explosa d'un rire soudain. Ses yeux se rétrécirent et ses pommettes pointèrent comme des balles de tennis. Elle s'adossa au mur pour ne pas perdre équilibre.

– Tu veux jouer maintenant à la mère Teresa, ma chérie ? On ne change pas de rôle du jour au lendemain. C'est à toi de prendre ce que tu veux et de ficher le camp.

– Commence à mesurer tes propos, Rockya !

– Tu n'es qu'un vautour qui aime se repaître du cadavre des autres. Faut que tu assures ton travail de croque-mort. Si tu veux mon sentiment, je te déteste.

– Et moi, je n'attends pas mieux d'une dévergondée qui passe tout le temps à me jalouser. Tu es laide, irascible et associable, Rockya. Il est temps pour toi de disparaître de la profession !

La rivalité, longtemps endormie entre les deux femmes, se révélait maintenant au grand jour. Les propos devinrent durs.

– Je ne te réponds pas, lui fit Rockya. Fais ce que tu as à faire. Prends ce que tu as à prendre et disparais de ma vue.

La Tigresse s'approcha du guéridon, voulut plonger la main dans le sac pour soutirer quelques billets. Mais l'autre, avec la même fougue, l'écarta.

– Laisse-moi d'abord vérifier une chose.

– Comment ?

Il y avait une petite bibliothèque qui trônait au milieu du séjour et qui servait de limite à la salle à manger. Rockya ouvrit un des tiroirs du meuble et en sortit un petit appareil. Sylvana eut brusquement peur. Elle reconnut un détecteur de faux billets. Rockya l'avait acheté, ayant subi, à plusieurs reprises, l'entourloupe de faux-monnayeurs et autre attrape-couillons. Simple coïncidence ? Ou aurait-elle flairé quelque chose ?

– Qu'est-ce que tu veux faire, Rockya ? fit Sylvana.

– Je veux vérifier la nature des billets qu'on t'a donnés. Tu n'es pas contente ?

– Je ne comprends pas cette méfiance.

– Je ne sais plus qui tu es. Alors, permets-moi de prendre mes précautions. Peut-être que tu t'es entendue avec ce porc. Vu la facilité avec laquelle il a accepté de traiter avec toi, on ne sait jamais.

Elle plongea la main dans le sac, sortit un pavé de liasses. De ses doigts mouillés, elle parvint à décoller deux billets, puis les disposa un à un dans l'appareil. Des signaux rouges clignotèrent à chaque vérification.

– Qu'est-ce que tu en dis, ma chérie ? lui lança Rockya.

– Quoi ?

– Ce sont des faux !

Ce que Sylvana redoutait. Ce qu'elle voulait éviter à tout prix. Mais elle affecta un air incrédule, prit les billets, les testa sur l'appareil.

– Je ne comprends pas, s'insurgea-t-elle.

– Ou tu t'es laissée rouler dans la farine, ou t'as fait ami-ami avec cet enfoiré pour m'avoir.

– Non, ce n'est pas possible. Ton appareil ne doit pas être fiable. Ou ce sont les deux billets qui sont faux !

– C'est toi qui es fausse, ma sœur, fausse ! Tu m'as trahie sur toute la ligne. Comment as-tu pu me faire ça, toi qui prétends être ma meilleure amie ?

– Écoute, je...

– Sors d'ici !

– Quoi ?

– Fous-moi le camp, je dis ! Je veux plus te voir.

Sylvana la regarda d'un air surpris. Ses yeux, apeurés, se voilèrent aussitôt d'une charge violente. Elle jeta la

bouteille d'eau qu'elle avait gardée, tendit la main pour saisir le sac de billets, mais Rockya, plus prompte, la devança.

– Tu dégages sans prendre quoi que ce soit !

– Comment ?

– Oui, je ne veux pas que cet argent soit déversé sur le marché.

– Ce n'est pas à toi de le décider. Cet argent est aussi…

Elle ne put terminer la phrase. L'autre, d'un seul geste, lui balança une gifle. Son menton s'étoila aussitôt. Elle tomba sur le dossier d'un des fauteuils qui se renversa à son tour sur le sol.

– Là, t'es allée loin, très loin, Rockya, fulmina-t-elle. C'est ce qu'il ne faut jamais faire contre Sylvana.

– Je suis prête à t'en coller encore une, lui répliqua Rockya.

– Vas-y voir, connasse !

Sylvana fit errer ses yeux partout. Sur l'une des étagères de la bibliothèque, elle vit une sculpture en bois d'ébène, statuette de vingt centimètres représentant le buste d'une femme peule. D'un seul élan, elle la prit, l'arma de sa rage et avança vers Rockya, prête à la frapper avec. Des éclairs jaunes éclataient dans ses orbites comme des gerbes de feu sorties d'un chalumeau. Elle s'arrêta puis, brusquement, bondit. Mais Naïra Face avait déjà anticipé sur son action en s'écartant sur la gauche.

Sylvana tomba dans le vide. Son front heurta le carreau de la pièce, lui arrachant un hurlement rauque. Sonnée, elle s'étira de tout son long avant de s'immobiliser contre sol, les bras en croix, les jambes éparpillées.

Elle venait de s'évanouir.

19

Quand on n'a qu'une lance,
on ne s'en sert pas contre un lion

LE COUP de feu avait atteint l'Arabe. Exactement à l'avant-bras, juste un peu après l'épaule. La balle lui avait traversé la chair. Il en sentit la brûlure. Vive. Lancinante. Comme la pointe d'une aiguille qui vous transperce les nerfs. Mais il n'en perdit pas pour autant sa lucidité, ni ses repères. Il se dit qu'à la moindre éclaircie, à la moindre trêve, il trouverait le moyen de se faire soigner.

Il récupéra la mallette, sauta les premiers sillons d'herbes et de ronces qui s'étendaient autour de lui. Courir. Il n'a fait que ça de toute la journée. Maintenant, il devrait chercher, dans le champ nu qui s'étendait devant lui, un chemin de sortie ou une cachette sûre.

Loin, dans la brume provoquée par la nuit, la piste d'atterrissage de l'aéroport de Cadjêhoun-Cotonou. Quelques lumières vives, presque des phares, déchiraient l'obscurité et projetaient sur le bitume des flashs qui reflétaient les flaques d'eau de pluie. Sur le

tarmac étaient immobilisés deux ou trois avions. Un peu plus loin, vers le garage, des petits appareils en réparation.

Smaïn se dit qu'il n'avait aucune chance de ce côté-là. Les gardiens de l'aéroport postés on ne sait où, n'hésiteraient pas à faire carton sur lui. Il se dirigea alors vers l'ouest, en oblique par rapport au mur qu'il avait franchi. Au même moment, un bruit précipité courut dans ses oreilles. Il se retourna. Le commissaire Santos était derrière lui.

Le policier venait lui aussi d'escalader le mur. Smaïn eut envie de se retourner, de sortir son arme et de lui donner la réplique. Mais sa main droite, la seule qui lui restait, était occupée par la valisette. Ou il était sûr de faire mouche, ou il loupait complètement sa cible et se faisait canarder. D'ailleurs, il lui sembla peu probable que le commissaire soit le seul à l'avoir pris en chasse. Sans doute ses hommes étaient avec lui.

– Arrête-toi, lui intima le policier. Arrête-toi ou je te tire comme un lapin.

Les herbes, les étangs, les sables gorgés d'eau s'étalaient partout. Le fugitif accéléra sa course, enjamba et sauta tout ce qui pouvait constituer un obstacle. La fatigue ? Fallait qu'il aille au bout d'elle, fallait qu'il l'ignore, qu'il finisse par l'écraser.

De nouveau, un coup de feu déchira la nuit. Smaïn tressaillit. Il sentit cette fois-ci la balle feuler juste au-dessus de ses oreilles. En un éclair, la vision de sa tête éclatée le traversa. La vision de sa poitrine fracassée aussi.

Frayeur. Émotion. Résignation ?

Car il eut envie de s'arrêter, de tout laisser tomber et peut-être de négocier avec le commissaire. Mais il se

rendit compte que la clôture du côté de Houéyiho était déjà sous son nez. Il y était parvenu.

Le mur, ici, n'était pas aussi haut. Contrairement à l'autre endroit, le sol était plutôt dur avec quelques monticules de sable, malgré les hautes herbes qui en napperaient une partie. Le manchot jeta la valisette par-dessus, appuya sa main sur le muret et se projeta de l'autre côté. Exactement comme il l'avait fait la minute d'avant.

Une décharge publique. Suivait ensuite un pâté de maisons. En face d'elles, les rails, deux parallèles de fer qui traversaient l'agglomération de Fidjrossè et se perdaient dans le décor vert, à travers les dédales de baraques et des tas de hangars brinquebalants. Smaïl eut le pressentiment qu'il allait être sauvé. Sauvé par le train dont il entendit, tout à coup, le ronflement rouler au-dessus du quartier.

« Une chance. Sauter à bord et s'enfuir le plus loin possible. »

Il regarda autour. Il y avait peu de monde dans la rue. Les gens, frileux, préféraient rester chez eux, au chaud, plutôt que de se risquer sur les chaussées où ils auraient à affronter les trous, les nids d'autruches et même des étangs de crocodiles. Car, ici, en temps de pluie, ce sont ces trous qui accueillent en priorité les eaux venues du ciel.

Le train apparut. C'était un train marchandise. Aussi vieux que la République, aussi déglingué que la carcasse d'un centenaire. Il émit un long sifflement, accompagné d'une colonne de fumée. Les caillasses qui garnissaient l'intérieur des rails giclèrent, se répandant jusqu'aux abords des rues riveraines.

Le manchot laissa passer les trois premiers wagons. Le quatrième paraissait moins encombré. Sans porte, sans battants. Ouvert comme la bouche d'un idiot. À bord, rien que des sacs de charbon de bois.

Smaïn lança la valisette à l'intérieur, agrippa la margelle en fer de la porte et parvint à se hisser sur l'escalier. Il tangua pendant quelques secondes, puis cala son pied droit sur le rebord de l'entrée. L'équilibre retrouvé, son regard plongea sur la clôture de l'aéroport, par-dessus les murs et les toits des maisons. Il était temps : le commissaire finissait d'escalader le mur. L'aurait-il, par hasard, aperçu ? L'aurait-il vu entrer dans le train ?

Ne plus réfléchir. Ne plus penser à rien d'autre qu'à l'avenir. Fermer les yeux, faire basculer la tête en arrière et dormir. La nuit risquait de s'allonger ou peut-être de ne jamais finir. Il lui semblait impératif de couler tous ses sens dans le sommeil en attendant la suite. En attendant d'autres réveils plus durs.

***

L'ampoule, au-dessus de la tête de Samuel, avait une couleur livide. Sans autre éclairage que le gris crème qu'elle diffusait dans le réduit. Le jeune homme en avait plein les yeux, les oreilles et la tête. D'un seul geste, il tourna le regard et fixa le sol devant lui. Mais le sol lui-même était tout ce qu'il y avait de gris. Du ciment froid, triste et morne. SDK considéra les menottes qui lui rognaient les poignets et chercha le regard incendiaire de son interlocuteur.

– Ridicule ce que tu m'as mis aux mains-là, Kaka, fit-il. Ridicule.

– C'est toi qui es ridicule, lui répondit l'inspecteur. Tu pensais pouvoir t'en tirer comme ça ? En tout cas, tant que je serai policier, tu n'auras aucune chance.

– Je t'ai pourtant tout dit.

– Des foutaises.

– Tu ne te donnes même pas le soin de m'écouter.

– Je ne donne pas cher de ta peau si tu continues à me débiter des salades.

– Je t'emmerde.

– Tu peux te répéter ?

– Je t'emmerde, t'emmerde, t'emmerde !!!

L'inspecteur le prit par le collet. Son poing, énorme comme un amas de bouse de vache, fixa son menton. Mais il n'eut pas le temps de le cogner. Samuel, d'un ton raide, lui en coupa l'intention :

– Si tu me balances ton poing dans le visage, je jure que tu en auras pour toute ta vie.

– Tu crois que tu m'impressionnes ?

– Même enchaîné, je suis capable de me défendre, Kaka.

– Vas-y toujours, mon grand. Déjà tu es dans le merdier le plus puant. Association de malfaiteurs. Aide à un bandit en cavale. Même Santos a jeté l'éponge. Il ne peut rien pour tes couilles.

Assis dans une chaise sèche adossée au mur, SDK regardait le réduit où il se trouvait. La salle, un petit carré en béton, n'avait d'autre ouverture que la petite entrée qui donnait directement dans un couloir. C'est là que se menaient les interrogatoires musclés. Le jeune homme avait utilisé la même méthode quand il signait

sous les ordres. Maintenant, c'était lui qui allait en subir les délices sulfureux. On l'y avait emmené juste après l'épisode de la zone de l'ASECNA. Car de l'avoir surpris en flagrant délit de compagnonnage avec le plus recherché des Libanais de la ville avait déjà fait de lui un condamné sans jugement. Le commissaire Santos en était tellement gêné qu'il s'était gardé d'intervenir, demandant à l'inspecteur de s'en occuper. Lui-même, avec quelques hommes déployés sur place, là-bas, dans la zone aéroportuaire, se chargerait de traquer le fugitif.

– On reprend tout depuis le début, décida à nouveau Kakanakou. Comment as-tu rencontré Smaïn ? Que faisait-il dans ta voiture ? Où alliez-vous ?

SDK avait les yeux fixés sur le policier, sur la petite tige métallique qui débordait de sa poche inférieure. En effet, une clé pointait un bout lumineux sur le bleu marine de sa saharienne. C'était, en fait, la clé des menottes qui lui emprisonnaient les mains. Samuel regardait le métal comme si ce seul fait suffirait à l'arracher de la poche de son interlocuteur.

– Tu me réponds quand je te parle, lui objecta le policier.

– Frappe-moi si le cœur t'en dit. Je ne veux pas répéter ce que je t'ai déjà dit mille fois.

– Ça ne m'impressionne pas si tu continues de jouer aux cadavres muets. Mais moi je sais faire parler les cadavres, surtout ceux qui m'offrent la preuve de leur insolence !

Une sonnerie, au même moment, givra l'air. SDK sursauta. Il reconnut la musique de son téléphone portable. Mais il ne l'avait plus sur lui. L'inspecteur le lui avait subtilisé et l'avait déposé sur la table, devant lui. C'est lui d'ailleurs qui allongea sa main, s'en saisit et le porta à l'oreille.

– Allô ?

À l'autre bout, une voix de femme :

– Allô, monsieur Dossou ? C'est Rockya. Vous vous souvenez de moi ?

– Rockya ? Euh, oui, répondit l'inspecteur en se déguisant la voix.

– Il faut absolument qu'on se voie.

– Bien sûr que oui et…

SDK ne lui donna pas le temps de finir sa réponse. De son siège, il bondit sur lui. Le policier, surpris, se plia aussitôt en deux. Le portable lui échappa au même moment où la clé des menottes glissa de sa poche. SDK réussit à lui plaquer la tête au sol en emprisonnant sa gorge à l'aide de ses menottes. Le policier se débattit, tenta de rouler sur le flanc, mais le jeune homme lui administra un nouveau coup de boule, cette fois-ci sur la tempe. Puis, avec ses genoux, il lui immobilisa les deux bras. L'inspecteur devint mou, lâcha tout et s'immobilisa. Le coup sur la tempe lui avait fait perdre connaissance.

L'homme de l'agence Tolérance Zéro souffla. La sueur lui tombait du front, trempant ses lèvres comme une feuille mouillée. Hardiment, il se leva, prit la clé avec les dents et toujours avec les dents, la plaça dans la serrure. Un clic ; et la pression, autour de ses poignées, retomba. Les menottes s'ouvrirent. Libre.

Il se remit debout, récupéra son portable et subtilisa l'arme de l'inspecteur, un pistolet Magnum puis sortit de la pièce.

Il y avait un couloir qui jouxtait le carré de béton. Un peu plus loin, la salle des pas perdus, qui donnait sur la cour intérieure. Personne n'était là. Personne pour pouvoir l'inquiéter. Seuls deux gardes se trouvaient à la

guérite du portail. Mais ils étaient loin d'imaginer ce qui s'était passé. SDK s'éloigna d'un pas serein et retrouva la rue.

Le boulevard des Armées était éclaboussé par l'orgie de lumières que déversaient de puissants lampadaires. Sur la chaussée, peu de circulation. La fraîcheur de la nuit invitait plus au sommeil qu'à une promenade vespérale. L'homme de l'agence Tolérance Zéro reprit son portable, rechercha le numéro qui l'avait appelé. Il se dit que Rockya devrait être en mauvaise posture pour avoir voulu le contacter de façon si urgente. Il héla un *zem* et s'en fut.

20

Aussi loin que va le jet d'urine,
il finit toujours sa course entre les jambes

LE TRAIN roulait comme un escargo entêté. En agglomération, sa vitesse se divise généralement par deux, voire par trois. En tout cas, pas plus de vingt à l'heure.

Son bruit était toujours pareil. Le même hurlement, la même chaloupe, les mêmes claquements, la même cadence imprimée par l'état des rails et la déglingue des roues. Il avait déjà traversé le deuxième passage à niveau de Fidjrossè et côtoyait l'épine dorsale du quartier Agla vers Godomey-Gare.

Smaïn n'avait pas pu fermer l'œil. Impossible de se concentrer pour arracher au train quelques minutes de sommeil. Il se laissa choir sur un des sacs de charbon. Tout ce qui lui importait, c'était de s'éloigner, loin des policiers, loin de la ville pour descendre à Pahou, la dernière escale avant la montée vers le grand Nord. Pahou : pour espérer gagner le Togo voisin.

Il offrit ses narines à l'air comme pour boire tout l'oxygène du wagon, mais l'air ici avait une odeur

particulière, celle d'une herbe bien familière à son nez. Du chanvre indien. Une drogue cultivée dans le Sud du pays et qui faisait recette chez les jeunes de Zongo, l'un des quartiers miteux de Cotonou. Du chanvre indien ici ? Fallait-il s'en inquiéter ?

La mallette était toujours près de lui. Il l'avait récupérée et l'avait placée sous l'un des sacs de charbon, derrière lui. Quelle prière réciter ou quel dieu invoquer pour qu'il aille jusqu'au bout ?

Tout à coup, il se dressa sur son séant. Le sentiment d'une présence humaine, dans le wagon, le traversa. Il roula ses yeux partout, dans le noir, mais aucune lueur pour fixer quoi que ce soit. Et pourtant, l'odeur du chanvre indien était tenace, le prenant cette fois-ci de manière violente à la gorge.

Surgit alors un homme de la nappe obscure du fond. Un adulte. À moins qu'il ne s'agisse d'un jeune. Smaïn n'eut pas le temps de l'identifier. Sa tête résonna aussitôt d'un coup sec. Il tomba sur le dos, sur le tapis de sac de charbon. En s'effondrant, ses yeux furent éclaboussés par la vision d'une silhouette longiligne. L'agresseur était pointu comme une tige métallique, les cheveux nattés sur une tête oblongue, lui-même drapé dans une djellaba. Un clandestin. Comme on en trouve dans la plupart des trains de l'Afrique.

Dans sa main, un coutelas à la lame longue et vicieuse, prête à plonger là où ça fait mal. Il alluma son briquet, illuminant d'un trait le visage de l'Arabe.

– Bon Dieu : qu'est-ce qu'un *batouré** comme toi vient faire dans wagon pourri-pourri comme ça ? lui jeta-t-il, surpris.

– Et toi, qu'est-ce que tu fous là ? lui renvoya Smaïn.

– Ça se voit non ? Moi, clandestin et j'ai pas moyen payer place jusqu'à Parakou. Et toi ?

– Même chose.

– Me prends pas pour caca de chien, *batouré*. Tu sens argent jusqu'à…; t'es habillé grand quelqu'un, t'es chaussé patron-patron. Alors, quand je te pose question, faut pas répondre malin. Qu'est-ce que tu fous là, je dis ?

Smaïn expira. Il voulut se lever, mais le jeune homme appuya son pied droit sur sa poitrine. Un grand pied chaussé *antigoudron** des chaussures maison, ressemelées avec des lattes de pneu.

– J'ai demandé à *batouré* de me répondre, pas debout.

– C'était pour te montrer quelque chose, fit le manchot.

– Quoi ?

– Les raisons pour lesquelles je suis dans ce trou.

– Je content seulement parole, *batouré*.

– OK. T'as vu ce qui est sous le sac de charbon à droite ?

– Quoi donc ?

– Cette valisette-là !

Les yeux du jeune homme plongèrent aussitôt au sol. La valisette montrait un quart de sa surface sous le sac de charbon.

– Oui, j'ai vu. Y a quoi dedans ?

– Du fric. Plein du fric.

– Vrai vrai ?

– Tu peux vérifier si le cœur t'en dit.

– Pourquoi toi choisi clando pour voyager ? Ton l'argent-là, c'est problème non ?

– Tu veux me juger ?

– Moi vouloir savoir.

Le train venait de traverser Agla et était aux portes de Godomey. Les lumières qui dentelaient les abords de la chaussée éclaboussaient de temps à autre l'intérieur du wagon. Smaïn se rendit compte que son interlocuteur était plutôt ivre de chanvre indien avec des yeux vitreux qui jetaient comme des étincelles rouges tout autour de lui. Il tenait toujours dans sa main gauche son briquet qui continuait de flamber.

– Donc valise-là, plein l'argent ? insista-t-il.

– Puisque je te le dis.

– Combien ?

– Des millions.

– Moi vouloir *sèlement* moitié et te ficher la paix.

– Laisse-moi me lever alors.

– Non. Toi rester couché toujours. Ne pas malin avec moi.

La valisette était sous le sac. Il se baissa, tendit la main et la tira de dessous. Mais il n'eut pas le loisir de l'ouvrir. Smaïn sortit son arme et, à l'aide de sa crosse, lui balança un pavé sur la tête. Le coup avait le cinglant d'une roche. Le clandestin s'écrasa les lèvres contre le plancher. Il voulut, à l'instinct, s'appuyer sur l'un des sacs de charbon pour se lever, mais l'Arabe lui expédia deux savates dans le ventre. Projeté vers l'ouverture du wagon, il glissa de l'escalier, la main droite miraculeusement accrochée à la margelle du train. Son corps, lui, resta en suspens, se balançant de gauche à droite, au gré du vent provoqué par la vitesse du train.

De chaque côté des rails défilaient des chiendents et des cactus. Le clandestin sentit son pantalon, ses pieds nus malmenés par les ronces. Obligé de tenir fermement la margelle du wagon pour ne pas céder, il tenta de remonter. Mais la force lui manquait et ses jambes,

fatiguées de flotter dans l'air, commençaient à fléchir. Smaïn s'approcha et visa ses doigts.

– Pitié, fit le jeune homme. Faut pas me balancer, *batouré*, non !

– Si, mon gars, si. J'ai trop de problèmes pour me coltiner encore des calamités de ton genre.

– Fais pas, *batouré*.

– Va chier !

Un coup de talon et les mains du jeune homme lâchèrent prise ; ses pieds dépliés balancèrent un moment à droite, à gauche, puis se retrouvèrent sous les roues du train. Un cri horrible explosa dans la nuit. Smaïn jeta un œil au loin pour voir le dégât. Malgré la noirceur de la nuit, il crut apercevoir une masse informe dans les rails. Un hoquet le secoua, lui-même tituba en arrière et laissa tomber sur le matelas de sacs de charbon.

Se reposer maintenant. Se laisser enfin gagner par le calme. Écouter son cœur. Écouter le silence en attendant la prochaine zone de turbulence.

***

Rockya se pencha sur son amie Sylvana. Celle-ci, restée immobile sur la moquette, avait les paupières closes, des cernes en boucles autour de ses yeux. Naïra Face avança la main pour la secouer, puis colla ses oreilles contre sa poitrine. Pas morte donc, la Tigresse, mais seulement évanouie.

Rockya récupéra le sac, y enfouit quelques billets qui avaient servi au test, retira la fermeture et jeta le tout dans un coin.

Une cigarette maintenant. Une petite cigarette pour apaiser ses nerfs, leur imprimer l'apaisement nécessaire à la renégociation, la réconciliation des deux parties si antagonistes de son être. Elle fouilla son sac à main, en trouva une mentholée et l'alluma. L'odeur âcre et pimentée qu'elle affectionnait tant lui caressa le palais. Fermer les yeux maintenant. Intégrer la jouissance longtemps manquée. Elle en a besoin maintenant que le masque de son amie est tombé, maintenant que la vénale a choisi le camp de ses ennemis.

Elle grilla encore trois autres cigarettes. Aussi rapidement que le rythme de son cœur. Le paquet des mentholées était maintenant vide. Et le calme recherché ne vint pas. D'ailleurs, c'était inutile, son portable grésilla, lui rappelant la précarité de sa situation. Un appel.

– Monsieur Dossou ? s'écria-t-elle. Je vous appelle depuis mille ans. Il faut que je vous voie. La situation s'est gâtée.

– Comment ?

– Pourriez-vous venir à la maison ?

– Où habitez-vous ?

– Cocotomey face rails.

– C'est vague.

– Le point de repère, c'est la clinique Les Merveilles de Dieu. Tu entres dans le *von** après les rails, quatrième maison à droite. Devant, il y a un lampadaire.

– Portail ?

– Bleu.

– Je suis là dans quinze minutes.

Elle se leva. Il lui fallait au plus vite rendre inutile la Sylvana, la mettre hors d'état de nuire, en lui attachant

le poignet. La jungle n'est pas une affaire de midinettes, ni de sentimentalisme. Il faut savoir rendre griffe pour griffe, morsure pour morsure. Autrement, on risque d'y laisser plus que ses ovaires.

Rockya se rendit à la cuisine à la recherche d'une corde. Elle plongea la main dans la fouille-merde sous le levier et trouva du fil synthétique qui lui avait servi de séchoir dans un passé récent. Par deux fois, elle éprouva l'objet pour en vérifier l'état, savoir s'il était encore solide pour ficeler un buffle. Satisfaite, elle revint dans le séjour.

Ici, Sylvana s'était déjà réveillée, mais s'était gardée de se lever, attendant le moment le plus indiqué pour retourner la situation en sa faveur. Immobile, les yeux clos, elle vit son ex-amie venir vers elle, s'agenouiller et apprêter la corde pour la saucissonner. C'est là qu'elle se leva, jaillit du sol et se jeta sur Rockya.

Naïra Face, qui ne s'attendait nullement à cette réaction, n'eut même pas le temps d'esquiver la charge. Elle sentit les mains de Sylvana monter vers ses épaules, puis vers sa gorge. Des mains chaudes, haineuses, qui entourèrent son cou et se mirent à le serrer.

L'autre sentit des douleurs sourdre de partout. Elle sentit un début d'essoufflement et tenta de se dégager. Dans l'entrain, ses griffes s'enfoncèrent dans les côtes de son ennemie déclarée. Sylvana lâcha prise, alla heurter le mur et revint comme relancée par un ressort métallique.

L'appartement baignait toujours dans une lumière orgiaque provoquée par le néon à réglette chinoise. Lumière trop forte, trop blanche. Qui parut emprunter les traits d'un ennemi farouche au même titre que la

locataire des lieux. Mais Sylvana avait bien récupéré et se sentait la force de riposter. Par exemple, mordre.

Mordre. Oui, enfoncer toute sa denture dans la chair de la maudite comme cela se fait parfois dans les bagarres de caniveaux. Même chez les chéries de luxe, les morsures comptent parfois pour des arguments de destruction massive.

La Tigresse visa sa poitrine. Déjà qu'elle les avait minuscules, ses seins, des mandarines, peut-être même des citrons, tant sa poitrine paraissait plate comme un terrain de football. Lui mordre un sein équivaudrait à lui détériorer un instrument de travail. Ce serait comme couper la jambe gauche de Maradona au temps de ses années de gloire.

Sylvana jeta alors toute sa force sur Naïra Face. Ses mains atterrirent sur ses épaules, et ses dents, habillées de rage, ajustèrent le sein visé. Elle la mordit. Comme une fauvette à l'affût, elle la mordit.

Rockya hurla le tonnerre. Sa voix éclata, rugit à faire trembler l'appartement. Tétanisée, la Tigresse recula. Ses yeux coururent dans toute la pièce à la recherche du sac de billets.

21

Il faut pouvoir vivre assez longtemps pour voir tout et le contraire de tout

APRÈS Godomey, Cocotomey, l'autre ville périphérique de Cotonou, toujours vers l'ouest, en continu sur la trajectoire du chemin de fer. Le train roulait encore plus vite maintenant que les deux parallèles de fer s'enfonçaient dans la brousse, dans le vert humide gorgé de pluie et de silence.

Smaïn sentait de plus en plus la douleur dans les muscles. Un filet de sang s'était écoulé le long du bras droit et avait mouillé toute la manche de sa chemise. À l'aide de ses incisives, il déchira un pan de son habit, en fit un bandeau et l'enroula autour de sa blessure. La douleur ne faiblit pas pour autant. Au contraire, il eut l'impression qu'elle s'était multipliée par deux. Le seul bras qui lui restait allait-il à son tour faire défection ? Allait-il tenir jusqu'à destination ?

Le vertige sembla roder autour de ses yeux. Il sentait maintenant une impression de brume et de vapeur voiler son regard et l'empêcher de saisir le contour des êtres et des choses. Non, Seigneur, reporter cette envie de

somnolence subite. Non, pas maintenant. Plus tard, Dieu des pauvres !

Il se leva, fit un pas vers la porte et passa la tête au travers. Pour que le vent puisse souffler là-dessus. Pour que ses caresses puissent lui fouetter le visage. Quelques maisons défilaient encore sous ses yeux, alternant avec des espaces broussailleux et marécageux. De timides ampoules, accrochées à de vieux lampadaires, révélaient des constructions en cours en même temps que quelques carcasses de voitures stationnées dans les ruelles.

Smaïn se cramponna à ses instincts, soudain ébranlé par une curieuse vision. Il venait d'apercevoir l'enseigne lumineuse d'une clinique. Ses paupières battirent comme des ailes de papillon. « Les Merveilles de Dieu », qu'il lut. Une envie, une seule, domina ses doutes : se faire soigner, annuler cette douleur dont la charge brûlante devenait insupportable.

Mais après, comment faire ? Et si son signalement avait été répandu sur les antennes des radios et sur les écrans des chaînes de télévision ? Mourir bêtement alors qu'il avait la possibilité de sauver sa peau ?

Prendre une décision. Se dire qu'il ne faut jamais s'interdire d'oser tant qu'on a une chance sur dix de réussir. Ne jamais se donner les occasions de regretter. Prendre une décision au plus vite.

Péniblement, il empoigna l'anse de sa mallette, attendit de voir une terre un peu plus ferme et sauta. Les pieds en avant, il atterrit à l'oblique comme dans un saut de parachute, puis se recueillit sur ses fesses. Saut réussi. Le train, derrière lui, s'éloigna avec son énorme vacarme et son sifflement aigu qui se perdirent dans le souffle de la nuit.

Debout maintenant. Pieds libres sur la terre des hommes. Corps libre sur le chemin de l'espoir.

Marcher.

Autour, le monde paraissait vaciller. Les choses et les êtres n'avaient maintenant qu'allure informe et l'obscurité, au-delà des limites de l'éclairage public, mangeait tous les espaces, même jusque dans son cœur.

Le terrain vague qui était devant lui était hérissé d'herbes et de cactus. Une odeur d'excréments et d'urine, mêlée à de la terre mouillée, lui agressa les narines. Ici, les gens – habitude acquise depuis la naissance du soleil – ne se gênaient nullement pour se délester dans la nature. Surtout la nuit. Pour que, tôt le matin, les porcs du quartier viennent vidanger l affaires.

Smaïn enjamba un monticule de caillasses, contourn un gros bosquet et compta cent pas environ à l'inverse la trajectoire des rails; ses yeux se levèrent et perçurent l'enseigne de la clinique.

Se dépêcher. Aller aussi vite que l'urgence le réclamait. Mais la mallette pesait sur sa blessure, en accentuait davantage la douleur. Il la déposa sur le sol, enleva sa ceinture et la passa à travers l'anse de la valisette. Laquelle se retrouva pendue à son flanc gauche. Main libre maintenant. Ou plutôt, bras libre.

La ruelle paraissait silencieuse. La clinique, elle, se situait à gauche, à vingt mètres, avec, à la devanture, deux gros étangs – des espèces de baignoires pour hippopotames – qui souhaitaient bonne arrivée à tout venant. Aucune âme ne semblait errer dans le voisinage. Seules quelques silhouettes d'arbres, gros et massifs, se dressaient sur ce qui tenait lieu de trottoir.

Le manchot tâta sa poche: des billets de banque y dormaient tranquillement. Il devra s'en servir pour son pansement et les soins d'urgence.

Il s'approcha, sollicita son sens de l'équilibre pour côtoyer le trottoir et parvenir à la clinique. Le portail de la maison paraissait fermé. L'Arabe se hissa sur la pointe des pieds, étira son cou et jeta un œil par-dessus le mur de clôture. Mises à part les lumières du portail et celles de l'enseigne, aucune ampoule n'éclairait l'établissement. Il appuya alors sur la sonnerie incrustée dans le mur. Il renouvela l'appel deux fois, autant de fois que sa nervosité le lui recommandât, mais personne ne répondit.

La clinique n'était pas en activité. Inutile d'insister. Il se demandait d'ores et déjà ce qu'il allait en résulter, ce qu'il fallait qu'il fasse pour rompre la douleur qui pesait dans son bras. Il s'interrogeait sur tout quand, soudain, il perçut un mouvement de pas précipités. Le portail s'ouvrit et un homme au souffle court, aux narines criblées de poils blancs, pointa la tête. C'était le gardien.

– Oui ?

– Euh..., balbutia Smaïn, suis venu prendre des soins.

– Désolé, la clinique est fermée, répondit l'homme.

– Fermée ?

– Fermée. On a arrêté de travailler depuis un mois. Le proprio est mort, *gbassé**.

Smaïn s'attendait à ce qu'on lui réponde que le service de nuit n'était pas fonctionnel. Pas que la clinique avait cessé ses activités, pas qu'on lui coupe tout espoir d'être délivré de la douleur qui lui étreignait la chair. Le gardien de la clinique voulut rabattre le portail, mais le manchot anticipa en calant son pied dans l'entrebâillure.

– Tu peux m'indiquer un endroit où je pourrai me faire soigner ? demanda-t-il.

– Vous avez besoin de quoi ?

– J'ai une vilaine blessure. Regarde !

Il lui montra le bras ensanglanté. L'homme le regarda avec l'expression de quelqu'un qui découvre un monstre devant lui :

– Qui êtes-vous ? sursauta-t-il. Un… mort vivant ou un vodun ?

– Rien de tout ça, rassura Smaïn. Un homme comme toi.

– Non, tu es un *lissa**. Mon *bokonon* m'a prédit la rencontre avec un *lissa* si je ne vais pas au village offrir des sacrifices.

– Je ne suis pas un *lissa*. Je suis Smaïn et je veux me faire soigner.

– Pitié, vodun *lissa* ! J'ai deux femmes et treize enfants. Je ne vais plus voler les médicaments de la clinique. Je me suis promis d'abandonner cette pratique. Je jure sur les reins de ma douce Doulcina que tous les gris-gris que…

– Tu vas la fermer, ta gueule puante ? fit l'Arabe en sortant son arme. Je ne suis pas vodun *lissa* ou quoi que ce soit. J'ai dit que j'ai besoin de me faire soigner.

Il le poussa à l'intérieur de la maison, le canon pointé sur son nez. Le gardien recula, souffla comme une parturiente en travail et découvrit ses dents pourries.

– Je ne veux pas mourir, vodun *lissa*. Pitié. Regarde mes cheveux, regarde tous les poils blancs que j'ai dans le nez.

– Tu vas te taire ?

L'Arabe lui planta le canon de son arme dans la bouche pour l'obliger à la fermer. Il sentit, de ses narines,

la chaleur de son souffle fouetté par une odeur de noix de cola.

– Je te répète que je ne suis pas *lissa*, insista-t-il. Que je ne suis pas venu t'emmerder. Je veux tout simplement être soigné. Tu me suis ?

L'homme agita la tête en signe de réponse. Le manchot dégagea le tuyau de son arme de sa bouche.

– J'ai... j'ai compris, vodun *lissa*, remercia-t-il. Je suis gardien, mais je sais aussi soigner les gens. Il y a encore du matériel de pansement.

– Voilà qui est bien dit.

– Les bobos, ça me connaît.

– Attention si tu me roulais dans la boue.

– Mon Dieu ! Qui peut tromper un vodun *lissa ?*

L'homme voulut l'entraîner vers l'intérieur du bâtiment lorsque, brusquement, des voix de femmes éclatèrent au lointain. Cela venait, semblait-il, de la ruelle. Smaïn sursauta. Il ne savait pourquoi, mais il fut tenté de regarder par-dessus le mur.

Les clôtures, dans la ruelle, affichaient la même couleur ciment. En oblique, il y avait une maison ocre avec un portail bleu qui tranchait sur le gris uniforme du quartier. Les éclats de voix provenaient de là.

L'Arabe vit le portail s'ouvrir sur une jeune femme qui se précipita dans la rue. Un frisson, comme la lame d'un poignard, lui traversa la chair. Cette silhouette, cette robe rouge, ces jambes d'échassier portées par cette fougue d'amazone. Sylvana ? La Tigresse ? Ou illusions ?

Des clips violents, comme un film en noir et blanc, ondulèrent aussitôt dans sa mémoire. Il se souvint brusquement de la scène du jardin du Conseil de l'entente, à côté du centre culturel américain. Il se

souvint de l'échange. Il se souvint de ce qui s'en était ensuivi.

Smaïn oublia la douleur qui lui aspirait le bras, sortit sa tête dans l'entrebâillement du portail pour voir, à sa guise, ce qui se passait. Le gardien de la clinique lui souffla :

– Faut pas t'inquiéter, vodun *lissa*, c'est une banque poilue.

– Comment ?

– C'est une caisse à sous où l'on met de l'argent sans rien en retirer.

– Tu veux parler de quoi ?

– Cette femme est une pute en or. Elle ne traite qu'avec de gros portefeuilles. Comme son amie qui habite là d'ailleurs.

Le manchot fit à peine attention à la remarque du gardien. Caché dans l'embrasure du portail, il vit la jeune femme traverser la rue et se précipiter vers un véhicule stationné plus loin, de l'autre côté. Il reconnut aussitôt la voiture Toyota sport rouge de Sylvana. Il ne l'avait pas vue en arrivant, dissimulée en partie qu'elle était dans l'obscurité.

L'homme d'affaires aurait bien voulu se montrer à elle, l'apostropher pour lui régler ses comptes. C'était bien elle, la cause de son infortune ; elle, la vermine qui avait jeté la police à ses trousses, mais l'Arabe sentait qu'elle était aux abois et qu'elle tentait d'échapper à une menace.

Car, la seconde – Rockya – n'avait pas fini d'en découdre avec elle. Mordue au sein gauche, elle avait éclaté un hurlement sauvage sur le toit du quartier. Le temps qu'elle accuse le coup, qu'elle mesure la gravité de

sa blessure, la Tigresse s'était déjà emparée du sac de billets et s'était précipitée au dehors.

La Toyota avait l'air de trembler de peur, comme si l'inquiétude de sa patronne l'avait gagnée aussi. Sylvana engagea une grande foulée pour l'atteindre. Fébrile, elle sortit sa clé et l'introduisit dans la portière avant. Mais ses gestes étaient si décousus que la clé lui échappa et tomba dans le sable.

Non, elle ne céda pas à la panique ; elle ferma les yeux, écouta, le temps d'une seconde, son intérieur qui lui réclamait un brin de tranquillité puis, prestement, se baissa. La clé était sous le véhicule, elle remua le sable et la récupéra. Mais déjà, de l'autre côté de la rue, était apparue Rockya.

Naïra Face paraissait aussi complètement décomposée. D'un teint rouge virant sur du jaune avec des nuances de vert griffé de gris, la jeune femme avait un masque de mutant avec des yeux hors paupières, des lèvres empourprées, des pommettes brunes. Elle puait la haine et la colère, dix kilos d'envie de tuer dans les yeux.

À son tour, elle se jeta sur ses talons.

Smaïn ne la connaissait pas. Jamais auparavant, il n'avait entendu parler d'elle. Mais il sentait que les deux femmes n'étaient nullement à la fête, que quelque chose les opposait et que ce quelque chose ne pouvait être que ce sac, ou du moins, son contenu.

Le gardien de la clinique fut surpris de l'intérêt subit que son visiteur manifestait à l'endroit des deux femmes. L'occasion de se débarrasser de lui. Ou de l'envoyer en enfer.

Le portail était entrouvert. Le manchot était au seuil, un pied dedans, un pied dehors. Le gardien ajusta sa

colonne vertébrale. Des deux mains, il le poussa dans le dos et ferma le portail à double tour. Le geste fut si fort et si bien appuyé que l'Arabe se retrouva éjecté de la clinique, au milieu du premier étang, debout, dans la baignoire d'hippopotames qui était devant le portail.

– Je regrette vodun *lissa*, lui lança-t-il, mais faut que tu ailles te faire soigner en enfer.

22

Celui qui se baisse pour regarder le postérieur
de son voisin ne sait pas qu'il expose le sien
à tout le monde

LE VENT commença à souffler. Des rafales venues d'où on ne sait se mirent à affoler les toits des maisons, le sommet des arbres, le col des herbes. La pluie qu'on croyait finie semblait se remettre en selle pour une énième trombe.

Sylvana avait réussi à ouvrir enfin la portière du véhicule. D'un geste précis, elle jeta à bord le sac, sur le siège de devant, puis plongea sur le volant. Un long râle et la Toyota répondit au premier appel.

La ruelle n'était éclairée que de manière parcimonieuse. Le seul réverbère qui l'arrachait des griffes de l'obscurité, n'étendait son spectre que sur un petit périmètre.

Rockya parvint à la hauteur de la voiture, ouvrit la portière avant et, d'un seul allant, agrippa la conductrice par le bras. Mais l'autre la repoussa du coude. Naïra Face glissa sur le versant d'un trou. Ses pieds tentèrent de la ramener en arrière, mais désaxée, elle s'effondra dans l'étang, corps et biens.

Mais il y aurait plus pour la décourager. La jeune femme se leva aussitôt, prit appui sur son pied gauche, l'enfonça dans la pente pour tenter de se hisser à la surface. Impossible: la terre était trop molle, trop glissante pour lui obéir.

Alors, elle patina, retomba à nouveau dans le trou. L'eau, cette fois-ci, lui arriva à la hanche. Une eau boueuse, lourde et presque visqueuse, retenant prisonniers ses pieds. Se sentant alors impuissante, elle regarda le ciel, mit les mains autour de la bouche et cria. Des espèces de sons rauques, comme filtrés par un entonnoir, s'élevèrent de sa gorge.

– Voleuse ! Assassin ! Voleuse ! Arrêtez-la !

La Tigresse entendit le cri, mais ne s'en émut guère. D'ailleurs, contre toute attente, cela lui arracha un rire, un gros rire, un rire de festin, celui qui vous retourne les entrailles à l'occasion d'une buverie, celui qui vous rend inconscient pendant quelques secondes. Des secondes au cours desquelles Sylvana oublia qu'elle était au volant; que devant elle, sur la chaussée déglinguée, il y avait mille obstacles: les trous, l'eau, l'étang... Mais quand ses sens reprirent le dessus, il était déjà trop tard. L'Arabe était sur sa trajectoire.

Car Smaïn n'avait pas bougé de l'endroit où le gardien de la clinique l'avait poussé. Debout au milieu de la ruelle, spectateur, malgré lui, du combat des deux femmes, il voyait la Toyota décrire des zigzags sur la chaussée et foncer droit sur lui.

La Tigresse appuya alors rageusement sur le frein. Geste presque risqué. Emporté dans son élan, le véhicule ramassa l'infortuné fuyard, éventra la nappe herbeuse qui couvrait le terrain vague et alla s'éteindre en bout de course près d'une petite termitière jaune.

Et la nuit parut s'arrêter. Un silence brusque, commun aux instants qui suivent les drames, enveloppa l'espace, figeant les êtres et les choses dans une intemporalité glaciale. Cela dura quinze, vingt secondes. Puis le bruit d'une course précipitée se fit entendre. C'étaient des martellements de pas sur le sol. La vie avait repris ses droits.

Rockya. Elle avait réussi à s'arracher de la mare. Tenace et teigneuse, elle était parvenue à s'extraire de justesse de l'eau boueuse et avait investi les lieux.

Justement, sur le terrain vague, à l'endroit où la voiture s'était arrêtée, aucun bruit ne l'accueillit. Elle pensait surprendre un appel au secours de l'accidentée, un hurlement désespéré, mais rien de ce genre ne lui tomba dans l'ouïe. Seul, le frou-frou des arbres agités par le vent lui parvint. Peut-être que la Tigresse avait été horriblement déglinguée, peut-être aussi qu'elle était morte, éparpillée en morceaux.

S'en réjouir ou s'en apitoyer ? Dans la guerre de ghetto à laquelle les deux femmes se livraient, avoir de la mansuétude, éprouver un quelconque attendrissement relevait d'une faiblesse notoire ou d'une coquetterie idiote. Car, que sa rivale soit vivante ou non, amochée ou entière, il lui fallait la mettre hors d'état de nuire et récupérer enfin le sac.

Le sein mordu n'était pas encore décalotté, mais on en voyait les contours rouges à travers sa camisole de toile légère. Naïra Face commença à en sentir les premières douleurs, mais il lui fallait tenir. Elle enjamba les herbes qui s'étalaient devant elle, jeta un œil dans la Toyota accidentée. Les vitres avaient volé en éclats et avaient laissé, tout autour de l'encadrement des fenêtres, des effets de toiles d'araignée.

Elle s'approcha davantage, s'arrêta à côté de la portière avant et tenta de l'ouvrir. C'est là que son menton claqua violemment. Sylvana, à l'affût, balança une savate sur la portière. Rockya reçut le coup en plein visage, pivota sur elle-même, puis, tel un bateau ivre, alla s'écrouler dans l'herbe.

Le vent commença à souffler encore plus fort. Les arbres battaient, du haut de leurs cimes, jusqu'aux racines, créant une musique des plus étranges. La Tigresse sortit de la voiture, enjamba un carré d'herbes et se pencha sur son amie étendue sur le sol. Elle était bien assommée.

Rire. De nouveau, un énorme rire lui souleva la poitrine. Puis, de sa gorge sortit un crachat long, visqueux et enrobé de sang.

Le sang ?

Elle en perçut d'ailleurs le goût sur la langue. Un éclat de verre, un morceau de vitre, s'était planté dans ses sourcils, juste au coin de l'œil droit et avait provoqué la fuite. De l'index et du pouce, elle le retira. Le sang en sortit plus dru.

Même dans cet état, elle se rappela la vision éclair qu'elle avait eue toute à l'heure avant l'embardée. Elle se rappela qu'elle avait vu Smaïn et que sa voiture l'avait cogné de front. Mais si c'en était ainsi, où se trouverait-il ? Se serait-il échappé ? Ou seraient-ce encore ses yeux qui lui auraient menti ? Cette nuit avait été arrosée de toutes sortes d'émotions et tressée de rencontres insolites, que l'apparition d'un fantôme serait presque normale.

Son regard se mit à chercher partout, dans l'herbe, derrière les talus, à gauche, à droite, mais aucune silhouette ne se détacha de l'ombre.

Pause alors. Grande pause des sens, le temps de respirer, de libérer la folle tension qui l'avait animée. Elle en profita pour essuyer, de la main, la coulée de sang qui coulait toujours sur son visage. Mais une étrange intuition lui troubla les sens. Une ombre était apparue dans son dos. Un homme. Ses pas, brutalement, la firent se retourner. Smaïn.

C'était donc lui, le bougre: debout, les vêtements poissés de sable, les cheveux hirsutes, le visage presque poudreux. Il brandissait son pistolet, un Smith & Wesson, regardant la jeune femme sans cligner de l'œil.

Étrange, l'Arabe. Dans sa posture, il ressemblait à un mort échappé de sa tombe. Avec ses habits, il évoquait l'image d'un naufragé. Lentement, il leva le nez e regarda le ciel comme pour le remercier de lui avoi offert cette occasion. Une énergie, insoupçonnable dan ces moments de fatigue totale, vint alors l'irriguer.

Et il avait besoin de cette force maintenant que les minutes s'annonçaient déterminantes pour lui. La respiration courte, le canon de son arme fixé sur la jeune femme, il arborait un sourire cruel.

– Qu'est-ce que... tu... tu fous là ? lui lança Sylvana.

– Devine.

– Tu m'as suivi, c'est ça ? Ou elle t'a appelé, cette garce de Rockya !

– Rockya ? Tu veux parler de cette fille qui te courait après ?

– Elle t'a filé la mèche, hein ?

Smaïn haussa les épaules. La sueur et le sang s'étaient mélangés sur son corps, créant des couleurs, des tâches livides sur le reste de sa chemise.

– Dis-moi ce que tu veux, reprit la Tigresse.

– Ce que je veux ? Je suis venu te tuer.

– Me tuer ?

– Te tuer. Tu as quelque chose contre ? À moins…

Silence. Le terrain vague n'était pas seulement encombré d'herbes sauvages. Il y avait aussi quelques plants de maïs qui dressaient, avec la barbe blonde de leurs épis, leurs silhouettes longilignes, presque accolées les unes aux autres. Le souffle du vent les faisait valser, évoquant des couples entraînés dans une danse intime.

Le manchot s'approcha encore plus de la jeune femme. Il aimait les tirs à bout portant, Smaïn ; ceux qui n'autorisent aucun ratage et expédient sur le coup les gens en enfer. Mais Sylvana ne bougea pas. Elle soutenait la menace sans émoi, sans émettre un geste qui trahisse une déchirure intérieure.

– J'ai deux choses à te proposer, fit l'Arabe.

– Quoi ?

– Je vois que tu as le museau ramolli comme moi. Emmène-nous dans un centre de santé.

– Est-ce que j'ai le choix ?

– Oui. Entre la mort et la vie, le choix est toujours possible.

– Je connais un centre médical pas loin d'ici.

– Où ?

– À moins d'un kilomètre. Ils ont un service de nuit. Quelle est la deuxième proposition ?

– Tu m'emmènes à la frontière togolaise.

– Comment ?

– Je veux que tu me serves de chauffeur pour me conduire jusqu'à…

La suite de la phrase se perdit dans sa gorge. Un bruit de pas secoua l'air dans son dos. Sylvana se retourna et

vit Rockya arriver droit sur elle. La jeune femme avait surgi comme un taureau enragé. La tête la première, elle visa le ventre de la Tigresse. Mais un coup de feu, à la même seconde, éclata. Le manchot avait tiré, comme pris par la panique, comme pris par une envie de marquer son territoire.

Naïra Face fut arrêtée net dans son élan, les yeux plongés sur le tireur. Celui-ci, toujours lucide, ne voulait pas qu'on le distraie de l'action dans laquelle il était engagé. L'urgence lui imposait la nécessité d'aller se faire soigner. Il avait autre chose à faire que s'occuper de la « racaille amazone ».

Mais, l'instant d'après, il fut tenté d'apostropher la jeune femme, il fut tenté de lui demander qui elle était, ce qu'elle cherchait, quel genre de relations elle tricotait avec Sylvana, pourquoi, comment... mais des faisceaux de lumières jaillirent, au même moment, de l'obscurité. Des lumières groupées provenant des lampes torches, de quatre lampes torches, de cinq, de sept et peut-être davantage. Elles balayèrent violemment le noir et se fixèrent sur l'Arabe et les deux femmes.

Surpris, le blessé mit la main en visière, tenta de se protéger. Les deux femmes l'imitèrent tout en se rapprochant de lui, mais les lumières ne s'éteignirent pas pour autant. Elles se firent encore plus vives, détaillant les trois individus, de la tête aux pieds.

C'était des gens du quartier. Des adultes et des jeunes, tenant d'une main leur lampe et agitant de l'autre gourdin ou machette. Pour peu, ils se jetteraient sur eux et les découperaient en morceaux. Exactement comme on le fait dans la ville lorsque des voleurs ou malfaiteurs sont surpris en flagrant délit.

23

C'est goutte à goutte que le vin de palme remplit
la gourde du paysan

LA LUMIÈRE du soleil, masquée par un duvet de nuages, plongea le stade dans une espèce de torpeur ouatée.

Il n'y avait pas de vent. La chaleur, reine des arènes, ne semblait pas concéder aux muscles et aux nerfs déjà fatigués par les quatre-vingt-six minutes de jeu le moindre répit.

Le match semblait déjà joué. Le score, deux buts à zéro en faveur des visiteurs, avait tout l'air d'être définitif. D'ailleurs, le public en était déjà convaincu. La tête basse, les épaules rentrées, certains avaient même commencé à descendre des gradins.

Smaïn se disait qu'il aurait tort de suivre les supporters dans leurs états d'âme. Tort de jouer aux héros battus et abattus par l'enjeu alors que les dernières gouttes du temps n'avaient pas encore été englouties par le chronomètre. Quatre bonnes minutes qu'il restait. Quatre minutes pour réduire la marque, égaliser et prendre de l'avance. Pari aussi difficile que

de se poser au-dessus des nuages. Difficile mais pas impossible.

Certes, pendant tout le match, le numéro dix qu'il était n'avait été que l'ombre de lui-même: échec devant les buts adverses, passes ratées, dribbles mal assurés, mauvais positionnement dans la surface de réparation. Il avait tout tenté et tout raté. Mais il tenait pour certitude cette phrase que sa mère Rheeza lui avait mise dans le creux de l'oreille: « Le désespoir n'existe pas dans la lumière du soleil. »

Le soleil justement. Il réapparut. Les nuages, soufflés et dispersés par le vent, avaient glissé de son œil pour d'autres escapades dans le ciel azuré. Le stade recouvra le plein soleil, lumière crue, nue, brusquement déchargée de toute chaleur irradiante et étouffante.

L'équipe visiteuse se sentait-elle déjà l'élue de Dieu pour s'autoriser de petits risques au goût de provocation ? Provocation mise en relief par des youyous des supporters à la moindre passe des joueurs.

Trop de certitude rend inconscient. Trop d'assurance tue le rêve. Un défenseur, voulant tenter un dribble inopportun, rata son action. La balle lui échappa et atterrit dans les jambes de Smaïn. Le numéro dix s'enfonça alors dans la surface de réparation. Le défenseur imprudent voulut réparer son erreur en le taclant par-derrière. Mal lui en prit. Au lieu de la balle, ce fut son pied droit qu'il faucha. Atteint en plein jarret, Smaïn s'écroula.

Penalty.

Un mince espoir. Peut-être aussi une espèce de baroud d'honneur pour son équipe qui avait été malmenée durant toute la partie.

Smaïn décida lui-même de se faire justice. Il prit son élan, ajusta le gardien et frappa. La balle décrivit un arc avant d'aller se loger dans la lucarne gauche des buts des visiteurs. Le stade chavira : un but à deux.

Plus que trois minutes maintenant. Les vingt-deux acteurs se retrouvèrent à nouveau au centre du terrain. Pour effectuer la remise en jeu. Requinquée par la réduction du score, l'équipe du lycée Samir-Hasseur se mit à croire en sa chance. Les supporters donnèrent de la voix. Ceux qui s'en allaient rebroussèrent aussitôt chemin et se jetèrent sur leurs sièges. Plus assis. Mais debout. Le suspense dans les tripes, le courage dans le cœur, le charivari dans la voix.

De nouveau, le cuir rond vola dans le ciel. Il roula vers le camp du lycée Samir-Hasseur, rebondit dans la surface de réparation et échoua dans les bras du gardien de but. Celui-ci l'envoya loin, très loin pour un de ses partenaires à la pointe de l'attaque. C'était Jean Labaky, l'autre perle de l'équipe. Du front, il accueillit la balle, la coulissa à son coéquipier, Smaïn. Le jeune avant-centre, déjà démarqué, fit mine d'alerter un partenaire avancé sur le flanc droit. Les défenseurs du camp adverse crurent à son intention et anticipèrent en se rabattant sur le même côté. Un boulevard s'ouvrir alors devant lui. Il s'y engouffra. Des vingt-cinq mètres, la balle fusa de son pied gauche comme une boule de feu. Droit dans les filets.

Une grande déflagration de voix agita le stade et étoila le ciel. Le nom de Smaïn, hué pendant la quasi-totalité de la seconde partie, revint hanter la bouche des supporters. Le dieu des stades était bel et bien présent. Il venait de sonner le deuxième but. L'égalisation.

Maintenant, il fallait, avec les prolongations, que la victoire choisisse enfin son camp.

Les prolongations. L'épreuve des nerfs. La fatigue dans tous ses états. Les muscles au bord de l'éclatement.

Cent douzième minute. Un corner venait d'être concédé par les visiteurs. Depuis qu'ils avaient été rattrapés à la marque, la défense en ligne avait été leur stratégie. Un repli en arrière des dix joueurs, avec en pointe un seul attaquant. Un jeu risqué qui les obligea à envoyer la balle en touche dès qu'elle leur parvenait. Le jeu se déroula ainsi, pour l'essentiel, dans leur camp.

Corner donc. La balle, ajustée par John Aboury, un libéro aux yeux de mangeur de carpe, tomba dans les six mètres des visiteurs. Cafouillage monstre devant les buts. La balle vola d'une tête à une autre, typa d'un point à l'autre. Puis, brusquement, échoua sur la cuisse droite de Smaïn. Le numéro dix, porté par la clameur de quinze mille supporters déchaînés, ne se posa pas de question: il imprima une chute glissante au cuir rond qui se posa au bout de sa godasse. Et le tir. Un tracé sous la forêt des pieds. La balle échappa à tous et alla expirer dans les filets.

Smaïn, presque sonné par son propre exploit, se laissa choir sur le gazon, les yeux dans le ciel. Ses partenaires vinrent se jeter sur lui. Le stade rugit. Les ovations déchirèrent le ciel et retombèrent sur Beyrouth comme pour fissurer la terre. Du jamais vu. Par son triplé historique, le petit prodige donnait la victoire à son collège en même temps qu'il faisait de lui l'équipe championne de la ligue scolaire.

Le jeune adolescent regarda vers le couchant. Le soleil, si guerrier au début du match, était devenu plus

conciliant, plus calme avec sa boule de disque rougeoyant qui se liquéfiait progressivement dans les draps flottants de l'horizon. Smaïn pensa à sa mère, à cette phrase qu'elle avait réussi à inscrire en lui: « Le désespoir n'existe pas dans la lumière du soleil. » C'est de là qu'il avait tiré l'énergie de l'espoir, les dernières ressources qui lui inspirèrent ses actions. C'est de cet enseignement que lui vint ce coup de génie. Tant qu'il y a la vie, il est possible de renverser le cours des choses.

***

Sur le terrain vague, il soufflait un vent plutôt âcre, sec, légèrement frais, avec un soupçon de piquant qui faisait penser à l'harmattan. Mais ce n'était pas l'harmattan. C'était un caprice de la nature, encore tributaire des mirages et des fantaisies des aléas climatiques réguliers par ces temps de pollution.

L'Arabe semblait avoir gardé toute sa lucidité. Les vapeurs dans lesquelles sa conscience flottait s'étaient dissipées, animant désormais ses gestes d'une force supplémentaire. C'étaient les images du passé qui avaient provoqué une telle métamorphose. C'était l'épisode des moments glorieux de sa vie qui avaient nourri ses envies. De si loin que lui revenaient les paroles de sa mère, il ressentait comme une renaissance intérieure qui l'enveloppait de tous les sentiments de la transfiguration et de la transcendance.

Malgré l'œil des torches qui pointait sur lui, malgré le murmure des voix qui ronronnaient autour, il était persuadé qu'il avait encore des chances de s'en tirer.

Qu'il allait se faire soigner et que, bientôt, il s'éloignerait du pays. Mais les lumières semblaient le cerner, l'acculer et même le persécuter. Il se tourna vers les deux femmes.

Celles-ci s'étaient levées. D'un mouvement presque concerté, elles s'étaient approchées de lui et même l'avaient rejoint comme pour faire front commun.

– Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Smaïn.

– Nous... nous massacrer, répondit Sylvana.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on leur a fait ?

– Ils nous prennent pour des malfaiteurs !

– Comment ? Vous êtes du quartier, non ?

– Ils ne nous ont jamais aimées, devança Rockya. Et c'est le moment pour eux de nous le faire savoir.

– Il faut leur parler, la Tigresse. Toi dont la gueule est aussi grande qu'un arracheur de dents, parle-leur, dis-leur quelque chose.

– Leur dire quoi ?

– N'importe quoi. Pour les rassurer !

– Mais vas-y, toi. Tu es un *yovo*, un blanc. Ils préféreront ta version plutôt que celle d'une pute.

Smaïn regardait, avec des yeux immenses, le mur des six ombres qui se dressait autour d'eux et qui allait, dans les minutes à venir, s'épaissir avec l'arrivée d'autres personnes. Fallait en finir. Pas par la contrainte, non. Mais par un dialogue franc, mais tressé de libéralités monétaires. Les billets de banque. Ce langage qui avait déjà fait ses preuves, même dans les villages oubliés, devrait être encore efficace. Autrement, la police risquait de venir mettre fin à son aventure.

Il se décala d'un pas, tendit les mains de façon qu'on le voie partout et déposa son arme par terre. Mais on ne

lui permit pas de parler. Une voix rauque et pleine d'autorité le devança.

– Pas un mot, homme. C'est à toi de répondre à nos questions; c'est toi et tes acolytes qui êtes venus violer notre intimité.

Celui qui parlait ainsi était une personne âgée. Petit. Crâne nu. Le nez chaussé de lunettes, un petit bouc de barbichette blanche, grand pagne autour des reins. À ses côtés, deux autres vieillards tout aussi courbés et barbus.

– Je suis le chef quartier, fit-il. J'aurai pu demander à mes gars de vous crucifier. Parce qu'on en a assez que les voyous viennent pourrir le coin par ici. Mais ne croyez pas que vous en êtes déjà sortis. Non, bien au contraire. La différence, c'est qu'on va d'abord vous entendre avant de vous tuer si vous le méritez. Dites qui vous êtes, ce que vous venez faire ici.

Smaïn sourit. Sa face rouge parut s'irriguer de couleur encore plus écarlate. Des perles de sang avaient tâché tous ses vêtements et son handicap – l'absence de son bras – se révéla dans toute sa cruauté.

– Je ne vais rien vous cacher, vieux, fit-il. Je suis avec mes deux femmes qui se massacrent à cause de moi. Je reconnais que j'ai mal fait, mais ça va se régler. Faut les comprendre: ces chiennes sont vraiment chiantes ! Nous devrions partir, parce que la bagarre a occasionné des blessures. Regardez-moi comment ils m'ont foutu. Mais avant d'aller me faire soigner, je dois réparer un peu les désagréments que cette situation a dû vous créer. De vénérables personnes comme vous ont besoin de sommeil confortable, hein. Et ne pas être dérangées.

Il sortit de sa poche une liasse de billets et la leur tendit. Un silence accueillit sa proposition. Le vieil homme soupira.

– Si tu gardais cet argent pour t'acheter un peu de jugeote, lança-t-il, je crois que tu mentirais moins et tu ne nous prendrais pas pour des demeurés. Regarde-toi. Tu es affreusement blessé, une de tes femmes a le groin bien ébréché et puis toi-même, tu as une arme. Si la vérité a du mal à sortir de ta bouche, je serai bien forcé de te l'arracher. Les jeunes du quartier sont avec moi. Ils ont une expérience dans le tabassage et le charcutage.

L'homme d'affaires ne s'attendait pas à cette réponse. Il pensait que les billets allaient changer le cours des choses. Le vieil homme, lui, était persuadé qu'il s'agissait d'autre chose que d'une histoire bassement fessière.

D'ailleurs, de minute en minute, le mur d'ombres s'étoffait. Des gens, hommes, femmes – et même enfants – sortaient discrètement de leurs maisons pour venir agrandir le nombre des veilleurs. Bientôt, un cercle se forma autour d'eux et ils avaient l'impression, la détestable impression, d'être des bêtes indésirables tombées dans une arène.

Le manchot avait l'air fin. Les billets étaient restés dans ses mains. Énormes. Comme un objet inutile et encombrant. Lentement, ses yeux firent le tour des visages présents. Il se dit alors qu'il avait encore une chance de s'en sortir. Qu'il devrait la jouer à fond. Quitte à provoquer de nouveau la coulée de sang. Ou même la mort.

Hardiment, il remit les billets dans sa poche, se baissa et, de nouveau, se saisit de son pistolet. L'arme était loin

de lui avoir rendu grandement service. Et puis, il lui restait encore des balles. À supposer qu'il en dépense une par homme tué, à combien de cadavres s'arrêtera-t-il ? Trois, quatre, cinq ?

Soudain, une voix, venue de derrière, éclata dans la nuit :

– Ne les tuez pas ! Ne touchez à aucun de leurs cheveux ! Ils... vont se rendre.

24

Il n'y a que le ciel qui voit le dos de l'épervier

DANS la brume qui commençait à encotonner la nuit, SDK était apparu et avançait, le pas tremblant, les gestes hésitants. Certes, il n'avait rien qui soit menaçant, mais sa voix avait une teinte outrée, un rien autoritaire.

– Vous avez bien fait de les arrêter, reprit-il, la police va bientôt les cueillir !

Les gens, soudain, tournèrent leurs regards ébahis vers lui. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait et attendaient de voir à quoi ressemblait ce nouveau venu qui montrait tant d'allant. L'homme de l'agence Tolérance Zéro sortit de l'ombre. Ou plutôt, les lampes torches, de leurs faisceaux blanchâtres, le rudoyèrent et l'inondèrent de la tête aux pieds.

– Ne les touchez pas, leur lança-t-il à nouveau, si quelqu'un les frappe, le coupable sera puni.

– Qui es-tu, toi ? lui fit quelqu'un dans la foule.

SDK ne s'attendait pas à cette question. Il écarquilla les yeux de surprise, fouilla sa poche pour sortir sa carte de détective privé. Mais aucun papier ne lui effleura les

doigts. Il chercha dans son pantalon, à l'arrière comme au devant. Du vide !

Trois ans plus tôt, cette réaction ne lui aurait même pas coûté un morceau de sucre. Même en civil, il lui aurait suffi de brandir sa carte professionnelle ou d'appeler ses collègues pour éviter un tel embarras. Avec l'uniforme, les gens se seraient tout simplement écartés et l'auraient même assisté pour emmener le suspect au poste. Aujourd'hui, ce scénario n'était plus plausible. Il n'était plus policier. Nu, et soudain vulnérable.

– Je... suis détective, lâcha-t-il. Détective privé !

– Détective quoi ?

– Oui, c'est nouveau ça, mais vous finirez par vous y habituer.

– Qui ne dit pas que tu es un malfrat ? Qui ne dit pas que tu es leur complice ?

– Moi, malfrat ? Ça ne va pas la tête ?

– Montre-nous ta carte !

Une peur subite, inimaginable jusque-là, lui comprima les intestins, mais pour ne pas perdre pied, il fallait masquer son émotion.

– Écoutez, j'ai..., tenta-t-il.

Quelqu'un leva un gros bâton en l'air, prêt à le frapper avec. À temps, il anticipa, esquiva le coup en se cabrant en arrière. Mais un autre surgit de la gauche et l'atteignit à l'épaule. Déséquilibré, il parvint néanmoins à se réceptionner sur une seule jambe. D'autres mains, d'autres bâtons, comme un ballet acrobatique, se levèrent. La tête de SDK résonna lourd et sec. Il tomba sur le dos et sentit la terre s'ouvrir sous son corps. Le ciel, au-dessus de sa tête, se peupla d'une masse d'ombres qui se précipitèrent sur lui. C'est alors qu'il glissa la

main dans la poche et sortit le Magnum récupéré sur l'inspecteur Kakanakou. La pointe de l'arme visa le ciel, entre deux têtes et libéra trois coups. La foule se rompit. D'un seul geste, il s'appuya sur son genou droit et se redressa, pistolet au poing.

Mais il n'eut pas le temps de respirer. Devant lui, apparut le chef du quartier. Le petit vieux au gros pagne avait quitté sa position, du côté de Smaïn et de ses amazones pour venir aux nouvelles.

– Ton arme peut tuer combien de gens ? lui fit-il remarquer. Et quand il n'y aura plus de balles, qu'est-ce que tu vas faire ? Dépose calmement ce pistolet.

– Ce n'est pas avec moi que vous avez affaire, mais avec le bandit.

– C'est donc un bandit ?

– Smaïn est un homme recherché.

– Si tu n'es pas du milieu, comment tu le sais ?

– Parce que je suis aussi à sa recherche. Je vous répète que je suis détective privé.

– C'est ce qu'on va voir.

Le vieil homme se tourna vers la foule, prêt à donner des ordres aux jeunes gens pour passer cet « intrus » à tabac. Mais, dans l'air retentit violemment la sirène de la police. La police qui annonça, tambour battant, son arrivée. Elle avait attendu d'être proche avant d'actionner ses gyrophares. Alors, dans la foule, les machettes, les couteaux et autres gourdins disparurent comme par enchantement sous les pagnes et les boubous.

SDK souffla. Émergeant de l'engourdissement provoqué par l'incident, il recula de quelques pas, le pistolet toujours aux aguets. Ne pas baisser la garde. Ne

jamais minimiser le danger, même si ses anciens collègues, sous peu, allaient investir le périmètre.

En y réfléchissant, l'agent de Tolérance Zéro se demandait s'il avait bien fait d'avoir pris ce risque. Il avait répondu à l'appel de sa cliente Rockya afin de lui porter secours et tenter de comprendre l'imbroglio dans lequel elle était empêtrée. Mais il était loin de soupçonner la présence, sur place, de Smaïn en même temps que celle de sa copine. Sans son intervention, sans ses cris, la foule, à coup sûr, leur serait tombée dessus.

Quartiers pourris. Habitudes pourries.

Mais la police tiendrait-elle compte de ce secours de dernière minute qu'il venait de leur porter ? Considérerait-elle ce geste pour accorder à Samuel d'éventuelles circonstances atténuantes ? Car l'agent de Tolérance Zéro savait que ses ex-collègues ne lui concéderaient pas la moindre clémence. Il savait qu'ils n'hésiteraient pas à lui passer les menottes dès qu'ils l'auraient neutralisé. Et ils avaient des raisons pour : ayant brusqué Kakanakou, subtilisé son arme, pris le large malgré la charge de complicité qui pesait sur lui, il s'attendait plus ou moins à leurs récriminations. Mais tant pis !

Derrière, après les rails, venait le *von*, lui-même débouchant, au loin, sur la route internationale 1. De là au terrain vague, il y avait moins de deux cents mètres.

Trois 4 x 4 émergèrent brutalement de la ruelle. Des gyrophares, crachant de la lumière bleue, tournaient sur leurs crânes. SDK ne bougea pas de sa position et vit les trois véhicules traverser le terrain vague et arriver vers lui. Ce fut Santos qui, le premier, sauta à terre dès que les voitures s'immobilisèrent. Ses hommes l'imitèrent aussitôt.

– Jette ton arme, petit, lui enjoignit-il. Ou pose-la par terre si tu ne veux pas qu'on te brise les genoux.

– Et si je refusais ?

– Tu auras alors choisi la décision la plus bête de ta vie.

Des canons de fusils mitrailleurs étaient déjà pointés sur lui, de tous côtés. Cinq policiers l'avaient déjà entouré et le visaient, à la tête, au cou et même au ventre. SDK soupira. De ses yeux de pépins, il fixa le commissaire pendant quelques secondes, puis jeta le pistolet à ses pieds.

– Je me rends, fit-il. Mais sache que tu dois me remercier.

– Te remercier ? s'énerva Santos. Et de quoi ?

– Si je n'avais pas été là, la foule t'aurait rendu l'Arabe en pièces détachées.

– Et puis quoi encore ?

– Tu ne me crois pas ? demande au chef quartier.

On fit venir Smaïn et les deux chéries d'occasion. Les poings liés et pliés dans le dos, ils furent présentés au commissaire par le chef quartier. Santos voulut faire quelques commentaires sur l'Arabe, mais à quoi bon ?

Il avait toute la nuit, le lendemain, même les jours suivants pour s'y consacrer. Il devrait élucider cette affaire, comprendre pourquoi son pays était devenu, le temps d'un battement de paupières, le terrain favori des meuniers de l'Afrique occidentale. Car, des affaires de poudre et compagnie, ses collègues de la brigade des stupéfiants en connaissaient de jour comme de nuit. Des affaires qui impliquaient largement des jeunes, incapables de s'illustrer sur des terrains moins farineux. Certes, il avait beau être idéaliste, penser que nombre de

ces jeunes avaient le potentiel pour transformer la société, mais les cas de trafic de poussière d'ange s'étaient tellement multipliés que lui, d'ordinaire si viscéralement optimiste, semblait en avoir perdu son latin. Cela, même si ses collègues, pendant longtemps, s'étaient évertués à le ramener sur terre, à cette réalité assommante.

Lentement, il se tourna vers le chef du quartier. Même petit, drapé dans son grand pagne, le vieil homme paraissait majestueux avec l'effet lunaire que produisait l'éclairage des lampes torches à contre-jour.

– Je tiens à vous remercier, papa, lui fit-il.

– Nous avons fait ce qu'il fallait, commissaire, lui répondit le vieil homme. Malheureusement.

– « Malheureusement » ?

– Parce que si ça ne tenait qu'à nous, nous aurions déjà donné une leçon définitive à ce type de personnes qui polluent le quartier : les tuer !

– Vous savez que c'est interdit.

– C'est justement ce qui fait qu'on n'a jamais la paix.

– Un sage ne devrait pas parler comme ça.

– Un sage parle selon la situation du moment.

Santos le regarda pendant quelques secondes, un sourire affligé sur les lèvres. Il voulut, dans une envolée, lui expliquer les exigences de la démocratie et des droits de l'homme, les procédures judiciaires, l'obligation de considérer le suspect comme innocent tant qu'il n'est pas jugé et condamné, les gnangnans puis les gnon-gnon-gnons de la même soupe, mais il sentait que, comme ailleurs, dans les autres quartiers de la ville, le vieil homme aurait des réponses toutes faites à lui opposer. Il lui parlerait des ripoux, les grands ripoux aux dents

longues qui continuaient de polluer la réputation de la police ; il lui parlerait de l'impunité dont bénéficieraient les plus grands poudriers de la République ; il lui ferait sentir les odeurs des linges souillés de la corporation si bien que lui-même, Santos, risquerait d'en être dégoûté.

Les paupières battantes, l'air las, il serra la main au chef quartier et ordonna la retraite de ses hommes.

***

Dans le pick-up qui l'emmenait vers Cotonou, SDK regardait à travers la vitre arrière, la gueule tordue et ébréchée du manchot. Il était assis à même le sol, dans la remorque en compagnie des deux amazones. Tous avaient été menottés, le visage fermé, les yeux transparents. Une demi-douzaine de policiers était à côté d'eux. L'un ne quittait pas Sylvana des yeux. Il était tout gras, la tonsure lisse, les lèvres humides de bave. Ses doigts allaient du canon de son arme qu'il tâtait voluptueusement à son entrejambe qu'il triturait gaillardement. La Tigresse se serait-elle déjà coltiné un futur admirateur ou un prochain violeur ?

Dans la vie de pénitencier qui allait s'ouvrir devant elle, peut-être qu'il y aurait des opportunités à saisir. Ses appâts, son corps aux onctuosités vermoulues, auraient fort à faire devant les bérets bleus. Comme tous les uniformes de la République, les flics, surtout les gardiens de prison, sont réputés être de gros consommateurs de postérieurs. Suffit qu'on leur en miroite les promesses, juste par quelques roulements de pagnes, même attiédis. Au mieux, la Tigresse se coltinerait dix

violeurs par jour. Au pire, elle subirait, à chaque heure, l'assaut d'objets phalliques.

Mais en attendant ces horreurs, minuit, sur la montre du commissaire, venait d'absorber le temps. Un crachin commença à arroser le bitume. La pluie, il n'y avait rien de mieux pour annoncer l'aube et, sans doute, effacer les traces des événements qui venaient de se produire.

SDK s'étira. Un jour se levait. Pareil à tous les jours de la semaine. Pareil à ses ennuis, à son quotidien de détective toujours fauché. Maudit métier ! Qui n'était capable finalement que de ne l'enrichir avec des *waxalas* gratuits, c'est-à-dire des problèmes interminables !

GLOSSAIRE

Ces termes correspondent à des réalités spécifiques du Bénin. Ce sont des mots issus du parler populaire, des langues locales et même des expressions empruntées à d'autres aires géographiques, comme la Côte d'Ivoire.

Akassa: pâte molle faite à base de maïs fermenté.

Antigoudron: chaussures fabriquées à base de caoutchouc issu de pneus de camion. Ces chaussures sont susceptibles de résister au sol avec la même âpreté qu'un pneu de gros-porteur.

Asheo (ou ashao): dans la sous-région ouest africaine, on appelle ainsi les prostituées d'origine ghanéenne. Le terme, par extension, désigne toutes les filles de rue...

Bana-bana: vendeur ambulant.

Batouré: blanc en dendi, langue parlée par les Peuls dans le Nord du pays.

Bokonon: guérisseur et devin.

Chia: argent, en argot fon.

Fanta-Coca: se dit en afrique francophone de femmes qui utilisent des crèmes blanchissantes, et dont le visage est orangé comme la boisson Fanta et les membres sombres comme du Coca-Cola.

Gaou: naïf ou bête. La chanson « Premier gaou » du groupe ivoirien Magic System raconte les mésaventures

d'un jeune chanteur malheureux des tours que lui joue sa petite amie infidèle.

Gbassé: mot d'origine ivoirienne qui signifie envoûté ou victime d'un mauvais sort.

Go: fille, petite amie.

Grotto: homme au portefeuille cossu.

Kpakpato: colporteur de ragots.

Kpayo: produit contrefait ou frelaté.

Lègbas: fétiche en motte de terre représentant une divinité.

Lissa: albinos, par extension, les blancs pour certains.

Matindjan: sauce aux légumes, garnie de viande, de poissons et de crustacés.

Naïra Face: se dit d'une femme qui se décape la peau et dont le teint ressemble aux billets couleur arc-en-ciel de la monnaie nigériane.

Sodabi: alcool de vin de palme.

Tchoukoutou: bière de mil.

Von: appellation coloniale des ruelles de Cotonou. Le mot désigne désormais une rue dans les quartiers populaires des villes du Bénin.

Yovo: personne de race blanche dans les langues fon, guen, goun et adja.

Zem: conducteur de taxi-moto, moyen de transport le plus utilisé dans les villes du Bénin; c'est l'abréviation de *zémidjan*, qui signifie « Amène-moi vite ! » en langue fon.

TABLE

Prologue 7

1. Le coassement de la grenouille n'empêche pas l'éléphant de boire 11
2. Qui a des œufs dans son panier doit éviter de courir 19
3. C'est en voulant s'asseoir qu'on connaît l'utilité des popotins 27
4. Le grain de maïs a beau courir, il finit toujours sa course dans le bec du coq 35
5. Si la cour du mouton est sale, ce n'est pas au porc de le dire 43
6. Qui veut avaler un coco fait confiance à son anus 51
7. Si tu cherches ton mouton et que tu en retrouves les entrailles, contente-t'en ! 59
8. Tous les coqs qui chantent ont d'abord été des œufs 67
9. Si tu as échappé au crocodile en te baignant, prends garde au léopard qui t'attend sur la berge 73
10. Quand le rythme de la danse change, on ajuste ses pas 79

11. On ne piétine pas deux fois les testicules d'un aveugle 87
12. Les oreilles ont beau être grandes, elles ne dépassent jamais la tête 93
13. Il faut s'approcher de la poule pour savoir qu'elle a des oreilles 99
14. Il ne faut pas bêler quand la chèvre est là 109
15. La brebis broute l'herbe là où on l'attache ... 115
16. Celui qui cache sa nudité à la calebasse de bain ne sera jamais propre 121
17. Le fleuve fait des détours parce que personne ne lui montre le chemin 129
18. Deux léopards ne se promènent pas dans la même forêt 137
19. Quand on n'a qu'une lance, on ne s'en sert pas contre un lion 147
20. Aussi loin que va le jet d'urine, il finit toujours sa course entre les jambes 155
21. Il faut pouvoir vivre assez longtemps pour voir tout et le contraire de tout 163
22. Celui qui se baisse pour voir le postérieur de son voisin ne sait pas qu'il expose le sien à tout le monde 173
23. C'est goutte à goutte que le vin de palme remplit la gourde du paysan 181
24. Il n'y a que le ciel qui voit le dos de l'épervier 191

Glossaire 199